

The background of the cover is a dark, moody scene. In the upper half, a wine glass is partially filled with a dark red liquid, likely wine. A bright light source from the top left creates a sharp starburst reflection on the rim of the glass. Below the glass, a large, curved knife lies on a dark wooden surface. The blade of the knife is smeared with a thick, vibrant red substance, resembling blood, which is smeared across the blade and onto the wood. The lighting is dramatic, highlighting the metallic sheen of the knife's handle and the texture of the wood.

*POUR LE PIRE ET LE MEILLEUR*

*TOME 2*

*SANS ÂME*

PIKO LYNNA



**Pour le pire et le meilleur**

**Tome 2**

**Sans âme**

**Piko Lynna**

## ***Présentation :***

Elle a fui son premier amour.

Il a promis de se venger.

Il lui fera vivre le pire

Elle lui donnera le meilleur.

Lucie est une femme amoureuse

Angelo est un homme sans âme

Ils n'ont rien en commun et pourtant...

Mise en garde : Ce livre contient de nombreuses scènes de sexe et de violence. Ne convient pas à de jeunes lecteurs.

© Piko Lynna, 2017 — Tous droits réservés

Image : Pixabay

Couverture : @Piko Lynna

**ISBN : 978-2-9562425-2-9**

Ce livre, entièrement gratuit, est téléchargeable sur internet.

J'ai fait le choix de ne pas envoyer ce texte à une maison d'édition et de le proposer en lecture libre.

Toutefois, les droits d'auteur m'appartiennent toujours. Merci de respecter mon travail.

Merci de ne pas copier l'histoire, de ne pas la modifier et de ne pas la vendre.

Je n'ai aucune prétention. J'écris pour le plaisir et non pour en faire un métier ou pour gagner de l'argent, d'où mon choix.

Le texte n'ayant subi aucune correction de la part d'un éditeur, il se peut qu'il reste des fautes

d'orthographe ou des défauts. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur.

Retrouvez mon actualité et mes textes sur mon site :

<http://pikolynna.eklablog.com/>

Ou sur ma page Facebook :

[Facebook Piko Lynna](#)

**Bonne lecture !**



## **Chapitre 1**

### **Angelo**

Ce soir, j'aurais pu être heureux si j'avais été capable d'éprouver ce genre de sentiment. J'aurais sûrement esquissé un vrai sourire, mon cœur se serait peut-être mis à battre plus vite. Mais la vérité, c'est que je ne ressens rien de tout cela. J'aurais aimé. Juste une fois. Juste pour savoir ce que cela fait. Un peu comme une expérience scientifique. Les seuls moments où j'éprouve vraiment quelque chose, c'est lorsque j'ôte la vie de ma victime. La première fois, j'avais cinq ans. J'ai tué mon géniteur. L'homme qui m'a donné la vie. L'homme que j'aurais dû idolâtrer. Mon père était un sale enfoiré. Il ne méritait pas de vivre. Finalement, le buter était un service envers la société. Il en a fait baver à ma mère. La seule personne que j'ai peut-être aimée. Je ne sais pas trop en réalité. Qu'est-ce que l'amour ? Tout ce que je peux dire, c'est que chaque fois qu'il la frappait, chaque fois que ses pleurs et ses cris me réveillaient, je n'avais plus qu'une envie : verser le sang de ce fils de pute. Alors un soir, j'ai attendu que les hurlements

cessent, puis je me suis levé, j'ai récupéré l'arme de mon père et je me suis approché doucement de son lit. Il était allongé sur le dos, plongé dans un sommeil profond. J'ai regardé son visage, pareil au mien. Ses cheveux blonds, ses lèvres un peu trop charnues, sa fossette sur le menton. J'ai enregistré chaque détail pour pouvoir m'en souvenir plus tard et j'ai tiré. Une seule balle. Un trou s'est formé au milieu de son front. Malgré l'obscurité, on pouvait voir nettement l'hémoglobine s'échapper et peut-être un peu de matière. C'est à ce moment-là que j'ai ressenti quelque chose pour la première fois de ma vie. Ma première excitation. J'ai regardé son cadavre jusqu'à ce que ma mère sorte de la salle de bain et j'ai obéi, comme un bon garçon lorsqu'elle m'a ordonné d'aller m'habiller dans ma chambre.

Les années suivantes, j'ai fait semblant. Semblant d'être heureux lorsqu'elle a rencontré Salvatore. Semblant d'être heureux lorsqu'ils se sont mariés. Semblant d'être heureux lorsque mon petit frère est né. Mais durant tout ce temps, une seule idée m'obsédait, tuer de nouveau.

La nuit, dans mon lit, j'imaginai des tonnes de scénarios. Noyer mon pleurnicheur de frère. L'étrangler lentement dans son berceau. Et mon préféré, celui où je le démembrais. Quand le jour se levait, je redevenais alors l'enfant modèle, le bon

élève. Je redevenais celui qu'ils voulaient tous que je sois.

Mais dans quelques jours, tout va changer. Comme je l'ai énoncé, ce soir j'aurais pu être heureux, car tout est enfin prêt.

— Les Hell's font du grabuge patron.

Un coup d'œil à la caméra confirme les dires de Samuel. Un membre du gang vient d'enrouler son bras autour d'une des serveuses pour l'attirer sur ses genoux. La fille se débat, ce qui fait rire ses amis.

Je n'attends pas de voir ce qu'il va se passer. Je sors du bureau et me rends dans la salle, accompagné de deux videurs. Le calme revient immédiatement. Le biker sait qu'il a merdé. Il tente de plaisanter avec moi. Peut-être me prend-il pour son pote parce que nous étions dans la même classe au lycée. Mais c'est là qu'il fait une erreur, car je suis le pote de personne et surtout pas de cet abruti. Si cela ne tenait qu'à moi, il y a belle lurette qu'on aurait dégommé tous ces foutus Hell's, mais bon, mon beau-père est un faible. À une époque, j'ai cru que je pourrais le prendre comme modèle. Quelle connerie ! Du jour où il a trempé sa queue dans la chatte de ma mère, il s'est transformé en petit toutou. Ces femmes ont ce pouvoir. C'est

dingue comme les mecs deviennent des merdes quand ils tombent amoureux. Même Dino n'a pas échappé à cette faiblesse. Ma tante le tient par les couilles.

Heureusement, cela ne m'arrivera jamais. D'une part parce que cela ne risque pas de se produire, il faudrait être capable de ressentir quelque chose pour cela. Et d'autre part, parce que les femmes doivent être asservies par les hommes et non l'inverse.

J'attrape le biker et le soulève de sa chaise avant de le traîner jusqu'à la sortie. Je suis un Di Marco. Alors ses amis suivent gentiment en fermant leur gueule parce qu'ils ont trop à perdre.

Bande de mauviettes !

— Je suis désolé, mec. C'était juste pour rire, j'aurais pas fait de mal à la poulette.

— Rien à foutre. Si tu viens dans mon bar, tu respectes les règles. Pas touche aux serveuses, c'est pas compliqué à comprendre. Même pour une grosse merde comme toi.

Il me regarde surpris et baisse les yeux. Pas si con, finalement. Il a une dose d'instinct de survie. Dommage ! Je rêve de lui refaire le portrait, de contempler son sang en train de se répandre sur le trottoir. Hélas ! Je dois me contenter de le

virer proprement, alors je l'éjecte en le bousculant pour qu'il se rétame sur le goudron. C'est une mince consolation.

Sans un regard pour les autres Hell's, je fais demi-tour et retourne au club. C'est là que je l'aperçois.

Elle est assise au comptoir dans une robe qui moule parfaitement son corps. Des boucles rousses tombent sur ses épaules. Sa peau est d'une blancheur parfaite. Elle a de longues jambes et un cul en cœur. Je ne la vois que de dos, mais ma queue se dresse aussitôt. Oubliant tout ce qui m'entoure, j'avance dans sa direction en retenant ma respiration.

« Gris. Pourvu qu'ils soient gris ».

Arrivé à sa hauteur, je me penche légèrement et effleure son bras au passage. L'inconnue se retourne avec un grand sourire.

Merde ! Bleus ! Ses yeux sont bleus. Pas gris.

Je devrais aller bosser, elle ne m'intéresse déjà plus. Pourtant quelque chose m'en empêche. Sa bouche peinte d'un rouge vif ? Les taches de rousseur qui parsèment son nez ? Où peut-être la façon dont elle me dévore du regard ? Si c'est une traînée venue se faire sauter. Je suis son homme.

— Salut, dit-elle d'une voix suave.

— Tu bois quelque chose ?

Sans attendre, je fais signe au barman de la resservir. La fille glousse comme une idiote et se frotte contre moi. Je souris. Un sourire qui n'atteint pas mes yeux. Un sourire vide, mais qui je le sais, plaît beaucoup aux femmes.

— Tu viens ici souvent ? me demande-t-elle.

— Tous les soirs. Je suis le propriétaire.

En réalité, le club appartient à mon beau-père, mais c'est un détail qu'elle n'a pas besoin de savoir. Ses yeux s'illuminent d'une lueur où se reflète l'intérêt. Elle s'imagine déjà avoir choppé le gros lot. Les rouages de son cerveau tournent à toute vitesse, alors qu'elle se demande sûrement comment elle va pouvoir dépenser mon pognon quand nous serons en couple. Son attitude change, sa posture se transforme. Ce n'est plus une traînée que j'ai en face de moi, mais une femme réservée, timide et fragile. Pauvre idiote ! Croit-elle vraiment pouvoir me piéger ? Je suis le maître de l'imposture.

— Wouah ! Je suis impressionnée.

Je souris de nouveau parce que c'est ce qu'elle attend et me penche à son oreille.

— Je dois retourner travailler, mais le club ferme dans trente minutes. Si tu n'as rien à faire, passe me voir dans mon bureau. On pourra faire connaissance.

— Hmm... peut-être, dit-elle en essayant de se donner un air mystérieux.

Je lui fais un clin d'œil et l'abandonne. Peut-être ? Tu parles ! Cette salope me rejoindra à la minute où le bar sera vide. Pas besoin de lui sortir le grand jeu. Je vais lui offrir une petite leçon, histoire qu'elle sache qu'on ne me prend pas pour un con.

Anticipant sa venue, je libère Samuel un peu plus tôt. Ravi, il ne cherche pas à comprendre et file immédiatement.

Trente-cinq minutes plus tard, la rouquine tape à la porte.

Elle marche en roulant des hanches, se mordille la lèvre inférieure. Sans un mot, je me lève pour la rejoindre. Elle s'attend à ce que je l'embrasse, mais ça, c'est hors de question. Je passe derrière elle et la pousse durement contre le bureau. Je retrousse sa robe d'une main et ouvre mon pantalon de l'autre. La capote enfilée, j'écarte son string et la pénètre d'un coup de reins violent.

— Aïe ! Merde, tu me fais mal.

— Ta gueule !

Si elle savait comme je m'en fous ! Comme j'ai envie de l'entendre hurler de douleur. De l'entendre me supplier d'arrêter ! Je me retire lentement avant de m'enfoncer de nouveau en elle un peu plus fort. Sa chatte mouille, la rouquine roucoule sous mes assauts. La garce prend son pied dans la violence. J'accélère la cadence, empoigne ses cheveux et tire sa tête en arrière pour avoir accès à son cou. Mes dents se plantent dans sa chair. Elle crie de douleur et de plaisir à la fois. Je la baise de plus en plus fort. Je ne tiens pas compte de ce qu'elle ressent. Elle geint, se contorsionne comme la salope qu'elle est, mais est-ce de contentement ? J'ai un doute.

Je donne un dernier coup de reins, m'enfonce au plus profond de sa chatte et jouis silencieusement. Je me retire aussitôt, me débarrasse de la capote et me referme ma braguette. Comme d'habitude, je me suis vidé les couilles sans pour autant éprouver quoi que ce soit de particulier.

— Je m'appelle Lydia, dit-elle en baissant sa robe.

— Viens, je te raccompagne à la sortie.

Ses traits se figent. La surprise se lit dans son regard.

Apparemment, je n'ai pas été assez clair en la baisant comme un sauvage. Malgré la douleur que je lui ai infligée, je sens qu'elle ne va pas me lâcher aussi facilement. Je suppose que l'appât du gain est plus fort.

— Mais... On ne passe pas la nuit ensemble ? Je pensais que...

— Ne pense pas, cela vaut mieux. Tu voulais te faire sauter par le beau et riche patron du club ? C'est fait. Maintenant, bouge !

Une fois dans la rue, elle se colle contre moi, cherche mes lèvres. Je détourne le visage et m'écarte. Elle ne sait pas que je suis en train d'essayer de me contrôler, alors elle insiste. Je compte jusqu'à dix dans ma tête, la repousse encore. Mais quand elle se met à sangloter, je comprends que je ne peux pas échapper à mon destin. Non pas que cela me dérange, mais d'habitude je préfère prendre mon temps. Je n'aime pas agir dans la précipitation. Or c'est exactement ce que je vais devoir faire. Tant pis pour elle. Elle aurait pu rentrer chez elle. Mais puisqu'elle en espère plus, qui suis-je pour lui refuser ?

Je l'attire dans la ruelle où sont stockées les poubelles et la

plaque contre le mur.

L'endroit est dégueulasse et pue la pisse. Cette pute est à sa place.

— Tu en veux encore ?

— Oui.

— Très bien !

Je passe la main dans mon dos. Elle me regarde sortir quelque chose de la poche arrière de mon jeans. Elle pense sûrement que c'est une capote. Elle va être déçue la pauvre chérie.

Je me colle contre son corps dont l'odeur de transpiration mélangée à son parfum me donne envie de gerber. Elle se cambre, m'aguiche, ferme les yeux. Je pose la main sur sa bouche et appuie, attendant qu'elle me dévisage. Qu'elle comprenne. Que la peur remplace le reste. C'est à ce moment précis que je frappe. La lame de mon couteau, celui que je garde en permanence sur moi, s'enfonce dans la chair de son ventre. Un liquide chaud s'écoule sur mes doigts. Je bande de nouveau. Cette fois, je suis réellement excité.

La rouquine se débat. Elle veut hurler. La paume de ma

main s'inonde de bave. Je vois la peur dans son regard, mais aussi l'étincelle de vie qui la pousse à combattre. Sans la lâcher des yeux, je retourne la lame dans son bide avant de la retirer. Je l'enfonce de nouveau. Je la baise doucement par procuration avec mon couteau. Quelques va-et-vient pas trop profonds pour faire durer son agonie. Des larmes coulent sur son visage. Ma respiration devient haletante. La jouissance n'est pas loin. J'approche la bouche de son oreille et lui parle d'une voix calme.

— Chuut ! Ne pleure pas, tu vas bientôt rejoindre un monde meilleur, où même les putes dans ton genre ont leur place. Je t'avais dit de partir, mais tu ne m'as pas écouté. Vous n'écoutez jamais.

Elle me regarde avec horreur. Elle sait qu'elle est en train de crever et cesse de s'agiter.

— C'est ça, laisse l'obscurité t'emporter.

J'enfonce la lame profondément et tourne le manche. Son corps convulse. Je la serre davantage contre moi. Son souffle devient rapide tandis qu'elle se vide de son sang. Son cœur ralentit. Quand je sens sa vie ne tenir qu'à un fil, je m'écarte légèrement et retire la main de sa bouche. Alors seulement, je lui offre un baiser. Le baiser de la mort.

La rouquine s'effondre tandis que je recule. Elle est presque belle à présent, allongée dans son hémoglobine. À l'aide d'un mouchoir, j'essuie les parties de son corps que j'ai touché. J'aurais préféré faire ça bien, mais à tout moment quelqu'un peut arriver. De toute façon, cela n'a pas vraiment d'importance si on découvre mon identité, je ne serai bientôt plus là. Toutefois, je n'aimerais pas que ma mère soit triste, alors je fais de mon mieux. Une fois la tâche terminée, je retourne au club pour me nettoyer et reste un peu pour finir de bosser.

Le lendemain matin, le réveil est dur. Ma mère a organisé un barbecue pour son anniversaire et bien sûr ma présence est requise. Quand elle a eu ses enfants, j'ai pensé qu'elle me délaierait, qu'elle se préoccuperait plus d'eux, mais cela n'a pas été le cas. Bien au contraire ! Elle avait tellement peur que je me sente rejeté, que son comportement en devenait ridicule. Je crois bien qu'elle m'aime plus que les deux autres, à moins que ce ne soit que de la culpabilité. Elle est persuadée que j'ai tué mon père pour la défendre. Que je me suis transformé en assassin à cause d'elle ! Ce n'est pas totalement faux, mais en toute honnêteté, c'est surtout parce que j'en avais envie. Elle m'a surprotégé, a essayé de me faire suivre par des psychologues. Pour détourner ses craintes, j'ai joué au petit

garçon heureux et elle m'a enfin foutu la paix. Salvatore, lui, a continué à me surveiller. Il se croyait discret, mais je ne suis pas stupide. Il a des doutes. Il sait que quelque chose ne tourne pas rond dans ma tête. Mais cet idiot m'aime. Comme tout le monde, il s'est laissé aveugler. Il n'a pas cherché plus loin que les apparences alors que c'était là. Juste sous son nez.

Après mes études, il m'a pris sous son aile, m'a enseigné le métier. J'ai assisté à des rendez-vous, rencontré ses clients. Il se croit fort parce qu'il vend des armes. Un gros dur. Un mafieux ! Mais en réalité, c'est un petit joueur avec de grands rêves. Et de grandes illusions. Je me souviens du jour où il a voulu m'impressionner en me montrant comment punir un traître. L'homme a été amené dans un hangar. Dino lui a donné quelques coups, le type s'est mis à table et ils l'ont achevé. Durant tout ce temps, Salvatore m'expliquait comment faire, avec son air supérieur. Je crois qu'il espérait me voir blêmir, peut-être même quitter les lieux en courant pour aller vomir. Mais tout ce que j'ai ressenti, c'est du vide. Pas la moindre étincelle de joie. Des rigolos ! Quand mon tour est venu d'interroger un gars, là je leur ai montré ce qu'est la torture. La vraie ! Le type s'est carrément pissé dessus. Ses cris résonnaient telle une douce musique à mon oreille. J'ai continué à le charcuter alors même qu'il n'avait plus rien à avouer. Mais ce con de Salvatore a mis un terme à mon art.

Depuis ce jour, je ne suis plus allé au hangar. Au fond, je crois que je lui fais peur.

La sonnerie de mon téléphone me ramène au présent.

— Salut man, dis-je en décrochant.

— Coucou, je voulais être sûre que tu étais réveillé. Il n'est pas question que je fête mon anniversaire sans mon grand.

— Ne t'inquiète pas, je serai là. J'étais sur le point d'aller prendre ma douche.

— Alors je te laisse. Je t'aime, mon fils.

— Moi aussi maman. Je t'aime, dis-je par automatisme même si je ne suis pas certain que ce soit la vérité.

## **Chapitre 2**

### **Angelo**

Lorsque j'arrive, ils sont déjà tous là. Mes parents, ma tante Julie, Dino, les enfants. Je plaque un sourire sur mes lèvres et avance dans leur direction pour les saluer. Ma sœur m'embrasse sur la joue. Mon frère se contente d'un hochement de tête. Quand mon regard tombe sur James et Nicole, mes poings se serrent. Comme j'aimerais pouvoir les tuer ces deux-là ! Les punir comme ils le méritent !

C'est eux qui ont permis à Lucie de s'enfuir. Ils se sont mis entre nous. Ils ont refusé de me dire où elle est. Nicole me fait la bise. J'ai envie de m'essayer. De lui balancer mon poing dans la gueule. Évidemment, je n'en fais rien. C'est la meilleure amie de ma mère. Je ne peux pas lui faire de mal. Pas pour l'instant en tout cas.

— Papa ! C'est dégoûtant ! lance ma sœur lorsqu'il embrasse ma mère.

Ces deux-là passent leur temps à se tripoter comme si les années n'avaient pas d'emprise sur leurs sentiments. Les cheveux de Salvatore sont à présent teintés de gris, des rides se sont formées autour de ses yeux, mais il se conduit comme s'il avait encore vingt ans. C'est ridicule, mais après tout, c'est son problème. Pas le mien.

Je les entends parler, mais je ne les écoute plus. J'ai ma dose. Faire semblant me pèse parfois, surtout lorsque j'ai autre chose en tête. Comme en ce moment. Je préférerais être chez moi à mettre les derniers détails au point. À rassembler mes affaires. Je suis ici, mais en réalité je suis déjà parti.

— Eh ! me hèle Dino. Ton paternel veut nous voir dans son bureau.

Salvatore m'a adopté. D'un point de vue de la loi, il est devenu mon père. À mes yeux, il n'est qu'un parasite encombrant. Lui aussi est responsable de la disparition de Lucie. Je l'ai entendu parler avec James. Ils pensent que j'ai fait du mal à Lucie. Mais ils n'ont pas les couilles, de venir me poser la question. Ma douce n'a rien dit. Elle a gardé le silence. C'est bien la preuve que ce qui nous lie est spécial, non ? Que malgré sa peur, elle sait à qui elle appartient !

Je me souviens de notre première rencontre comme si

c'était hier. Ses grands yeux gris me dévoraient avec curiosité tandis que ses boucles rousses tombaient en vagues sur ses épaules. J'avais sept ans et Lucie quatre, presque cinq. Elle avait l'air d'un petit insecte. Ceux qu'on écrase entre les doigts pour s'amuser. Mon cœur a fait quelque chose d'étrange. Il s'est mis à taper plus fort dans ma poitrine. Je n'ai pas compris tout de suite ce que cela signifiait, toutefois je savais que c'était un moment important.

Je me souviens de l'instant où tout est devenu clair dans mon esprit. Elle chantonnait d'un air moqueur « ils sont amoureux » à propos de ma mère et Salvatore. Je n'étais pas vraiment en colère. Mais ma mère était à moi. À personne d'autre. Je voulais que Lucie se taise, alors je l'ai poussée violemment pour la blesser. J'ai eu envie de voir son sourire s'éteindre. Et quand elle s'est mise à pleurer, un sentiment de puissance m'a envahi. Ce fut comme un déclic. Une révélation. J'avais le pouvoir de la rendre heureuse, tout comme celui de causer de la tristesse. Je pouvais lui faire mal ou la cajoler selon ma volonté. Me nourrir de ses émotions ou mieux la contraindre à ressentir ce que moi je désirais. J'ai alors compris que ce n'était pas ma mère qui m'appartenait, mais Lucie.

Durant les années qui ont suivi, j'ai mis en application diverses expériences. Tantôt, je la rudoyais, tantôt je la

consolais. J'aimais ses larmes. J'adorais contempler la souffrance que je lui avais infligée sur son beau visage. Mais j'aimais surtout la voir s'accrocher à moi pour chercher mon réconfort. Je savais qu'elle était amoureuse. Qu'elle obéirait à mes moindres désirs !

Pourtant un jour, elle a tout gâché. Elle a permis un autre mec de poser ses sales pattes sur elle. Elle a accepté son invitation. Elle aurait dû savoir que je ne la laisserais pas faire ! Elle m'a obligé à la punir. À lui montrer qui était son maître.

Je les ai suivis discrètement pendant leur rencart. J'ai regardé leur corps s'effleurer tandis qu'ils marchaient main dans la main. J'ai assisté à leur baiser lorsqu'il lui a dit au revoir. Puis j'ai attendu qu'elle soit proche de chez elle pour lui barrer la route. Je l'ai entraînée dans un coin tranquille. Et je lui ai montré à qui elle appartenait puisque les mots ne suffisaient pas.

Je l'ai jetée sur sol pour m'allonger de tout mon poids sur elle. J'ai pris ce qui me revenait de droit en lui promettant de faire pire si elle osait me trahir encore. J'ai brisé son précieux hymen d'un coup de reins vengeur. Ma bouche sur la sienne pour avaler ses cris de douleur. C'était également la première fois pour moi. Je n'étais pas aussi doué qu'aujourd'hui alors la leçon a été rapide, mais le plaisir indescriptible. Ensuite, je l'ai

consolée en disant des mots doux. Pas parce que je les pensais, mais parce que je savais qu'elle voulait les entendre. Elle a passé ses bras dans mon dos, posé la tête contre mon torse. Et elle a pleuré. Longtemps. C'était tellement bon !

Lorsque je l'ai laissée partir, j'ai cru qu'elle avait enfin compris. Mais la peste a disparu. Elle a pris la fuite. Là où elle est, j'espère qu'elle tremble en songeant à moi et à ce que je lui ferai bientôt. Dix ans qu'elle n'est plus ici. Dix années à rattraper. Elle va en baver !

Je pénètre dans la pièce et m'affale sur un fauteuil. Le simple fait de croiser leur tronche me gonfle. Quelle idée d'être venu ! Pourquoi ne suis-je pas resté dans mon lit ? Ah oui, ma mère ! Alors qu'est-ce qu'on fait là pendant qu'elle est au jardin ?

— Tu voulais nous voir ? dis-je, d'un ton brusque.

Salvatore me regarde longuement. Il réfléchit, tente de lire quelque chose en moi, puis abandonne, comme d'habitude.

— Effectivement. Il y a eu un nouveau meurtre cette nuit.

— Merde ! Encore une femme ? demande Dino.

— Oui. Comme les autres, elle était rousse aux yeux bleus.

— Je suis content que Lucie soit loin, elle correspond aux victimes.

Connard ! Je serre les poings. Entendre le prénom de ma Lucie est comme une insulte. C'est à cause de lui qu'elle est partie et c'est sa faute si des rouquines crèvent. Mais il a tort sur un point. Lucie ne correspond pas à mes proies. Et c'est justement parce qu'elles sont différentes que je les tue. Parce qu'elles ne sont pas elle et que seule leur mort peut m'apaiser le monstre qui sommeille en moi.

— Lucie n'a pas les yeux bleu, mais gris, dis-je.

— Bref, poursuit Salvatore, c'est le cinquième meurtre sur notre territoire, il faut trouver cette ordure ! De plus, le crime s'est déroulé à quelques mètres du club. C'est de la provocation !

De la provocation ? Où va-t-il chercher toutes ces conneries franchement ? Ce qui s'est passé hier n'était qu'un hasard. D'habitude, je prends le temps de les traquer, de les étudier. Je les drague et lorsqu'elles sont chaudes à point, je les emmène dans mon repère. Loin de tout. Pour qu'elles puissent hurler et

supplier tout leur soûl. Parfois, je joue avec elles durant des heures, j'en ai même gardé une pendant deux jours. Je les laisse retrouver un peu d'espoir. Je leur dis que je suis désolé, que je vais les délivrer. Que leur blessure n'est pas importante. Je suis comme le chat qui s'amuse avec sa proie. Dès qu'elles pensent pouvoir s'en sortir, je frappe de nouveau pour les briser. Pour les châtier. Mais surtout pour la punir elle. Je bute ces salopes parce que c'est ce que je rêve de faire à Lucie. Elle m'a trahie. Elle m'a abandonné. Elle a cru pouvoir m'échapper. Et bientôt, elle va le regretter.

J'ai commencé à tuer deux ans après son départ. Ce n'était pas ce que j'avais prévu en flirtant avec la rouquine. Elle me rappelait Lucie vaguement alors j'avais pensé qu'avec cette femme j'éprouverais peut-être quelque chose. Grave erreur ! J'ai eu du plaisir physique, mais rien de transcendant. Toute ma frustration a explosé d'un seul coup et avant de comprendre ce qu'il se passait, mon couteau était planté dans son bide. Je bandais comme jamais. Voir la vie s'éteindre dans son regard a eu un effet orgasmique. Depuis, il y en a eu d'autres, une bonne quinzaine en réalité. Dès que je partais en déplacement, je cherchais une nouvelle victime. De préférence une prostituée parce que tout le monde s'en fout quand elles crèvent. Et puis il y a deux ans mon beau-père a décidé de me refiler son putain de club. Les voyages se sont faits de plus en plus rares. J'ai

tenté de me retenir. J'ai essayé de résister chaque fois que je croisais une rousse. Mais j'ai finalement cédé à mes pulsions. Non pas par faiblesse, mais simplement parce qu'il n'y avait aucune raison pour ne pas le faire.

— Les flics n'ont aucune piste ?

— Non. Toujours rien. Et c'est pour cela que nous devons nous en mêler. Les gens commencent à se demander si je suis toujours capable de les protéger. Les Hell's commencent à s'exciter aussi et menacent de s'en prendre à nos affaires.

— Merde ! Je vais contacter un ami qui bosse chez les fédéraux pour lui tirer les vers du nez.

— Et moi, ajoute Dino, j'irai voir sur place. On sait jamais. On est sûr que c'est le même tueur ?

— C'est le même mode opératoire en tout cas. Il blesse la fille à l'arme blanche et la laisse se vider de son sang. Cela dit, ce coup-ci, il a agi dans l'urgence. D'après les flics, la scène n'était pas propre comme les fois précédentes. De plus, d'habitude, il tue ses proies dans un lieu et les dépose ensuite dans une ruelle, mais là, il a commis son crime sur place. Ce qui nous donne une chance de trouver des traces d'ADN ou des preuves.

— Pourquoi ne pas laisser les flics faire leur travail, dans ce cas ?

— Je veux la peau de ce fils de pute ! Il mérite de subir le même sort que ses victimes. Et je veux que tout le monde sache ce qui arrive à ceux qui attaquent nos femmes. Ces rouquines étaient peut-être des traînées, mais elles avaient des parents, de la famille, des amis. Nous avons le devoir de les venger !

J'ai presque envie de rire. Quelle bande de crétins ! Ils sont là, à enquêter pour rendre justice sans se douter un seul instant que le coupable se trouve dans la pièce. Et si je sortais ma lame pour voir leur réaction ? Si je l'ouvrais devant eux ? Seraient-ils seulement capables de faire le rapprochement ? Que feraient-ils s'ils découvraient la vérité ? Me tueraient-ils ? Me balanceraient-ils aux flics ? M'enfermeraient-ils dans un hôpital psychiatrique ? Ou fermeraient-ils les yeux ? Jusqu'où irait leur loyauté ? Jusqu'où irait l'amour de Salvatore ? Je suis tenté de tout leur avouer. Je n'ai pas peur de la mort et encore moins d'eux. Hélas, j'ai des projets et ils passent avant tout. Je m'y prépare depuis des mois, alors je ne vais pas tout gâcher.

— Quel discours émouvant ! Bravo. Papa !

Salvatore secoue la tête, préférant ignorer mes piques. Il

étale les photos de la dernière victime. Salvatore, James et Dino épluchent une fois de plus le dossier complet, tout en essayant de mettre un plan en marche. Je garde donc le silence pendant qu'ils parlent tous les trois. Clairement, ils se fichent de mon avis et c'est réciproque.

— Bon, si tout est OK, retournons au jardin avant que nos femmes s'énervent.

Dino et James quittent le bureau, mais lorsque je m'apprête à faire la même chose, Salvatore me barre le chemin. Comme tout à l'heure, il me fixe longuement, mais mon visage reste impassible.

— Tu étais le dernier parti hier soir d'après le personnel. Tu n'as rien entendu ? Rien vu ?

— Non !

— Tu en es certain ?

— Tu me fais quoi exactement ? Si tu as quelque chose à dire, alors fais-le carrément !

— Est-ce que c'est toi Angelo ?

— Qui tue ces putes ? Tu as une de ces imaginations !

Je lui tape l'épaule avec le plat de la main, comme s'il venait de raconter une bonne blague, puis je quitte le bureau.

De retour au jardin, je reste en retrait comme un spectateur devant un écran de cinéma. Je les regarde s'amuser sans que leur joie m'atteigne. Leurs rires tintent étrangement à mon oreille. Je les observe avec l'œil d'un scientifique qui tente de résoudre un problème insoluble.

Est-ce que je suis né comme cela ? Est-ce que j'éprouvais quelque chose quand j'étais bébé ?

Est-ce le fait d'avoir grandi dans un monde de violence ?

Mon cerveau s'est-il déconnecté à un moment donné ?

Je n'aurais sûrement jamais de réponse. Je suis comme ça. Et puis c'est tout.

En y réfléchissant, ma vie est bien plus simple que la leur. Je ne suis pas en quête de bonheur ou d'amour. Je n'ai pas de mauvaise conscience. Je fais ce que je veux sans m'inquiéter des conséquences. Si j'ai faim, je mange. Si j'ai envie de baiser, je baise. Si j'ai envie de tuer, je tue. Pourquoi s'emmerder avec une morale à la con ?

— Tu as l'air épuisé, mon ange, me dit ma mère en s'approchant.

— La nuit a été courte.

— Je peux en toucher deux mots à ton père. Si tu es fatigué, il peut embaucher quelqu'un pour t'aider.

— Ça ira maman. J'ai eu beaucoup de travail, mais d'ici quelques jours tout va rentrer dans l'ordre.

— Bien ! Alors, ne reste pas dans ton coin. Viens avec nous. Pour moi, mon ange.

« Mon ange ». Elle m'appelle ainsi depuis toujours. Si seulement, elle savait ! C'est aussi risible que mon prénom.

Parfois, je me demande comment elle peut m'aimer. Je suis le portrait de mon père biologique. De l'homme qui l'a achetée comme une vulgaire marchandise. De l'homme qui l'a battue, torturée, tourmentée. Je suis issu d'un viol. Elle n'était qu'une enfant. Seize ans, c'est si jeune ! Ne devrait-elle pas me haïr ?

Je hausse les épaules, ma mère doit croire que c'est à elle que cela s'adresse, car elle soupire et s'éloigne, mais elle se trompe. C'est à Lucie que je pense. Elle avait le même âge

quand j'ai pris sa virginité dans la violence. Finalement, ce n'est pas si jeune. Lucie avait le corps d'une vraie femme et non d'une enfant. C'est peut-être ce que mon vieux s'est dit. Jusqu'à quel point nous ressemblons-nous ? Jusqu'où suis-je capable d'aller ? Lui agissait sous l'emprise de l'alcool et de la drogue, alors que j'ai besoin de garder le contrôle. De réfléchir en permanence.

Mon père était-il comme moi ? Est-ce que lui aussi n'avait pas d'âme ? Est-ce pour ressentir quelque chose qu'il la traitait de cette manière ?

Je sens un regard peser sur moi et tourne la tête pour comprendre d'où cela vient. Mes yeux croisent ceux de Salvatore. Il a deviné. Il n'a plus aucun doute. Le coin droit de mes lèvres s'incurve. Il sait, mais comme son amour pour ma mère le rend faible, il ne fera rien. Il espère sûrement que Dino et James découvriront la vérité. Qu'ils feront ce que lui est incapable de faire !

Sans le lâcher du regard, j'avance vers ma mère et l'embrasse sur la joue. Il passe la main dans ses cheveux comme chaque fois qu'il est sous pression. Ma mère a les larmes aux yeux. Elle me serre très fort dans ses bras. Je mesure presque deux têtes de plus qu'elle, mais elle me considère toujours comme son bébé. Si je meurs à cause de lui, elle ne

pourra pas s'empêcher de le haïr, même si je suis le monstre de l'histoire.

Mon beau-père tourne les talons, mais j'ai le temps de voir la rage qui le consume. Je ris fort pour être sûr qu'il m'entend.

Je gagne à tous les coups !

## **Chapitre 3**

### **Lucie**

Je regarde l'heure pour la dixième fois au moins. Daniel ne devrait pas tarder. C'est notre troisième rencard. Le plus important d'après mes amies. Celui où l'histoire passe un nouveau cap. Je sais que si je refuse d'aller plus loin Daniel acceptera. C'est un homme bon et surtout très patient.

Nous nous sommes rencontrés à l'hôpital. Ils font parfois appel à mes services quand leurs kinésithérapeutes sont surbookés. Je suis à mon compte depuis un an à peine, alors je ne peux pas me permettre de décliner leur offre, surtout en ayant travaillé en pédiatrie dès la fin de mes études. C'est d'ailleurs étonnant que nous ne nous soyons pas croisés à cette époque.

Daniel est chirurgien orthopédiste. Nous nous étions retrouvés pour discuter de l'un de ses patients dont je devais m'occuper. Mais la conversation avait rapidement dérivé vers quelque chose de plus cordial. Il n'y a pas eu de coup de foudre

ou d'étincelles entre nous, mais une amitié quasi instantanée qui s'est transformée lentement en autre chose. Je ne peux pas parler d'amour à ce stade, mais avec lui, je me sens bien. Ce qui est déjà un miracle.

Depuis mon départ de Santa Monica, c'est la première fois que je laisse un homme s'approcher. C'est la première fois que je n'ai pas peur. Avec lui, j'ai cru que je pourrais enfin me libérer de mes angoisses. De mon passé. D'Angelo. Je veux y croire, même si notre second rendez-vous a éveillé d'anciens souvenirs. Je veux y croire et ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour y parvenir.

La porte de la salle d'attente s'ouvre. Ma secrétaire étant déjà partie, j'ai demandé à Daniel d'entrer directement. J'éteins l'écran de mon ordinateur, remplace ma blouse de travail par une veste et récupère mon sac à main. Il est encore tôt pour aller manger, mais Daniel a insisté pour venir me chercher ici. Il m'a dit qu'il avait une surprise, qu'il voulait me montrer quelque chose en dehors de la ville. C'est un romantique. Je crois que cela me plaît.

Avec n'importe qui, j'aurais refusé. Mais c'est Daniel. Si gentil, si respectueux, si tendre. Ses cheveux sont bruns, ses yeux noisette. Il est grand et svelte, pas forcément beau, mais chaleureux et jovial.

Un sourire aux lèvres, je traverse le cabinet, ouvre la porte et me retrouve face à torse bien trop large pour être celui de Daniel. Mon cœur s'emballa tandis que je respire son parfum. La peur m'envahit. Les années ont beau s'écouler, il y a des choses que l'on ne peut pas oublier et cette odeur en fait partie. Cette odeur qui appartient à la fois à mes souvenirs d'enfance et à mes pires cauchemars. Mes yeux remontent, mais je n'ai pas besoin de le voir pour savoir qui se tient devant moi.

— Bonsoir Lucie.

Sa voix, d'un calme effrayant, me donne des frissons. Je veux reculer. J'ai envie de hurler, de refermer la porte et de courir pour me mettre à l'abri, mais je reste plantée comme idiote. Totalement paralysée.

Il n'a pas vraiment changé. Ses prunelles sont toujours d'un bleu glacial. Son visage n'exprime aucune émotion. Ses traits sont devenus plus virils. Il n'est plus un adolescent, mais un adulte. Il me semble qu'il est plus grand et bien plus fort également. Mon regard s'attarde sur la fossette qui orne son menton. Fut une époque, je la trouvais craquante. Fut une époque, c'est lui que je trouvais craquant. Mais ça, c'est avant qu'il...

Quelque chose me pique dans le cou. Je remarque alors sa

main levée qui tient une seringue. Mon instinct de survie se manifeste enfin, mais il est trop tard. Mes jambes chancellent, mes idées s’emmêlent. Je tente de reculer. Ma vue se brouille. Je secoue la tête, mais cela ne fait qu’empirer la sensation de vertige. Je lutte. Je ne dois pas m’endormir ! Je dois résister encore. Juste un peu. Daniel va arriver d’une seconde à l’autre.

— Daniel, dis-je d’une voix qui sonne étrangement. Daniel, aide-moi.

Mon corps s’affaisse. Des bras me soulèvent. Mes paupières deviennent de plus en plus lourdes. Je lutte plus fort, mais le combat est perdu. Le combat a été perdu à l’instant où il a retrouvé ma trace.

— Personne ne viendra te sauver, murmure-t-il à mon oreille. Je ne suis pas content, tu as été une très vilaine fille.

Une odeur d’humidité et de moisissure me picote les narines. Un marteau piqueur semble avoir élu domicile dans mon crâne. Ma gorge est atrocement sèche, comme un lendemain de fête. Le matelas sur lequel je suis allongée n’est pas confortable. Je bouge pour trouver une position où les ressorts ne me meurtriront plus la peau. Mes yeux s’ouvrent

brusquement.

— La belle au bois dormant se réveille enfin.

Non ! Mon Dieu ! Je comprends que tout est réel. Ce n'était pas rêve. Angelo m'a retrouvée. Je me dresse d'un bond, ignorant la douleur, et jette un regard affolé autour de moi. La pièce, minuscule, ressemble à une cave ou plutôt une cellule. Elle est fermée par une grille rouillée et il n'y a aucune fenêtre. Un matelas est installé directement sur le sol. Il n'y a pas de drap, pas de couverture. Juste un vieux futon difforme et tâché. Au centre, une table sur laquelle une lampe a été posée. C'est une lampe ancienne qui ne fonctionne ni à piles ni à l'électricité. La flamme éclaire les lieux en créant des ombres autour d'Angelo. Le diable en personne paraîtrait moins effrayant !

Angelo est assis sur une chaise qui n'a l'air en meilleur état que le reste. Les bras croisés sur son torse, les jambes étendues devant lui, il m'examine, impassible.

— Ton nouveau chez toi te plaît ?

Il se lève et marche lentement dans ma direction. Le cœur battant à tout rompre, je recule jusqu'à ce que mon dos cogne sur le mur de pierres.

— Tu ne m'échapperas plus Lucie. J'espère que tu as bien profité de ces années de liberté, parce que c'est terminé.

— Ma disparition ne passera pas inaperçue. Mes patients, mes amis, ma famille. Ils ne tarderont pas à prévenir la police. Mon père me retrouvera Angelo et il te tuera. Il est encore temps, tu peux me ramener et je te promets de ne rien dire à personne.

— Penses-tu vraiment que cela puisse m'inquiéter, lâche-t-il la bouche à quelques centimètres de la mienne ? Que je vais rentrer la queue entre les jambes en priant pour que « papa » n'apprenne pas la vérité ? Je croyais avoir été clair la dernière fois. Tu es à moi, bébé. Ce n'était pas des paroles en l'air, mais la leçon n'a apparemment pas servi.

— Et si je te donnais une chance ? Ramène-moi chez moi et j'accepterai de te sortir avec toi. On pourra discuter et...

— C'est toi qui poses les conditions à présent ? Hmm, les temps ont bien changé à ce que je vois ! Mais tu vas réapprendre à obéir. J'ai eu dix ans pour imaginer nos retrouvailles. Dix ans pour rêver de toutes les punitions que je te ferai subir, alors garde tes forces au lieu de parler dans le vide. Et surtout, n'essaie pas de me dire ce que je dois faire.

Il empoigne une grosse mèche de cheveux et tire dessus. La douleur m'oblige à pencher la tête en arrière. Son regard me glace le sang.

— À qui appartiens-tu ?

— À personne et surtout pas à toi.

La peur est intense, mais c'est la colère qui m'incite à réagir. Je le pousse de toutes mes forces, en ignorant la souffrance quand il serre sa prise sur mes cheveux. Folle de rage, je lève le bras et le gifle de toutes mes forces. C'est la première fois que je fais preuve de violence. La première fois aussi que je me rebelle contre lui. Lorsque nous étions enfants, j'acceptais tout sans me plaindre, mais je ne suis plus la petite fille naïve !

— Ne t'avise pas de recommencer, déclare-t-il en se massant la joue. Je veux bien passer pour cette fois, mais ose encore me frapper et il t'en cuira.

Angelo recule jusqu'à la table. Il s'empare de la lampe et se dirige vers la sortie.

— Non ! hurlé-je, lorsque je comprends ce qu'il va faire. S'il te plaît Angelo !

Ignorant mes supplications, il quitte la cellule et verrouille derrière lui.

Je cours vers lui en pleurant, secoue la grille qui ne bouge pas, tandis que ses pas s'éloignent. J'ai peur dans le noir. Une peur panique depuis mon plus âge et Angelo le sait parfaitement.

— Ne me laisse pas ! Oh Mon Dieu ! Ne me laisse pas !

Lorsque la lumière disparaît totalement, je crie, je l'appelle. Mais il ne revient pas.

Je finis par m'écrouler sur le sol. Je n'arrive plus à respirer. Mes sanglots m'étouffent. Je vais mourir. Je vais mourir dans une cave et mes parents ne retrouveront jamais mon corps. Je vais mourir avant d'avoir eu trente ans. Sans avoir eu de bébés et personne à aimer. Personne mise à part lui. Je l'ai aimé. D'un amour pur. Naïf Je l'ai aimé sans concession. Acceptant ses qualités comme ses défauts. Enfant, il pouvait se montrer cruel, féroce, sadique. Mais il me consolait toujours. Il me défendait contre les autres, m'offrait des cadeaux. Aveuglée, j'ai cru que mes sentiments étaient partagés. Et puis un jour, j'ai compris qu'il ne ressentait absolument rien. Qu'à ses yeux je n'étais qu'un jouet !

Le cœur brisé, j'avais décidé de prendre mes distances. Je voyais bien que la situation lui déplaisait, mais c'était une question de survie. Il fallait que je le fasse. Que je me débarrasse de son emprise. C'est la raison pour laquelle j'avais accepté l'invitation de Tom. Il ne m'attirait pas vraiment, mais il était gentil. J'espérais aussi qu'Angelo me laisserait enfin tranquille. Qu'il se trouverait une autre victime ! Au lieu de cela, il m'a attendu. Il m'a violé. Il m'a détruite.

Et malgré tout, mon amour était intact. Alors je n'ai rien dit, parce que je savais que mon père le tuerait. Je suis partie, le cœur et l'esprit ravagés, mais avec l'espoir d'être un jour de nouveau heureuse. J'ai touché le bonheur du bout des doigts et à présent je vais mourir.

La fatigue finit par avoir raison de mes sanglots. Je pleure silencieusement, les jambes ramenées sur la poitrine, la tête posée sur les genoux.

Ma vue s'acclimate à l'obscurité. Je perçois la forme de la table. Celle de la chaise aussi. Toujours sur le sol, je les utilise comme repère et me traîne jusqu'au matelas. Une nouvelle crise de panique surgit. Je suffoque, perds le contrôle.

— Lève-toi !

Angelo appuie son pied sur ma hanche. J'ouvre les yeux et le découvre tenant la lampe. Sans un mot, je me redresse. Mon esprit est confus, je n'ai plus aucune notion du temps depuis qu'il m'a enfermée. Les crises de panique et les pertes de conscience se sont succédé. Soulagée de voir enfin une lumière, j'obéis à Angelo quand il m'ordonne d'avancer vers la grille.

Des escaliers étroits et glissants mènent vers un étage. Nous débouchons sur un petit couloir.

— À gauche.

J'obtempère sans réfléchir pour ne pas le contrarier. Je ne veux pas retourner dans la cave. Angelo ouvre une porte et me pousse violemment. Je trébuche dans une chambre.

— Il y a une salle de bain là-bas, indique-t-il en pointant l'index au fond de la pièce. Va te laver. J'ai déposé des vêtements propres pour toi. Je reviendrai te chercher pour le repas.

— Merci, dis-je d'une voix enrouée.

Angelo sort et verrouille la porte. Je respire de nouveau.

La chambre est spacieuse. Il n'y a aucune décoration, aucune photo. M'a-t-il amené chez lui ? Suis toujours en France ? Le mobilier ne me donne aucune indication. Un grand lit en bois massif et recouvert d'un édredon rouge. Une armoire faite du même bois. Deux tables de chevet et un bureau. C'est tout ce qu'il y a. Mon regard se tourne vers la fenêtre. Des rideaux épais cachent la vue. Je m'y précipite, mais mon espoir est de courte durée. Des barreaux en fer empêchent tout passage. J'observe l'extérieur. Il y a de nombreux arbres. Une forêt peut-être. Je ne remarque aucune clôture, aucune autre maison, pas de route non plus.

Je fouille rapidement les tiroirs du bureau. Il n'y a rien pouvant servir d'arme. Aucun téléphone. Aucun ordinateur. Rien non plus à l'intérieur des tables de nuit. Quant à l'armoire, impossible de l'ouvrir.

Décue, je me rends dans la salle de bain. Comme la chambre, il n'y a que le strict minimum. Une douche, une vasque, des w.c., ainsi que des produits de toilette. Une pile de linge attend, soigneusement pliée. Un drap de bain, une serviette plus petite, des sous-vêtements et une robe, faite d'un tissu léger. Le tout parfaitement à ma taille.

Depuis quand prépare-t-il son coup ? Comment connaît-il mes mensurations ? M'a-t-il espionné ? Depuis combien de

temps ? Se pourrait-il qu'il soit parti sans prévenir ? Que ses parents soient à sa recherche ? Si c'est le cas, les Di Marco ont de gros moyens. Ils ne tarderont pas à le retrouver et mon calvaire sera terminé. Il ne me reste plus qu'à attendre et à prier.

Je jette un coup d'œil à mon reflet. Mes cheveux sont emmêlés, mes paupières gonflées. Deux énormes traînées noires maculent mes joues. Mes vêtements sont dans un état tout aussi lamentable. Je les retire rapidement, utilise les w.c. avant que ma vessie explose et pénètre dans la cabine.

L'eau chaude apaise mes douleurs. Mes muscles se détendent lentement. Je me lave les cheveux puis le corps en faisant durer le plaisir.

Hélas ! La réalité refait surface. Lorsque je sors de la douche, Angelo se tient appuyé contre l'encadrement. Il me toise des pieds à la tête. Aucune émotion ne filtre. Je resserre le drap de bain contre ma poitrine.

— Habille-toi, ordonne-t-il sans bouger.

Je fixe la pile de vêtements en tremblant. Aucun homme ne m'a jamais vue nue. Les larmes me piquent les yeux. Je dois obéir si je ne veux pas retourner en bas. Pourtant je reste

prostrée. Angelo fait claquer la langue sur son palais. Il se décolle de l'encadrement et fait un pas en avant.

— D'accord ! Je... je vais le faire.

Je m'empresse de prendre la culotte, au moment où je lève le pied, la langue d'Angelo claque de nouveau.

— Pas comme ça ! Retire la serviette.

— S'il te plaît...

— La serviette, j'ai dit.

Mes doigts tremblants me rendent malhabile. Je dois m'y reprendre à deux fois avant de parvenir à dénouer la serviette. Je la laisse tomber sur le sol et plaque une main sur mes seins, l'autre sur mon intimité. Angelo est sur moi en une seconde. Il tire violemment sur mes bras.

— Ne te cache jamais de moi ! Ton corps m'appartient. Si je désire le contempler, tu t'exécutes aussitôt. Si je veux le baiser, tu écarter les cuisses, et si j'ai envie le fesser, tu me présentes ton cul. Est-ce que c'est compris ?

Je hoche la tête à toute vitesse. Satisfait, Angelo recule. Ses yeux luisent d'une lueur étrange. La seule fois où j'ai vu

cela, c'était le soir où il m'a violée. Je détourne le regard et m'habille rapidement.

— Bien ! Maintenant, allons manger.

## Chapitre 4

### Angelo

Une main sur le bas de son dos, je la guide jusqu'à la salle à manger. C'est une immense pièce qui fait également office de salon. Avant d'aller la chercher, j'ai disposé plusieurs plats sur la table, ainsi qu'une assiette et des couverts pour une seule personne. Lucie ne dit rien, pourtant il n'est pas difficile de voir qu'elle ne sait pas quoi faire. Tandis qu'elle reste debout, je m'installe confortablement, déplie une serviette en tissu et la mets sur mes cuisses. Pour la faire mariner un peu plus, je verse du vin dans mon verre et en bois une gorgée.

— Qu'est-ce que tu attends ? Finis-je par demander.

— Je... Je ne sais pas où m'asseoir.

— Mais ici, voyons.

Mes yeux se dirigent vers un petit coussin rouge posé sur le sol, à quelques centimètres de ma chaise. Lucie semble troublée. Son regard passe du coussin à moi, puis de nouveau

au coussin. Je parviens sans mal à déchiffrer son esprit. Elle se demande si c'est un jeu pour l'humilier ou une façon de me venger. Elle finit tout de même par fléchir les jambes.

— À genoux, Lucie et les mains derrière le dos.

Lorsque la position me convient, je me sers copieusement et mange en l'ignorant. Ses yeux suivent le mouvement de ma fourchette tandis que son ventre gronde. J'enfourme un morceau de viande saignante, le mastique très lentement. Lucie meurt de faim et la voir dans cet état, éveille quelque chose de puissant. Je recommence le même manège, m'octroie quelques pauses pour boire ou essuyer ma bouche.

— Est-ce que tu as envie de manger ? demandé-je lorsque j'ai fini.

— Oui.

Je serais curieux de savoir ce qu'elle serait prête à faire pour un peu de nourriture. Elle est restée plus de vingt-quatre heures dans la cave. S'en est-elle rendu compte entre ses crises de panique et ses évanouissements ? Estimant qu'elle a suffisamment attendu, je remplis de nouveau l'assiette. Seuls les bruits de vaisselle troublent le silence pesant. La fourchette appuie sur ses lèvres closes, les piquant légèrement. Lucie

ouvre la bouche. Je fais attention à ne pas la blesser, cependant elle se méfie. Son attitude m'agace. Elle doit me faire confiance les yeux fermés ! Je sais que je suis trop impatient, mais cela fait dix ans que je rêve de cet instant. Alors que j'approche de nouveau le couvert, Lucie a un mouvement brusque. De la sauce coule sur son menton. Je passe le pouce dessus et le lèche. Sa respiration s'accélère. J'ai toujours eu cet effet sur elle. Lucie a beau avoir peur de moi, elle est incapable de ne pas réagir à ma présence. C'est tout juste si je n'entends pas son cœur bondir dans sa poitrine.

— Tu as fait une tache sur ta robe, dis-je pour la provoquer. Retire-la.

Ses grands yeux gris s'écarquillent. Je la vois déglutir. Elle ne veut pas obéir, mais elle est bien trop effrayée par l'idée de retourner dans la cave. Je fais claquer ma langue pour lui montrer mon mécontentement. Elle est sur le point de pleurer. Réalisant qu'il n'y aura pas d'autre échappatoire, elle finit par obtempérer avant de se remettre en position.

— Bien ! Tu commences à comprendre.

Je reprends la fourchette, lui donne à manger jusqu'à ce que l'assiette soit vide et lui propose à boire. Ce qu'elle s'empresse d'accepter.

Sans un mot, je m'absente quelques minutes avant de revenir avec un pot de crème. Mon index plonge dans le dessert, puis se dirige vers la bouche de Lucie.

— Tu as toujours été gourmande. Quand nous étions enfants, je partageais ma part, juste pour te voir sourire.

— Je m'en souviens. Mais tu ne faisais que cela ! Le plus souvent, tu volais ma part pour me voir pleurer.

— Exacte ! Montre-moi combien tu aimes le chocolat.

Son visage se teinte de rouge tandis que ses lèvres se referment autour de mon doigt. Le mouvement, à peine perceptible, de sa langue, m'envoie des ondes directement dans la queue. Un frisson parcourt mon dos. Je suis piégé à mon propre jeu ! Je retire mon index vivement. J'ai besoin de reprendre les rênes, de tuer dans l'œuf ce pouvoir qu'elle détient sur moi. J'ai besoin de voir la peur s'inscrire sur visage. Besoin de la punir.

Je me lève et lui tends la main. Son corps frôle le mien par inadvertance et me fait tressaillir.

Je glisse les doigts dans la poche arrière de mon jeans pour m'emparer de mon couteau.

Son regard reflète de la terreur, pourtant elle ne bouge pas lorsque le tranchant se pose sur sa gorge. La pointe dirigée sur sa peau, je la caresse avec mon arme, descends lentement jusqu'à son ventre et m'y arrête.

— J'ai tué à cause de toi. Des rousses. J'ai tué parce que c'est toi que j'avais envie de punir. Je plantais la lame dans leurs entrailles en imaginant que c'était toi. Puis je les regardais mourir.

— C'est ce que tu as l'intention de faire ? me demande-t-elle, la voix tremblante.

— Peut-être.

— Alors, fais-le. Qu'est-ce que tu attends ?

La pointe s'enfonce légèrement. Ses muscles se tendent lorsque la peau se perce. Lucie blêmit. Les émotions se succèdent à vive allure sur son visage. J'y vois de la frayeur, de la douleur, mais aussi la volonté d'en finir. A-t-elle pensé que sa petite provocation me ferait perdre le contrôle ? Est-ce qu'elle espère que je plonge le couteau dans ses entrailles ?

— Pas tout de suite. J'ai plein de projets pour toi. Et pour moi.

La lame se met en mouvement. Elle passe sous l'élastique de sa culotte et continue sa course sur la hanche. D'un coup sec, je coupe le tissu. Le sous-vêtement tombe sur le sol.

— Oups ! dis-je en reposant le couteau sur la table.

Quelques gouttes de sang perlent sur son ventre. Fasciné, j'applique l'index dessus et l'étale autour de son nombril.

— Quand tu es partie, je rêvais chaque nuit que je te retrouvais et que j'arrachais ton cœur avec mes mains. Je me réveillais en sursaut. Pas à cause de la peur ou du dégoût, mais parce que j'avais une érection d'enfer. Alors je me branlais en imaginant tout ce que je ferais si tu étais là. C'était violent, Lucie. Violent et tellement bon ! Donc oui, peut-être que je finirai par te tuer pour assouvir ce besoin intense. Mais peut-être que je te garderai vivante, car tu es la seule à pouvoir m'animer.

Avant qu'elle dise quoi que ce soit, je la retourne et me plaque contre son dos. Le nez enfoui dans son cou, j'inspire une grande bouffée de son parfum. Les battements de mon cœur s'accroissent. Ma queue pulse contre la braguette.

Je pousse Lucie contre la table et l'oblige à se pencher jusqu'à ce que ses seins s'aplatissent contre le bois. Ses yeux

se dirigent vers le couteau qui trône à quelques centimètres.

— Oublie bébé, tu n'auras jamais le courage. Toi ? Tuer quelqu'un de sang-froid ?

Du revers de la main, je balaye l'arme qui s'écrase sur le sol.

— Tu savais que ton cul a la forme d'un cœur ? dis-je en caressant ses fesses. J'en ai baisé des dizaines, mais aucun n'égalait le tien. Il mérite d'être vénéré tant il s'approche de la perfection.

Je prends chaque globe dans mes mains, les soupèse, les malaxe. Lucie frissonne de peur. Je peux la voir déglutir. Sans la lâcher du regard, je fais glisser un de mes pouces le long de la raie. Ses jambes tremblent quand j'appuie légèrement contre son anus. À cet instant, je sais que les souvenirs sont en train de remonter à la surface. Elle est bord de la crise de panique.

— Chuut ! murmuré-je à son oreille. Bientôt, je te posséderai par là aussi, mais pas ce soir, alors détends-toi.

J'abandonne ses fesses à contrecœur, j'ai obtenu ce que je désirais. J'empoigne ses cheveux d'une main et fais passer l'autre sous son ventre pour atteindre sa chatte. D'un mouvement brusque, je la pénètre avec deux doigts. Lucie

pousse un cri de douleur qui se répercute une fois de plus sur ma queue. Je plaque le bassin contre son cul. Je veux qu'elle me sente. Je veux qu'elle tremble de peur tout en me désirant. Ma belle tente de se redresser, mais je donne un coup de reins qui la renvoie contre la table.

Ses sanglots me font durcir davantage. Je retire les doigts presque complètement et les plonge de nouveau en elle. Plus fort encore. Ses muscles se contractent pour combattre l'invasion, mais je force le passage pour marquer ma domination. Mes doigts vont et viennent en elle sans douceur tandis que mon sexe frotte contre ses fesses. Lorsqu'elle abdique enfin, je suis assailli par un sentiment de puissance. Le mouvement se modifie. À présent, ce sont ses soupirs de plaisir que je veux entendre. Il faut qu'elle sache que je lui procurerai du plaisir ou de la douleur, en fonction de son comportement. Il faut qu'elle comprenne que les deux me conviennent. Mes caresses éveillent son désir. Sa respiration devient saccadée.

— Ton corps me reconnaît, tu ne peux pas lutter contre cela. Ta chatte mouille pour moi, bébé. Tu sens à quel point mes doigts glissent facilement ?

Un gémissement s'échappe de ses lèvres tandis que mon pouce presse le clitoris. Je regarde ses larmes s'écraser sur la table. Elle halète, se cabre pour me fuir. Je tire ses cheveux

pour lui rappeler que je suis le seul à décider. Sans cesser mes mouvements, je la redresse légèrement pour coller ma bouche à son oreille.

— Dis-moi à quel point tu aimes. Supplie-moi de te faire jouir.

— Non !

Garce ! Mes dents s'enfoncent dans la chair de son cou pour la punir. Je retire les doigts et la plaque durement contre la table. Aussitôt, j'ouvre mon pantalon pour libérer ma queue affamée.

— Puis que tu n'as pas envie de prendre ton pied, alors c'est à mon tour.

D'un coup de reins, je la pénètre jusqu'à la garde. Lucie lâche un hurlement de douleur. Ses hanches cognent sur le rebord en bois tandis que je la baise violemment. Ses muscles se contractent pour me repousser. Ils m'enserrent tellement fort que je suis sur le point de jouir.

Je cesse de bouger et tente de reprendre ma respiration.

— C'est ce que tu veux Lucie ? Que je te saute de cette façon ?

— N... non, sanglote-t-elle.

— Alors, supplie-moi.

— S'il te plaît.

— S'il te plaît, quoi ? dis-je remuant le bassin.

— Ne me fais plus mal. Do... donne-moi du plaisir, s'il te plaît.

Je relâche ses cheveux et recule. Hésitante, Lucie se redresse. Ses joues sont rouges, ses yeux remplis de larmes. Je me penche en avant pour l'embrasser au coin de lèvres, puis la soulève pour la porter dans la chambre.

Allongée sur le dos, elle me regarde pendant que je retire mes vêtements. Elle est terrifiée, pourtant elle ne tente pas de fuir lorsque je grimpe sur le lit pour me placer entre ses cuisses.

Lentement, je fais glisser les bretelles du soutien-gorge pour découvrir sa poitrine.

— Ils sont parfaits. Ni trop gros, ni trop petits. Fermes, dis-je en les empaumant. Doux.

Je me penche pour en prendre un dans la bouche. Ma langue tournoie, mes dents mordillent, mes lèvres aspirent

goulûment. Le téton durcit comme de la pierre. Satisfait, je change de sein et lui prodigue les mêmes soins.

— Non ! ordonné-je lorsqu'elle ferme les yeux. Regarde-moi. Je veux que tu saches qui est en train de te baiser.

Disant cela, je positionne ma queue contre sa fente et m'enfonce lentement.

Un hoquet s'échappe de ses lèvres. Aucune douleur ne se reflète sur son visage. Je bouge doucement en scrutant chacune de ses réactions. Et ce que je vois me satisfait. Lucie m'accueille en elle. Mon sexe glisse facilement dans sa moiteur.

Je soulève une de ses jambes et la plie en la remontant pour rendre la pénétration plus profonde. Son esprit lutte de nouveau, mais son corps a déjà remporté la bataille. Ses reins se cambrent pour venir à ma rencontre. Lucie comprime le drap dans son poing. Sa respiration est extatique.

Sa bouche entre-ouverte laisse échapper des gémissements qui attisent mon propre plaisir. Je la possède entièrement, la fais vibrer. Une main passée entre nous, je caresse son clitoris pour la mener au bord de la folie. Ses muscles m'enserrent, mais contrairement à tout à l'heure, ce n'est pas pour me

repousser. Au contraire ! Ma queue aspirée dans la chaleur de sa chatte. Les yeux rivés aux siens, je donne un violent coup de reins. Je recommence. Encore et encore. Modifie la cadence ou l'amplitude en fonction de ses réactions.

Lucie s'accroche aux draps tandis que ses jambes se mettent à trembler. Tout son être se tend pour chercher la délivrance. Son corps remonte vers le cadre du lit. Je passe les mains autour des barreaux et la pilonne de toutes mes forces. Ses cris emplissent la chambre. Lucie se cambre, la tête rejetée en arrière. J'écrase ma bouche sur la sienne pour recueillir sa jouissance et explose à mon tour.

Mon cœur cesse de battre un instant. Je suis sur le point de mourir et en même temps, je ne me suis jamais senti aussi vivant. Je m'enfonce une dernière fois tout au fond de son ventre pour libérer ma semence. Je la marque de façon indélébile.

— Ouvre les yeux Lucie.

Elle obéit immédiatement. Ses pupilles sont dilatées comme si elle était sous l'effet d'une drogue puissante. Je penche la tête sur le côté et incurve les lèvres. Ce n'est pas un sourire, ce n'est pas non plus cette grimace que je singe en public. Mais, quoi que ce soit, cela semble lui plaire.

Elle voit en moi des trucs qui n'existent pas. Et pourtant, c'est la seule qui me connaît vraiment. Avec Lucie, pas besoin de jouer un rôle. Je peux rester moi-même. Je peux me laisser aller sans contrôler chacun de mes gestes pour paraître normal. Elle sait que je suis un monstre et elle m'aime quand même. Elle sait que j'ai tué des femmes et pourtant elle jouit autour de ma queue. Elle a conscience de la violence qui m'habite. Elle a peur et pourtant elle me désire. Finalement, elle est sûrement aussi cinglée que moi.

Je roule sur le côté et sors du lit. Après avoir fouillé la poche de mon jeans pour récupérer une clé, j'ouvre l'armoire et prends une paire de menottes. Pas question que je reste éveillé toute la nuit pour la surveiller. Pas non plus envie de lui courir après, même si elle ne pourra pas aller bien loin. En achetant cette villa, j'ai pensé à chaque détail. C'est une prison parfaite puisqu'elle se trouve sur une île. Le seul moyen de partir c'est par les airs ou par la mer. Elle ne le sait pas encore, mais elle est coincée.

— Tu veux utiliser la salle de bain ?

— Oui.

— Alors, vas-y maintenant. Je te donne cinq minutes.

Lucie se dresse d'un bond et court dans l'autre pièce. Voir son cul rebondir de la sorte me donne envie de la mettre en travers de mes genoux pour la punir d'être aussi belle. Je l'entends tirer la chasse puis se servir de l'eau. Lorsqu'elle revient, elle sent le savon et le dentifrice.

— Couche-toi et lève la main droite.

Elle hésite. Je devine la lutte qu'elle mène dans sa tête. Je patiente jusqu'à ce qu'elle en vienne à la conclusion : elle n'a pas le choix. Lucie me tend le bras. Je serre la menotte autour de son poignet et passe l'autre à un des barreaux du lit.

Je me rends à mon tour à la salle bain pour me une doucher sans plus m'occuper d'elle.

De retour dans la chambre, je m'allonge et lui tourne le dos. Je n'ai pas envie de la prendre dans mes bras. C'est une chose qui se mérite grâce à la douleur et aux larmes. Un réconfort, que moi seul peux lui apporter, mais elle n'en a pas besoin. Après tout, elle prit son pied.

Je l'entends se tourner également. Sa respiration devient régulière. Je ferme les yeux et me laisse bercer jusqu'à ce que le sommeil m'emporte.

## Chapitre 5

### Angelo

Le moteur d'un bateau me réveille. C'est sûrement Ichiro et sa femme, mais mieux vaut être prudent. Alors je me lève et enfile mon jeans. Lucie dort profondément. Ce n'est pas étonnant. Je l'ai baisée une seconde fois pendant la nuit, après avoir fait un rêve particulièrement violent et excitant. Je ne l'ai pas ménagée. Elle n'a pas particulièrement aimé se réveiller avec ma queue enfoncée profondément. Elle a hurlé à m'en percer les tympans. Peut-être était-elle aussi en train de faire un rêve violent à ce moment-là. Toujours est-il que j'ai été obligé de la rudoyer un peu pour la faire taire et comme elle s'est montrée très obéissante, j'ai su la récompenser.

L'obéissance était une de ses plus grandes qualités. Avec elle, je suis toujours parvenu à mes fins. Enfin jusqu'au jour où elle a pris la fuite en tout cas.

Je sors de la chambre et fais le tour de la propriété. C'est bien Ichiro. Il est en train de décharger les provisions. Sa

femme me salue timidement. Elle ne m'aime pas beaucoup, mais comme je paie bien, elle fait avec. Le couple bosse pour moi depuis l'achat de l'île. Ils se sont occupés de préparer la maison pour mon arrivée. Ils sont discrets et m'adressent rarement la parole, ce qui me convient. Ils viennent ici une fois par semaine. Elle, pour faire le ménage. Lui, pour les divers travaux en plus du ravitaillement, ainsi je ne suis pas obligé d'aller sur le continent.

Et si quelqu'un leur pose des questions, ils n'auront rien à raconter puisque je me suis présenté sous une fausse identité. Sans compter que je les paie dix fois le salaire qu'ils toucheraient en temps normal dans leur village de pêcheurs. Autant dire que leur train de vie s'est considérablement amélioré grâce à moi. Ils n'ont donc aucun intérêt à colporter des histoires.

Rassuré, je retourne à l'intérieur pour me faire couler un café, puis je vais dans la chambre pour libérer ma petite rebelle.

Installé avec mon ordinateur portable sur la terrasse, je travaille à mon nouveau projet. Pendant que je préparais mon départ, j'ai transféré de l'argent sur un compte secret, mais tôt ou tard il se videra. Je ne peux pas rester sans rien faire.

Salvatore m'a appris toutes les ficelles du métier. Je sais où me fournir en armes, à qui m'adresser pour les vendre. Monter mon propre réseau ne sera pas très difficile. J'ai bien l'intention de lui piquer quelques clients dans un futur proche. Miguel, un des plus gros, me semble intéressé, mais je ne suis pas sûr de pouvoir lui faire confiance. Il bosse avec Salvatore depuis plus de vingt ans. Et c'est lui qui s'est proposé de punir Rosa.

Rosa ! Je me souviens d'elle. Si ma mère ne m'avait pas retiré le flingue des mains, elle aurait rejoint mon géniteur le même soir. Cela dit, je ne regrette pas, vu la manière dont sa vie s'est terminée. Il paraît que c'était une pute avant d'être la maîtresse de mon père. Cette salope prenait part aux violences faites à ma mère, alors quand elle l'a enlevée, Salvatore a pété les plombs. Jamais je ne l'aurais crue capable de faire un truc pareil ! Lorsqu'un des mercenaires de Miguel m'a parlé de cette histoire, j'ai eu du mal à le croire. Salvatore a envoyé Rosa chez Miguel pour qu'elle serve de trou à ses hommes. Elle a tenu cinq ans avant de crever comme une merde. Cinq ans pendant lesquels les guérilleros se sont vidés les couilles tour à tour quotidiennement. À l'époque, il y en avait une cinquantaine, ça en fait des queues ! Il paraît que sa piaule ne désemplissait pas. Cinq ans ! Attachée dans un lit, sans

vêtement, ni un drap pour se protéger. Le mercenaire semblait presque admiratif, je ne peux pas lui donner tort, même si elle n'a eu que ce qu'elle méritait.

La voix de Lucie me ramène au présent.

— Aidez-moi ! dit-elle. Il m'a enlevée. Je vous en supplie, emmenez-moi avec vous ou alertez les autorités.

Je ferme mon écran et me dirige vers les sons. Lucie est dans la cuisine. L'épouse d'Ichiro lui sourit et hoche la tête.

— Vous allez m'aider ? Vous voulez bien m'amener ?  
Merci ! Merci du fond du cœur !

— Elle ne comprend pas le moindre mot. Elle hoche la tête par politesse.

Lucie sursaute. Son verre se renverse. Elle me regarde avec ses grands yeux horrifiés alors je lui caresse les cheveux d'un geste tendre et l'embrasse sur la bouche. L'épouse d'Ichiro quitte la pièce au pas de course. Aussitôt, je retrouve ma vraie personnalité et empoigne les boucles de ma petite rebelle.

— Tu viens de faire une grosse erreur, mais nous verrons

cela un peu plus tard.

— Une erreur ! crie-t-elle. Quelle erreur ? Tu m’as enlevée, tu ne penses pas que je vais rester et attendre sagement, tout de même !

Je libère ses cheveux pour enserrer sa gorge jusqu’à ce qu’elle manque d’air. Décidément, elle a bien changé et cela ne me plaît pas.

— Un ton plus bas. Ose me parler encore une fois de la sorte et tu le regretteras amèrement. Compris ?

— Oui, croasse-t-elle.

Je la relâche en la poussant. Lucie porte une main à son cou et tousse.

— Retourne dans la chambre et restes-y. Si je te vois, ou si je t’entends...

Ma phrase demeure en suspens pour qu’elle puisse imaginer le pire. Sans un regard, je tourne les talons et me rends sur la terrasse.

Ma petite rebelle a besoin d’une nouvelle leçon. Il n’y a

qu'une chose à faire ! La briser totalement pour pouvoir la modeler selon mes désirs. Lucie doit être à moi corps et âme. Sans cela, elle continuera à espérer, elle ne cessera pas de fomenter des plans pour me fuir. Quand j'en aurai fini avec elle, elle n'aura plus de volonté et se pliera à tous mes caprices. Comme avant.

Obéissante, Lucie ne sort plus de la chambre jusqu'au soir. Chaque fois que j'y pénètre, elle tremble de peur. Elle s'attend au pire et elle a bien raison, mais ce qu'elle ne sait pas, c'est que je vais la pousser à sa dernière rébellion. Je pourrais simplement l'attraper par les cheveux et la balancer sur le lit pour lui montrer qui commande. Je pourrais zébrer son dos à coups de fouet jusqu'à ce qu'elle supplie. Mais ce ne serait pas suffisant. Il ne doit plus rester aucune étincelle d'espoir en elle avant que la reconstruction débute.

Je lui ai donné sa chance, elle ne l'a pas saisie. Tant pis pour elle et tant mieux pour moi, car je sens que je vais y prendre beaucoup de plaisir.

Quand le soir arrive et que j'estime qu'elle a suffisamment

mariné dans son jus, je la rejoins dans la chambre et lui ordonne de retirer sa robe avant de me suivre.

Elle n'a rien avalé depuis la veille, elle doit être affamée.

Je m'installe à table, me sers une assiette bien pleine et commence à manger.

— Tu n'as pas faim ? demandé-je alors qu'elle reste debout.

— Euh... Oui.

— Alors qu'attends-tu pour prendre ta place ?

Ses yeux passent des chaises vides au sol. Elle cherche le coussin et finit par le trouver. Il n'est pas sur le côté, mais juste à mes pieds. Si elle veut s'y agenouiller, elle devra glisser sous la table et se tenir entre mes jambes.

La colère et la peur se mêlent dans son regard. C'est qu'elle est fière, ma Lucie. La position doit lui sembler humiliante. Enfin bien plus que l'autre. Les émotions se succèdent sur son visage qui se teinte de rose.

— Alors ?

Elle hésite. Avance de quelques pas et tente de tirer le

coussin avec son pied. Petite tricheuse ! Ma langue claque sur mon palais. Bientôt, ce son suffira à la faire trembler de peur.

— Il est très bien là où il est.

— Mais... je...

Je pose ma fourchette en la laissant retentir dans l'assiette. Lucie tressaille. Le regard fixé sur l'oreiller, elle retient ses larmes en serrant les poings.

— Finalement, je suis fatiguée, dit-elle.

— Ce sera pareil demain et les jours suivants, alors à moins de vouloir mourir de faim, tu vas mettre tes genoux sur ce putain de coussin avant que je t'y force. Et tu sais que je le ferai.

Cette fois, j'ai atteint mon but. Ses joues s'empourprent de plus belle. Ses prunelles grises lancent des éclairs. Elle fulmine.

Je reprends la fourchette et enfourme un morceau de steak dans ma bouche.

— Lucie, dis-je après avoir avalé, tu es en train de jouer avec ma patience.

Elle finit par se baisser et passer sous le meuble pour se mettre sur le coussin. J'écarte les cuisses. À cause de la table, elle est obligée de se courber.

J'ouvre mon pantalon pour libérer ma queue, pas encore tout à fait raide. Lucie sursaute, sa tête cogne sur le bois. De ma main libre, je la ramène vers moi jusqu'à ce que ses lèvres effleurent le gland.

— Ton repas est servi, bébé. N'en perds pas une goutte, tu n'auras rien d'autre jusqu'à demain.

Lucie explose. Elle me repousse de toutes ses forces. Je pourrais la maintenir de force, mais je ne le fais pas. Elle se remet debout, folle de rage.

Gagné !

— Tout ça, ce n'est qu'un jeu pour toi ! hurle-t-elle. Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi vouloir m'humilier à ce point ? Tu n'es qu'un grand malade ! Va te faire soigner, espèce de connard !

La colère lui fait oublier tout le reste. Elle crie, menace, m'insulte sans même se rendre compte de mon calme. Je me lève pour me poster devant elle. C'est l'heure du bouquet final.

— Tu as fini ?

— Non ! Tu peux aller te faire foutre ! Ras-le-bol de tes jeux à la con ! Je ne suis plus la petite fille d'autrefois. Je ne te laisserai pas faire ! Plutôt crever que d'accepter de ramper sous une table pour te prendre dans ma bouche. Tu me donnes envie de vomir ! Tu es un monstre ! Ta place est dans un hôpital psychiatrique !

Je lève la main pour lui caresser le visage. Je la connais par cœur. Je sais exactement comment elle va réagir et cela ne loupe pas. Dans la seconde, une gifle retentit sur ma joue. La douleur éveille la bête qui est en moi.

— C'est la deuxième fois que tu me frappes. Je t'ai pourtant prévenu que je ne le tolérerai pas.

Son visage blêmit. Voilà, elle commence à comprendre. Elle pensait que la faire s'agenouiller sous la table était un jeu ? C'est à présent qu'on va s'amuser. Ou du moins, c'est à présent que je vais m'amuser, car ma rebelle n'aimera sûrement pas la suite de mon plan.

— Non ! dit-elle en reculant. Je ne retourne pas en bas !

— Oh que si !

Elle tourne les talons et court vers la porte d'entrée. En trois enjambées, je la rattrape. Mon bras s'enroule autour de sa taille. Je la soulève sans difficulté. Elle pousse des hurlements, se débat, donne des coups de pieds. Ses ongles s'enfoncent dans la peau de mon biceps tandis qu'elle tente de me gifler encore de son autre main. La douleur fait dresser ma queue. Elle jette la tête en arrière en espérant peut-être m'atteindre. C'est une vraie tigresse, mais elle n'est pas à la hauteur. Elle a beau se démener, je la porte aisément au sous-sol. J'actionne l'interrupteur pour éclairer les escaliers. Cette idiote serait bien capable de nous faire tomber. Lucie tente de s'accrocher à tout ce qu'elle peut. Du sang tache le bout de ses doigts. Plusieurs de ses ongles se cassent contre les parois.

Une fois dans la cellule, je descends la chaîne qui est suspendue au plafond. Dommage que je ne puisse pas voir ses yeux pour m'enivrer de ses émotions. Elle hurle à s'en briser les cordes vocales lorsque je fais passer ses poignets dans les sangles. Je peux enfin la relâcher.

Aussitôt, elle se démène, tire sur les liens comme une démente et recommence à m'insulter. Elle se contrôle plus. Elle parvient à me donner quelques coups tandis que je la regarde sans bouger. Le but est atteint ! Elle est à point.

Je remonte la chaîne de sorte qu'elle se retrouve sur la

pointe des pieds, bras tendus vers le plafond.

— J'ai été trop tendre avec toi. Cette fois, tu vas comprendre ce que j'attends de toi.

— Va te faire foutre, espèce de taré !

— Hmm, il me semble que c'est plutôt toi qui vas aller te faire foutre, ma belle. Et copieusement !

Je me penche sur elle et mords sa lèvre jusqu'au sang. Sa colère retombe comme par magie. Elle retrouve ses esprits, mesure la situation. Je lèche les larmes qui coulent sur sa joue. Puis je tourne autour d'elle avant de me placer dans son dos.

Elle ne dit plus rien, mais tremble de tout son corps. Sa respiration est bruyante.

— Première leçon, l'obéissance. J'ordonne, tu exécutes. Si tu avais pris ma queue dans ta bouche, en ce moment, tu serais dans mon lit en train de jouir. Mais non, il a fallu que tu fasses ta petite crise. La prochaine fois, repenses-y !

Ma main s'écrase brusquement sur sa croupe. Un cri de douleur retentit. Je la fesse durement à plusieurs reprises. Elle tente de m'échapper, mais la position l'en empêche. Elle est à ma merci. Elle a beau se contorsionner, je ne rate jamais ma

cible. Son cul rougit de façon très excitante. Ma queue pulse contre la braguette toujours ouverte. Je frappe. Encore et encore. Je la punis. Je lui montre qui détient les pouvoirs. Son armure se brise. Morceau par morceau.

Ses sanglots raisonnent comme une douce mélodie. Les supplications ont remplacé les insultes. Elle promet de ne plus recommencer, mais ce n'est pas suffisant. Elle se débat avec bien trop d'ardeur.

J'arrache sa culotte, soulève son bassin et l'empale sur ma queue. Je la baise avec violence. Je ne donne que de la douleur. Mes doigts s'enfoncent dans ses hanches. Je la prends fort, je ne lui offre aucun répit.

— C'est de ta faute ! Tu as été encore une fois très vilaine, bébé. Quand vas-tu agir autrement ? Combien de fois devras-tu recevoir des leçons ?

— J'ai compris, pleure-t-elle ! Je m'excuse, je ne recommencerai plus. Pitié !

— Des paroles en l'air, dis-je en donnant un coup de reins sec. Mais ne t'inquiète pas, ça va rentrer dans ta petite tête.

Je me retire et me positionne à l'entrée de son anus. Ses muscles me repoussent, mais je force le passage. Lucie

s'étrangle. La douleur doit être insupportable. Un liquide chaud se reprend sur ma queue. Je sors presque entièrement et baisse les yeux pour regarder le sang qui enveloppe mon sexe comme une seconde peau. Je pénètre de nouveau son petit trou déchiré, mais toujours aussi serré. Putain ! Ce que j'aime baiser de cette manière. Je la baise vite. Je la baise très fort jusqu'à ce qu'elle n'ait plus la force de crier ou de pleurer. Jusqu'à ce que son corps devienne inerte sous mes coups de boutoir. Alors je sors ma queue de son cul et me déverse sur ses reins à grands jets. Le pantalon remis en place, je l'abandonne là. Seule et inconsciente. Ce n'est que le début de qui l'attend.

## **Chapitre 6**

### **Lucie**

Un liquide glacial asperge mon corps brusquement. Je me réveille en sursaut et tousse pour recracher de l'eau. Angelo se tient devant moi, un seau dans la main. Il a tiré la table près de nous. Un autre seau est posé dessus, ainsi que du savon et un tube de crème. Je vois également une sorte de mallette, mais elle est fermée.

Sans un mot, Angelo s'empare du savon et me lave. Je remarque que je n'ai plus de soutien-gorge. Je suis totalement nue. Je tremble comme une feuille lorsque je sens son contact. La peur s'éveille. La souffrance aussi. J'ai mal aux poignets et aux pieds. J'ai mal dans chacun de mes muscles. Mais la pire des douleurs se situe là où il m'a prise de force.

Lorsqu'il me contourne, je pousse des gémissements pareil à ceux d'un animal. Angelo reste impassible.

Une fois mon corps recouvert de mousse, il me rince en

renversant l'eau glacée sur ma tête.

— Deuxième leçon, dit-il en ouvrant la mallette, le respect. Tu ne lèves pas le ton sur moi. Jamais ! Tu ne m'insultes pas et tu contrôles ta colère.

— D'accord, réponds-je d'une voix tremblante. Je ne le ferai plus jamais.

— Je n'ai aucune confiance aux paroles. Je n'ai aucune confiance en toi, mais je vais t'aider à tenir promesse.

Lorsqu'il s'écarte, je vois ce qu'il y a dans la mallette et éclate en sanglots.

Quatre objets sont disposés à l'intérieur. Un martinet, un fouet. Un ustensile avec des nœuds au bout des lanières. Une sorte de planche avec un manche.

Angelo les caresse du bout des doigts. Il sort le fouet, le fait claquer sur le sol avant de le remettre en place. Il donne l'impression d'être en train de réfléchir, mais je sais que c'est faux. Il veut seulement me terroriser. Et cela fonctionne à la perfection. Il joue avec mes nerfs. Son regard est animé d'une lueur que je n'avais jamais vue. Comme s'il éprouvait enfin quelque chose. Il est dingue ! Je suis la prisonnière d'un homme complètement cinglé. Comment se fait-il que personne

ne s'en soit rendu compte ? J'ai toujours su qu'il avait une part sombre et dangereuse, mais jamais je n'aurais pu imaginer que sa folie atteignait de tels sommets.

J'oublie la douleur, les courbatures et tire sur mes bras comme une démente. C'est idiot ! Je n'ai aucune chance de me libérer, mais c'est la terreur qui me guide. Je suis incapable de m'en empêcher.

— Non ! S'il te plaît Angelo ! Je t'en prie, ne fais pas ça !

— Continue à pleurnicher et je vais devoir allonger la liste des punitions. Maintenant, silence !

Angelo s'empare de l'espace de planche. Il la frappe dans sa main, la fait tourner dans le vide et esquisse un sourire effrayant. Lentement, il marche pour se mettre derrière moi. Il tapote ma hanche avec l'ustensile. Oh ! Seigneur !

— Je veux que tu comptes à voix haute. Ne te trompe pas où je devrais recommencer dès le début.

Je n'ai pas le temps de me demander ce qu'il entend par là. L'objet s'abat sur mon postérieur. Je pousse un hurlement. L'air me manque. La douleur est atroce. L'affolement me gagne. Je tire de nouveau sur mes poignets meurtris en suppliant. Une sensation de brûlure se propage sur le bas de

mon corps.

— Compte ! m'ordonne-t-il, d'un ton sec.

— Un ! crié-je en pleurs.

Un second coup arrive, puis un autre. J'en totalise cinq. Mon postérieur est en feu. La bile me remonte dans la gorge. Mes sanglots se mêlent aux gémissements. Je ne reconnais plus ma propre voix. J'ai tellement tiré sur mes poignets qu'ils sont en sang.

Angelo range la planche dans la mallette, mais au moment où je crois qu'il en a terminé, il s'empare du martinet et vient se positionner devant moi.

— Est-ce que tu as envie de m'insulter ? Ou de me frapper peut-être ?

— Non.

— menteuse ! Si j'étais à ta place, je rêverais d'arracher les yeux de celui qui me bat.

— Je te jure... dis-je, avant de me taire, me rappelant sa dernière menace.

Ce n'est pas un mensonge. Je n'ai plus la force de désirer

quoi que ce soit. Je suis sûre qu'il le sait parfaitement. Tout cela n'est qu'un jeu sadique. Je ne comprends pas le but, mais y en a-t-il un ? Est-il simplement gouverné par sa folie ?

Les lanières giflent l'intérieur de ma cuisse. Les coups commencent à pleuvoir. Il frappe sans relâche, n'épargne aucune parcelle de ma peau. La douleur devient tellement insupportable que je finis par m'évanouir.

Lorsque je me réveille, je ne suis plus suspendue au plafond, mais allongée. Mon corps dégage une odeur de plante. Je redresse la tête avec difficulté. Je suis seule et dans le noir complet. Au lieu de paniquer, j'éprouve du soulagement. J'essaie de m'asseoir, mais la souffrance me cloue au matelas. Je ferme les yeux et me laisse emporter de nouveau par l'obscurité.

Ses pas brisent le silence. Plus il approche et plus je tremble.

La grille s'ouvre. Angelo apparaît, tenant un plateau qu'il dépose sur le sol. Une assiette contenant un sandwich, de l'eau, un pot de chambre. Il souffle sur la flamme de la lampe qu'il

tient toujours dans sa main.

— Mets-toi sur le ventre.

— Je... Je ne peux pas.

— Rappelle-moi l'objet de la première leçon, soupire-t-il.

— L'ob... l'ob... l'ob...

Mes joues ruissellent de larmes. La terreur s'empare de moi. D'instinct, je tente de fuir. Je rampe pour lui échapper.

Angelo me ramène brusquement sur le fûtou. Je me retrouve sur le ventre, le visage enfoncé dans le matelas qui dégage une odeur nauséabonde.

— Tu n'as toujours pas compris !

Angelo passe le bras autour de mes hanches et me soulève jusqu'à ce que je sois à quatre pattes. Ses doigts, agrippés à mes cheveux, appuient sur mon crâne, tandis que je me débats. Je sais que je ne devrais pas. Qu'en faisant cela j'empire la sentence, mais c'est plus fort que moi !

Son bras autour de mon ventre ramène mon bassin dans la position qu'il désire.

— Lucie ! prévient-il.

Je me fige. Il lâche alors ma tête et abat de plat de sa main sur mes fesses.

— O. Bé. I . SSAN. CE. Épelle-t-il en frappant après chaque syllabe. Répète Lucie !

— Ob... obéissance.

— Encore !

— Obéissance.

Je sens son sexe sur mon anus. Mes ongles s'enfoncent dans le matelas. Je hurle avant même qu'il me pénètre. Mes chairs se déchirent sous la violence. Mes muscles convulsent. Je tremble. Je suffoque. Mais il s'en fout. Ses hanches claquent sur un rythme régulier et soutenu.

— Dis-le encore ! ordonne-t-il en me pilonnant.

— Obéissance. Obéissance. Obéissance.

Je répète ce mot en boucle. Je me concentre là-dessus pour oublier l'insupportable douleur qu'il m'inflige.

— C'est ça, gronde-t-il. Obéissance bébé.

Il se retire et éjacule sur mes fesses. Aussitôt, son poids disparaît. Je l'entends remonter son pantalon avant de s'éloigner.

— La prochaine fois, nous reverrons la seconde leçon et ensuite, nous attaquerons la troisième.

Je m'allonge à plat ventre. La respiration haletante. Je suis au fond du gouffre. Je veux mourir. Je veux que cela cesse. Oh ! Mon Dieu ! J'ai tellement mal !

Je passe mon temps à somnoler. J'ai perdu la notion du temps. Je pourrais être ici depuis quelques jours, des semaines ou des mois. Je n'en sais rien. Je ne sais plus rien. Mes lèvres sont craquelées. Mes cheveux collent sur ma peau moite. Mon sommeil est entrecoupé par les visites d'Angelo. Au début je me débattais. Je criais et je tentais de le repousser. Mais à présent, je n'ai plus aucune force. Je suis vide. Chaque fois qu'il vient, il change le pot de chambre, dépose de l'eau et de la nourriture. Et ensuite... il recommence. Encore et encore. Parfois, il amène sa mallette pour s'amuser, parfois il se contente de prendre son plaisir après s'être assuré que j'ai retenu la leçon.

Comme à cet instant.

Il se place derrière, relève mon bassin et s'enfonce en moi. Il me besogne à grand coup de reins tandis que je le laisse faire sans broncher. Pas un son ne sort de ma bouche. Mon corps est secoué par ses assauts. Il tire sur mes cheveux pour me faire réagir, mais je n'en ai plus la force. Il n'y a plus rien. Ni espoir ni volonté. Ni courage ni envie de pleurer. Je n'ai plus de voix. Je suis une poupée de chiffon condamnée à subir toutes ses fantaisies.

Son souffle devient saccadé, signe qu'il a bientôt terminé. Il y a une éternité de cela, lorsque je luttais encore, j'ai appris à reconnaître les signes. Sa respiration, sa façon de bouger ou d'enfoncer les ongles dans ma peau. Je les attendais avec impatience, parce que je savais qu'il allait enfin me laisser. Mais à présent, je m'en fous. Qu'il reste en moi quelques minutes ou des heures ne fait pas de différence. Ne m'enlève pas la honte et le dégoût de moi. Je suis sa chose. Qu'il m'utilise comme il en a envie. Je m'en fiche. Je me fiche de tout. Je veux dormir. Je veux juste ne plus jamais me réveiller. Tout n'est que douleur. Mon corps. Mon esprit. Plus rien ne m'appartient.

Angelo gronde. Il donne un dernier coup de reins puis se fige au fond de mon ventre et pousse un râle.

Mon seul réconfort, c'est de savoir qu'il ne me mettra pas enceinte. Je suis stérile. Je l'ai appris il y a quelques années. À l'époque, j'étais effondrée parce que j'ai toujours aimé les enfants, mais à présent c'est une chance.

Ses pas s'éloignent. La grille claque en se refermant. Je ne bouge pas. Je peux enfin dormir.

Lorsqu'il revient, la bouteille d'eau et l'assiette sont encore pleines. J'attends qu'il fasse ce pour quoi il est venu, mais à ma grande surprise, il me soulève et me porte jusqu'à l'étage. La lumière m'éblouit. Je me cache les yeux en tournant la tête contre son torse. Chercher sa protection ! N'est-ce pas pathétique ?

Angelo ouvre la porte de la salle de bain. Pas celle qui se trouve dans sa chambre, mais la grande. Il m'installe dans la baignoire qui est déjà pleine. L'eau est chaude. Agréablement parfumée. Je suis presque certaine que cela doit détonner avec ma propre odeur. À part la fois où il m'a jeté des seaux glacés, je n'ai plus eu le droit à une toilette. Mon corps est tout collant de sueur, de souillures et de son sperme. Mon dos, mes fesses, mes seins et même mon visage ont reçu sa semence. Peut-être a-t-il pensé que l'humiliation ne serait pas complète

sans cela. Je suis sale, répugnante et je pue. Je demande comment il a réussi à me prendre sans avoir la nausée. Si j'en avais la force, je crois que j'en rirais.

Au lieu de cela, je garde les yeux fixés sur les bulles de mousse.

Angelo me lave entièrement. D'abord les cheveux, puis le reste du corps. Il utilise une grosse éponge qu'il passe sur ma peau. Il lève mon bras gauche, puis le droit. Il fait de même avec les jambes. Ses gestes sont doux, en totale opposition avec ce qu'il m'a infligé dans la cave. J'ai l'impression d'être avec un autre homme.

Une fois de plus, je me laisse faire comme une poupée de chiffon. Les bulles ont disparu, comme ma volonté. Noyée par l'eau qui est à présent noire.

Lorsqu'il m'estime suffisamment propre, il repose l'éponge et vide la baignoire. Il s'empare du pommeau de douche, règle la température et me rince. Le liquide agit comme un massage. Je ferme les yeux tandis que mes muscles se relâchent.

Hélas, le plaisir est de courte durée. Angelo ferme le robinet. Il me tend la main pour que je lève, mais mes jambes

chancellent dangereusement, alors il me soutient d'un bras et m'enveloppe avec une serviette de l'autre. Mon regard croise celui d'une femme. Elle est mon sosie, mais ce n'est pas moi. Son visage est blafard, ses yeux enflés, sans vie. Son corps est maigre, ses os apparents. Je réalise que c'est mon reflet. Surprise, j'examine ma peau qui ne comporte aucun hématome. Vu le nombre de fois où il a utilisé son martinet ou encore la planche, il devrait y en avoir non ? Je m'attendais à être couverte de bleus. Peut-être, ai-je passé bien plus de temps que je l'imaginai. Peut-être, qu'il ne m'a pas battue depuis des semaines alors que j'ai l'impression que la dernière fois remonte à quelques heures. Peut-être que je deviens dingue. À quoi bon se poser des questions ? Est-ce que tout cela a la moindre importance ? Je suis à lui. Il peut faire tout ce qu'il veut. Ce que je ressens n'entre pas en compte. Obéissance. Respect. Obéissance. Respect. Ce sont les règles. Je n'ai rien d'autre à faire que de les appliquer.

Obéissance.

Respect.

Ne pas supplier, sauf si c'est lui qui l'ordonne.

Ne pas mentir.

Ne pas fuir.

Ne rien demander.

Jamais.

Ne désirer que ce que lui désire.

Obéissance.

Respect...



## **Chapitre 7**

### **Angelo**

Dix-sept jours ! Il aura fallu dix-sept jours pour la briser totalement. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit si long. Elle est bien plus forte que je ne pensais. Mais c'est fait, c'est le principal. Et à présent, il ne reste plus qu'à la reconstruire. Elle sera parfaite. Juste pour moi. Ou plutôt juste à moi.

Je la soulève doucement, et la transporte dans la chambre où je l'assois sur le lit.

Je m'absente pour aller chercher une brosse et quand je reviens elle n'a pas bougé d'un millimètre. Son visage esquisse une grimace, de douleur, je suppose, car son cul doit être encore à vif même si j'ai pris soin de ne plus la blesser. Lucie garde le silence et surtout elle ne change pas de position. Très bien !

Je m'installe derrière elle sur lit et démêle ses cheveux lentement. Parfois, elle frémit. Je ne sais pas si c'est de peur ou

de plaisir. Les deux sont possibles. Je me souviens qu'elle adorait que je la coiffe lorsque nous étions enfants.

Une fois terminé, je retire la serviette et l'aide à s'allonger à plat ventre. Elle porte quelques marques rouges sur le dos et la croupe. Mais rien de grave. Le but était de la briser et non de l'abîmer. Même si parfois je n'y suis pas allé de main morte, surtout quand je l'ai baisée par derrière. Mais putain ! J'adore son petit trou. C'est tellement serré ! Et lorsque ses muscles se contractent pour me repousser, c'est jouissif presque autant que ses pleurs.

Mes yeux se posent justement sur son cul. Il me suffirait de le relever et de la prendre. Elle ne dirait rien. Elle ne dit plus rien depuis deux jours. C'est tentant. J'ai beau la baiser sans arrêt, j'ai toujours envie d'elle. Parce que son corps est divin. Parce qu'elle me fait ressentir des émotions.

Je ne le fais pas. Quand elle est à l'étage, cela signifie que je suis satisfait de son comportement. Si je la possède comme je désire de le faire, je risque de ne plus être cohérent ce qui nuirait au travail effectué. Les règles doivent être claires pour moi aussi. Une fois qu'elle sera remodelée, elle ne considérera plus ces exigences comme une punition. Je lui apprendrai à prendre du plaisir dans la douleur. Mais chaque chose en son temps.

Avant cela, il me reste un acte à accomplir.

Je lui laisserai tout de même quelques jours de repos.

Tout en réfléchissant à la suite, je m'empare du baume et masse son dos avant d'étendre le soin aux fesses, aux jambes et aux bras. Ses muscles sont bien trop tendus. Je les palpe, les fais rouler, les étire. Sa peau est légèrement rugueuse, ses os ressortent. Elle a perdu beaucoup de poids. Elle ne mangeait presque rien, à tel point que je m'en suis inquiété. C'est la raison pour laquelle elle est ici dès à présent. Je comptais la laisser un jour ou deux de plus dans sa cave, mais son état empirait trop rapidement. C'est étrange, elle s'est battue comme enragée pendant plus de treize jours, malgré tout ce que je lui faisais. Et quand elle a enfin craqué, elle s'est transformée en une coquille vide. Je me demande ce qu'il se passe dans sa tête. Est-elle seulement encore capable de penser ?

Je soulève ses cheveux pour masser la nuque. Lucie est endormie.

Sans bruit, je me déshabille, me glisse à ses côtés et éteins la lumière. Pour la première fois, je la prends dans mes bras. Durant les prochains jours, je vais me montrer doux, affectueux, attentionné pour l'appivoiser. Pour qu'elle cherche mon réconfort et me fasse entièrement confiance.

J'enfouis le nez dans ses cheveux et respire profondément. Cela change des derniers jours. Elle était tellement poisseuse que j'essayais de la toucher le moins possible.

\*\*\*

Je me réveille en pleine forme. Le corps tout chaud de Lucie est collé au mien. Il est ainsi chaque matin depuis son retour à l'étage. Ma queue se dresse, mais je l'ignore et me lève. C'est difficile de tenir, mais je me suis promis de lui laisser un peu de répit. Après une douche, je me rends en caleçon à la cuisine pour préparer un petit déjeuner complet. Café, jus de fruit, biscottes, confiture, beurre. Je prends tout et retourne dans la chambre.

— J'espère que tu as faim, dis-je en voyant ses yeux ouverts. Assieds-toi, bébé.

Je pose le plateau sur ses jambes et grimpe sur le lit.

— Comment te sens-tu ?

— Bien, répond-elle d'une voix éteinte.

— Tant mieux parce que j'ai prévu une petite ballade. Tu

as besoin de soleil et d'air frais.

— Merci.

Je repousse ses cheveux et l'embrasse dans le cou. J'entame mon petit déjeuner avec appétit. C'est une bonne journée qui commence !

Pendant qu'elle se douche, j'enfile un pantalon en toile et un t-shirt. Je tends régulièrement l'oreille pour être sûr que tout va bien. Elle peine à rester sur ses jambes. Ce qui n'est pas très étonnant vu le temps qu'elle a passé en étant allongée. Lorsque je n'étais pas avec elle, je la surveillais grâce aux caméras infra rouges que j'ai installées. J'ai pu suivre en détail toute sa progression pour pouvoir agir en conséquence durant son séjour à la cave. Depuis cinq jours, elle est à l'étage et reste quasiment tout le temps au lit. Mais à présent, cela suffit !

Lucie me rejoint. Elle porte une robe blanche qui lui sied à merveille. Elle a l'air si pure, vêtue ainsi. Ses boucles sont lâchées et cachent en partie son visage.

— Approche.

Je fais passer une mèche derrière son oreille. C'est tout de suite mieux. Je vais demander à Ichiro de me rapporter quelques babioles la prochaine fois et des trucs aussi pour les

cheveux. Sa femme saura sûrement ce qu'il faut.

Je me penche et pose les lèvres sur les siennes. Je ne sais pas trop pourquoi je le fais, en général je ne suis pas adepte des baisers sauf si c'est pour sentir le dernier souffle de ma victime ou encore, comme avec Lucie pour me nourrir de ses émotions. Cette fois, c'est différent. J'en ai juste envie. Je prends son visage en coupe, et l'embrasse langoureuse, mais elle reste absente. Étrangement, cela me déplaît de voir son manque de réaction, alors je recule.

Dehors, je marche lentement en tenant un œil sur elle. Il ne faudrait pas qu'elle se blesse en tombant. Elle est encore trop faible, je décide de ne pas m'éloigner de la maison. Nous traversons un chemin qui mène directement à une plage de sable. C'est une petite crique, cernée de rochers qui offrent une certaine intimité. Ici, pas de danger d'être vu par d'éventuels plaisanciers ou pêcheurs.

— Tu aimes ? demandé-je, en désignant le paysage.

— C'est joli.

— Tu peux venir quand tu veux. C'est calme. L'endroit idéal pour se baigner.

— Merci.

Je déploie une serviette sur le sable et m'assois dessus pour ne pas salir mon pantalon.

— Approche, dis-je en écartant les jambes.

Elle s'installe, le dos appuyé contre mon torse. Je pose le menton sur son épaule et regarde le large durant de longues minutes. J'aime ce silence. Lucie a toujours su quand se taire ou s'effacer. J'avais parfois l'impression qu'elle était capable de lire en moi. Si j'avais cru à toutes ces foutaises d'âme sœur, je suis certain qu'elle aurait été la mienne. Son parfum m'enivre, ses cheveux chatouillent mon visage. Mes mains se mettent en action, sans que je m'en rende compte. Je prends un sein dans ma paume et taquine son téton avec le pouce pour le faire durcir. Lucie ne bouge pas, comme imperméable à mes attentions, sa respiration reste régulière. Je remarque tout même un léger tressaillement qui me satisfait. Mon autre main caresse sa jambe. Je la glisse sous sa robe, remonte légèrement jusqu'à la hanche avant de faire le chemin inverse. Mes doigts se faufilent entre ses cuisses. J'effleure sa chatte. Je veux juste éveiller son désir petit à petit, alors je me contente de ces attouchements.

Je l'embrasse dans le cou, aspire le lobe de son oreille.

— À qui appartiens-tu ?

— À toi, souffle-t-elle.

Satisfait, je me redresse et lui tends la main. Ses joues ont repris des couleurs. Elle évite mon regard, mais ses yeux sont légèrement animés.

De retour à la maison, nous allons dans la cuisine, je récupère un plat tout prêt au congélateur pour le mettre dans le micro-ondes. La femme d'Ichiro est une excellente cuisinière. C'est elle qui prépare en avance la plupart de ce qu'on bouffe.

Quand la sonnerie retentit, je le sors et verse le contenu dans deux assiettes que je dépose sur le comptoir.

— Assieds-toi et mange.

Elle hésite quelques instants, le regard dirigé vers le sol comme si elle cherchait le coussin. Je tapote sur le tabouret et pousse son assiette devant.

— Cet après-midi, j'ai du travail, alors il faudra que tu te trouves une occupation. Il y a quelques livres dans la bibliothèque si tu veux.

— D'accord.

— Est-ce que tu dessines toujours ?

— Non.

— Dommage, tu étais douée. Si tu as envie de t’y remettre, il suffit de me le dire. Je passerai commande à Ichiro la prochaine fois qu’il viendra.

Elle garde le silence. Je soupire. Ne pas pouvoir lire ces émotions est frustrant. J’y suis tellement habitué depuis que nous sommes petits ! Lucie a toujours eu un visage très expressif. Alors la voir ainsi me donne l’impression d’être face à une étrangère. Heureusement, cela ne devrait pas durer si je m’y prends correctement. C’est un mal pour un bien, comme certains disent.

Je mange le reste de mon repas en silence, puis je l’abandonne pour aller bosser dans mon bureau.

Avant d’attaquer, j’allume le grand écran qui est fixé sur le mur et le connecte aux caméras. Même si je la laisse seule, je préfère l’avoir à l’œil.

Elle est toujours dans la cuisine. Elle tient un couteau dans sa main et le fait tourner entre ses doigts en le regardant. Elle donne l’impression de réfléchir. Je fronce les sourcils, intrigués. M’aurait-elle joué la comédie ? compte-t-elle cacher l’arme

pour se défendre ? Ou pour m'agresser pendant mon sommeil ? Si c'est cela, alors cela signifie qu'elle n'est pas brisée. Je n'aime pas les complications. Il faudrait tout recommencer à zéro.

Finalement, elle repose le couteau dans l'assiette et débarrasse tout avant de nettoyer.

Je désirais attendre quelques jours pour lui montrer le film, mais après cette petite scène, mieux vaut le faire dès ce soir. Je ne voudrais pas qu'elle reprenne le dessus. Or c'est l'impression qu'elle donne.

Lucie quitte la cuisine. Lorsqu'elle arrive devant la porte qui mène à la cave, elle se colle contre le mur d'en face et court jusqu'à la chambre. Ses mains tremblent. Elle les frotte l'une contre l'autre et s'allonge sur le côté en repliant les jambes pour se mettre dans la position du fœtus.

Je passe le reste de l'après-midi à bosser. Mon petit business commence à se concrétiser. Dans un mois, je dois me rendre en Colombie pour rencontrer Diégo. J'ai abandonné l'idée de travailler avec Miguel. Trop risqué. Mais le pays regorge de groupes armés et de trafiquants en tout genre, alors

avec quelques contacts, il n'a pas été difficile de trouver quelqu'un d'intéressé. Pour l'instant, je vise petit. Mais j'ai l'intention de le développer pour créer un véritable empire. Pour cela, je dois me faire des alliés et recruter des gens. J'ai déjà appelé quelques gars. Des anciens militaires, pour la plupart, qui ne font pas dans la dentelle. Il faut également que je trouve un lieu où l'on pourra bosser et entreposer les armes. Pas question que quiconque mette les pieds sur mon île.

Absorbé, je ne vois pas le temps passer et lorsque je lève la tête, il est très tard.

Mes yeux se dirigent sur l'écran. Lucie n'est plus sur le lit. Elle n'est nulle part. Je fouille chaque pièce à sa recherche en vain.

Je ne suis pas inquiet, car de toute façon, elle ne peut pas m'échapper, mais je n'aime pas savoir où elle est et ce qu'elle fait.

J'abandonne tout, et me dirige vers l'extérieur. Lucie est sur la terrasse. Installée sur un transat, elle est en train de lire.

— C'est bien ?

Lucie sursaute. Le livre s'écrase sur le sol. Elle le ramasse et le pose sur ses jambes.

— Oui.

— De quoi ça parle ?

— De la fin du monde tel qu'on le connaît.

— Je suis surpris, j'aurais juré que tu étais du genre à lire de la romance. Donc tu aimes la science-fiction ?

— Oui.

— Quoi d'autre ?

— La littérature classique et les livres d'histoire.

Je me penche pour consulter la couverture. « Renée Barjavel. Ravage ». Cela ne me dit pas grand-chose, mais je ne lis jamais. Contrairement à moi, du jour où Lucie a su déchiffrer les lettres, elle n'a plus arrêté. Elle se trimballait sans cesse avec un ouvrage que ce soit dans la main ou dans son cartable. Durant la récréation, il lui arrivait souvent de s'isoler dans la cour pour se plonger dedans. J'avais l'impression de ne plus exister. À tel point que je lui arrachais son foutu bouquin pour le jeter ou le déchirer. Elle se mettait à pleurer doucement, alors je la prenais dans mes bras en lui promettant qu'un jour je lui rachèterai des centaines de livres, mais qu'en attendant, elle devait jouer avec moi. Seulement moi.

— Allons manger, dis-je, et ensuite, je te propose de regarder un film.

— D'accord.

— Oh ! Pendant que j'y pense, est-ce que tu parles l'espagnol ?

— Non.

— L'italien ? Ou une autre langue ?

— Seulement le français et l'anglais.

— Tu ne me mentirais pas ? demandé-je, en pinçant son menton.

— N... non

## **Chapitre 8**

### **Angelo**

Je décide de la laisser s'asseoir à table ce soir. Ce qui va suivre risque d'être assez moche. Comme si elle le sentait, elle reste sur la défensive et répond aux questions à demi-mot. Lorsque nous avons terminé, je lui ordonne de débarrasser et de nettoyer pendant que je prépare tout au salon.

— Approche, lui dis-je quand elle revient.

Vêtu d'un simple caleçon, je suis confortablement installé dans l'angle du canapé, les jambes étendues.

— Retire ta robe et viens t'asseoir comme sur la plage.

Ses joues rosissent, mais elle s'exécute. Elle se place entre mes cuisses, le dos plaqué sur mon torse.

— Avant de lancer le film, je vais te poser quelques questions. Qui est Daniel ?

Aussitôt, Lucie se raidit. Elle s'écarte légèrement, mais j'appuie la main sur son ventre en faisant claquer ma langue.

— C'est un ami.

— Tu te souviens de la leçon sur les mensonges ?

— Oui, répond-elle en tremblant.

— Alors, je te le répète, qui est Daniel ?

— Un ami. Mais... il m'a invité à sortir plusieurs fois. Trois. Trois fois.

— Est-ce que tu l'as embrassé ?

— Oui.

— Est-ce qu'il t'a baisée ?

— Non !

— Touché peut-être ?

— Non.

— Dans ce cas, peux-tu m'expliquer ça ?

Je lance la vidéo. Des photos défilent. Lucie et Daniel au

restaurant. Lucie et Daniel se promenant main dans la main. Lucie et Daniel se dévorant les lèvres, devant chez lui. Lucie couchée sur le canapé de cet enfoiré tandis qu'il se tient au-dessus. Je stoppe la lecture.

— Il ne s'est rien passé ! On s'est embrassé et quand je me suis retrouvée allongée, je n'ai pas pu aller plus loin.

— Pourquoi ?

— Parce que j'avais peur. Parce que des souvenirs sont remontés à la surface.

— Tu pensais à moi, bébé ?

— Oui.

Je glisse la main entre ses cuisses et promène les doigts le long de sa fente. Elle se fige, la respiration bloquée, mais ne me repousse pas.

— Est-ce que tu l'aurais laissé te toucher le soir où je t'ai enlevée ? dis-je en m'introduisant en elle.

— Je ne sais pas.

— Dernières questions. Combien y en a-t-il d'autres ? Combien de mecs ont essayé de voler ma propriété ?

— Aucun.

— Tu en es sûre ?

— Oui.

— Bien ! C'est tout ce que je voulais savoir. Si j'apprends qu'il y en a eu d'autres, tu sais ce qu'il va se passer, n'est-ce pas ?

— Oui.

Je relance la vidéo. Mes doigts sont toujours enfoncés dans sa chatte tandis que l'image se met en route. D'abord, on ne voit pas grand-chose, puis la caméra filme un homme inconscient. Ses bras sont écartés au-dessus de sa tête et menottés au mur. Lucie laisse échapper un hoquet lorsqu'elle le reconnaît.

— Voilà ce qui arrive à ceux qui touchent ce qui m'appartient, dis-je en remuant les doigts vigoureusement. Je veux que tu regardes jusqu'à la fin. Si tu fermes les yeux. Si tu les détournes, je te ramène à la cave et je te fais exactement la même chose. C'est compris ?

— Oui, souffle-t-elle.

À l'écran, Daniel reçoit un sceau d'eau en plein visage. Il se réveille, se demandant sûrement ce qu'il fait là.

— *Bonjour, lance ma voix sur la vidéo. Tu ne me connais pas, mais tu as commis une grave erreur qui demande réparation.*

— *Quoi ? Vous êtes un patient ? Ou un membre de la famille ? On peut discuter et trouver une solution ensemble.*

— *Tu n'y es pas du tout. Je te parle de Lucie. De MA Lucie.*

— *Je ne comprends pas. Qui êtes-vous ? Où est Lucie ?*

*Daniel fouille la pièce du regard. Il tire sur ses bras en reposant la question.*

— *Si vous lui faites du mal...*

— *Tu crois vraiment que tu es en position de me menacer ?*

*Je lui balance un coup de poing dans l'estomac, puis un second sur la poire. Daniel se plie en toussant. Son nez éclaté pisse le sang.*

— *Merde ! Mais vous êtes cinglé ! crie-t-il.*

— *La prochaine fois que tu auras l'intention de te taper une nana, assure-toi qu'elle appartient à personne.*

— *Elle m'a dit qu'elle était célibataire. Je suis désolé si elle vous a trompé.*

*Je le frappe de nouveau. J'enchaîne les coups, écoute avec délice ses os se briser.*

Lucie étouffe un cri. Chaque fois qu'elle sursaute, ses fesses frottent sur ma queue raide. J'ai une furieuse envie de la baiser, mais je n'en fais rien. Je veux qu'elle voie ce qu'il se passera si elle accepte les avances d'un homme à l'avenir, car j'ai bien conscience qu'elle ne restera pas toujours ici. Il est hors de question que je voyage sans elle. Et je ne souhaite pas qu'elle cherche la protection d'un autre. À l'écran, son cher Daniel se fait pulvériser. Son visage n'est plus qu'une masse sanguinolente, sa respiration est sifflante. Excité par les images autant que par ma petite rebelle, mes doigts coulissent en elle dans un mouvement de plus en plus rapide. Mais j'ai besoin de la sentir. Alors, je lui ordonne d'écarter les jambes pour avoir un meilleur accès. Je cesse de la masturber et la soulève pour l'asseoir sur ma queue que je viens de libérer. Je ne bouge pas. Je la garde empalée sur moi, une main entre ses cuisses pour

m'occuper sur son bourgeon. Je veux attiser son désir. Qu'elle mouille pendant que Daniel se fait défoncer la gueule à l'écran. De l'autre main, je caresse sa poitrine, roule le téton durci entre le pouce et l'index.

Elle sursaute de nouveau, lors qu'à la télé je m'empare d'une batte de base-ball. Son cul remue sur ma queue, m'envoyant une décharge de plaisir. Je penche la tête pour vérifier qu'elle regarde toujours le spectacle. Son visage est livide, ses yeux embués de larmes. Mais elle obéit. Satisfait, je lèche son cou, l'embrasse. Des frissons parcourent son corps. Le traitement commence à agir. Sa réaction est purement physique, je ne me fais pas d'illusions, mais je m'en fous, c'est le résultat qui compte. Malgré l'horreur, son clitoris se gonfle, sa chatte s'humidifie. Je bouge légèrement le bassin. Elle hoquette. Sa respiration s'accélère.

*Sur l'écran, je lève le bras qui tient la batte et frappe de toutes mes forces sur son genou gauche. Le connard hurle de douleur. Il se met à chialer comme une gonzesse. Il me supplie, s'excuse, promet de ne plus jamais revoir Lucie.*

*— Tu as posé tes mains sur elle, c'est trop tard pour les regrets, maintenant, il faut payer.*

— *Je ne l'ai pas touchée ! On s'est juste embrassé. Je vous jure. Je le jure putain !*

— *Du calme, c'est bientôt fini, alors conduis-toi en homme et ferme ta gueule ou je te coupe la langue.*

*L'effet est immédiat.*

— Ne laisse plus jamais un mec t'approcher. Ne leur adresse plus jamais la parole sans avoir eu mon consentement avant.

— D'accord.

Je pince durement son téton avant de le cajoler. Ses muscles se resserrent autour de ma queue, m'arrachant un râle. C'est de la torture. Un doux supplice qui m'oblige à me concentrer pour garder le contrôle.

*Je lève la batte sur le visage de Daniel et me contente de la faire glisser lentement jusqu'à son torse.*

— *Tu es chirurgien, c'est ça ?*

— *Oui.*

— *Alors j'ai une mauvaise nouvelle, tu devras sûrement changer de boulot. Mais sois heureux ! Après tout, je vais sauver ta misérable petite vie merdique.*

*Et avant qu'il comprenne le sens de mes paroles, j'abats le bâton sur sa main droite. Je frappe à plusieurs reprises pour broyer chacune de ses phalanges.*

*Pas un son ne sort de sa bouche. Sa tête retombe mollement. J'attrape sa tignasse et tire pour redresser sa tronche en regardant la caméra.*

— *C'est ça ton style de mec bébé ?*

*Je relâche les cheveux du type et fracasse sa main gauche. Je récupère le téléphone jetable dans ma poche et appelle les secours.*

— *Bonjour, dis-je en imitant la voix de quelqu'un qui a subi un choc. Il y a un homme enchaîné. Mon Dieu ! C'est horrible ! Je crois qu'il a été torturé. Venez vite, il respire à peine. Je ne sais pas quoi faire pour l'aider. Seigneur ! Qui a pu faire une chose pareille ? Il y a du sang de partout !*

*Après avoir donné l'adresse, je range le téléphone et me*

*dirige vers la caméra pour l'éteindre.*

À l'écran, l'image devient grise.

— Que penses-tu de mon film bébé ? Il t'a plu ?

Elle garde le silence. Je penche la tête et aperçois des larmes qui ruissellent sur ses joues.

— Dis-moi que ça t'a plu, ordonné-je en remuant le bassin. Dis-moi que tu as aimé voir ton homme défendre ton honneur.

— J'ai aimé te voir défendre mon honneur, répond-elle d'une voix éteinte.

Je cesse de la caresser, la soulève par la taille et la retourne pour qu'on soit face à face, en la maintenant en au-dessus de mon érection.

— Alors, prouve-le. Baise-moi fort, bébé.

Je retire les mains et laisse retomber son corps sur moi. Elle me prend tout entier, reste quelques secondes immobile puis se met à remuer. Elle pousse sur ses cuisses, sort presque entièrement et redescend sur ma queue.

— C'est ça bébé. Continue.

Je soulève ses bras pour qu'elle les place sur le dossier du canapé. Me penche en avant pour aspirer un sein. Ses mouvements sont maladroits. Elle ne sait pas comment bouger. Je pose de nouveau les mains sur ses hanches pour le lui montrer. Je la guide, la fais monter et descendre de plus en plus fort, de plus en plus vite. Quand elle assimile parfaitement, je fais rouler son bassin d'avant en arrière, puis en cercle. Et pendant tout ce temps, elle pleure, mais obéit parfaitement.

— Putain ! Oui ! Comme ça, bébé, dis-je en rejetant la tête en arrière.

Nos regards se rivent l'un à l'autre. Le gris de ses yeux est presque transparent. Ils expriment autant de tristesse, que de plaisir ! À présent qu'elle n'a plus besoin d'aide, je peux passer une main entre nous pour masturber son clitoris. Sa respiration devient saccadée. Elle soupire. Elle gémit. Elle pleure plus fort. Elle est superbe.

Sa bouche s'ouvre sur un cri d'extase.

Je donne un coup de reins pour m'enfoncer au fond de son ventre et la rejoins dans la petite mort.

Lucie s'écroule sur mon torse. J'enroule les bras autour de

son dos et embrasse le haut de son crâne. Elle pleure en silence à présent. C'est moi qui ai causé ses larmes, pourtant elle s'accroche à mon cou, cherche mon réconfort. Mes lèvres s'incurvent tandis que mon cœur bat plus vite.

— Chuuut ! C'est fini, bébé. Tout va bien. Je vais prendre soin de toi.

Quand elle se calme, je l'amène au lit. Je la laisse se blottir contre moi, la tête nichée au creux de mon épaule. J'imagine qu'elle se sent doublement coupable. Coupable à cause de ce que l'autre con a subi. Coupable parce qu'elle a pris du plaisir alors qu'elle venait de voir des atrocités. Ma Lucie a toujours été très sensible. C'est peut-être ce qui m'attire tant. Elle est mon antithèse. Mon idéal.

Le lendemain matin, je la laisse dormir et en profite pour aller courir un peu.

Je n'ai pas l'habitude de rester inactif et cela commence à me peser. J'ai besoin de me défouler. Besoin de faire quelque chose. N'importe quoi.

Alors je cours jusqu'à ce que mon corps n'en puisse plus. Je cours jusqu'à ce que mes muscles refusent de faire un pas de plus. J'accueille la douleur avec plaisir.

Je me laisse tomber sur le sable, un bras en travers du visage, bercé par le bruit des vagues et de ma respiration saccadée.

Lors que je récupère un peu, je me fous à poil et plonge dans l'eau fraîche.

De retour à la maison, je trouve Lucie sous la douche. Je la rejoins et lui demande de me laver. Ce qu'elle fait sans rechigner. Je vois clairement qu'elle n'aime pas me toucher, mais cela n'a pas d'importance. Du moment où elle obéit, ça me convient. De toute façon, elle apprendra à apprécier. Comme pour tout le reste.

Une fois dans la chambre, j'ouvre le placard et sors des fringues.

Lucie prend la robe et attend en me regardant.

— Il manque les sous-vêtements, finit-elle par dire en rougissant.

— Pas besoin. J'ai décidé que tu n'en porterais plus quand nous sommes seuls.

Docile, elle garde le silence et s'habille.

— Viens, allons déjeuner. À partir d'aujourd'hui, c'est toi qui t'occuperas de la préparation des repas. Il y a tout ce qu'il faut dans le frigo et le cellier. Alors, débrouille-toi. S'il manque quelque chose ou si tu as besoin de quelque chose en particulier, fais une liste et je la donnerai à Ichiro. Il vient demain.

— D'accord.

## Chapitre 9

### Lucie

Les heures défilent lentement. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas ce qu'Angelo attend de moi en dehors de la préparation des repas. Alors je reste assise sur la terrasse, un livre dans la main, mais incapable de lire. Les images de Daniel ne cessent de me hanter. Je n'en dors plus la nuit. Pauvre Daniel ! Il ne méritait pas un tel châtiment. La chirurgie était toute sa vie. Je revois son visage ensanglanté, j'entends de nouveau le bruit des os se brisant. Seigneur ! Comment peut-on faire une chose pareille ? Puis les souvenirs se mêlent à ce qu'Angelo me faisait pendant la vidéo. Ses mains sur moi, ses doigts en moi. Ces mêmes mains qui étaient en train de frapper un homme merveilleux à l'écran. Comment ai-je pu éprouver du plaisir ? Je n'ai plus que du dégoût pour moi-même. Je suis un monstre. Je suis comme lui. Comme Angelo ! Après tout, je mérite probablement ce qu'il m'arrive. Tout est de ma faute. Si je ne m'étais pas enfui, Daniel serait sain et sauf. Je ne veux plus jamais être la cause de souffrance. Je ne veux plus jamais

ressentir une culpabilité pareille. Je préfère encore rester sa prisonnière jusqu'à la fin de mes jours. Là au moins, ceux que j'aime seront à l'abri.

Dans l'après-midi, Angelo me fait venir dans son bureau. Il arrache le livre de mes mains et le dépose sur le sol.

— Mets-toi à quatre pattes et fais-moi la lecture, ordonne-t-il.

Je me fige un instant, la bile dans la gorge. Quand j'étais dans la cave, c'est comme ça qu'il me prenait. La peur remonte à la surface, mais je sais que je ne pourrais pas y échapper alors j'obéis et commence à lire.

Au début, il se contente de m'écouter. Puis au bout de quelques minutes, il se place derrière moi et ouvre son pantalon. Ma voix devient tremblante. Une sueur glacée coule dans mon dos.

J'attends avec angoisse le moment où il va m'infliger une douleur atroce. Je retiens mes larmes et l'envie de le supplier parce que ce sera pire si je craque. Il me punit, mais au fond je sais que ça lui plaît. Il aime la brutalité. Il aime m'entendre hurler.

Angelo fait remonter la robe au-dessus de reins. Me concentrer sur les mots m'aide à lutter contre le besoin de partir en courant.

Il ne fait rien d'autre. Qu'est-ce qu'il attend ? Pourquoi ce silence ? L'angoisse devient de plus en plus intense. Les lignes sous mes yeux commencent à se brouiller. Les lettres se transforment en taches d'encre floues.

Je finis par me tromper, me corrige et reprends la lecture. Au même moment, la paume de sa main s'abat sur ma croupe. Je mords l'intérieur de ma joue pour retenir un cri.

Chaque fois que je bafouille, il me fesse. Évidemment, la peur et la douleur ne cessent de me pousser à la faute. Je suppose que c'est le but de son jeu sadique.

Lorsqu'il s'en lasse, au lieu de me pénétrer comme il le faisait dans la cave, il me caresse. D'abord sur le postérieur, là où la peau me brûle à cause des coups, puis plus bas. Son bras passe sous mon ventre. Ses doigts fouillent mon intimité. Je continue à lire parce qu'il ne m'a pas demandé d'arrêter. Je continue à lire et je me déteste un peu plus parce que mon désir s'éveille.

Ma respiration est haletante, les mots entrecoupés de

gémissements, mais je lis toujours.

Lorsque je suis trempée, il retire ses doigts et les fait remonter lentement entre les deux sillons. Je les sens appuyer sur mon anus et me raidis aussitôt. Bien sûr, Angelo s'en fiche. Il force le passage pour se glisser à l'intérieur. Tous mes muscles se contractent dans l'attente de la douleur. Surprise, je n'éprouve qu'une légère brûlure ; rien de comparable avec ce qu'il m'a infligé auparavant.

Sa langue claque, son autre main s'abat sur mon derrière. Je réalise que j'ai cessé de lire, alors je reprends immédiatement tandis que son doigt coulisse lentement.

Son bassin se rapproche. Son sexe se positionne puis entre jusqu'à la garde. La double pénétration me fait un effet étrange. Ce n'est pas douloureux, mais pas agréable non plus. Sa main s'immobilise tandis qu'il va et vient dans l'autre orifice. Ses hanches claquent, mon corps est secoué d'avant en arrière. Ma voix de plus en plus hachurée. Le plaisir revient malgré moi. Je pousse un long gémissement, tends la croupe pour le recevoir. Son doigt se remet en action. Mon souffle se coupe. Je ne suis plus capable de lire, mais il ne me punit pas, alors je ferme les yeux. Je ne pense plus à rien. Mon esprit se vide pour ne laisser place qu'aux sensations. Mon corps est feu. J'entends ses râles et bizarrement cela ne fait qu'augmenter mon propre

plaisir.

Il finit par retirer son doigt de mon anus. Attrape mes hanches et me besogne sauvagement.

J'explose. Un son inarticulé s'échappe. Je crois que je crie son prénom, mais je n'en suis pas certaine. Je ne suis plus capable de réfléchir tant les vagues de jouissance m'emportent.

Lorsque je reviens à moi, Angelo a remis ma robe en place. Il me tend la main pour m'aider à me lever et effleure ma bouche de ses lèvres.

— Va te nettoyer et prépare-nous quelque chose à manger. Je meurs de faim, dit-il en retournant s'asseoir devant son bureau.

Je file à toute vitesse, rentre dans la salle de bain. J'ai tout juste le temps de me pencher au-dessus des toilettes avant que mon estomac se vide. Des sanglots surviennent. Je pleure et je vomis. Je perds tout contrôle.

Quand il n'y a plus rien à régurgiter, je me redresse, tire la chasse et me dirige vers la vasque pour me laver les dents.

Je relève le bas de la robe et me retourne légèrement. Mes fesses sont rouges, à certains endroits des traces de doigts

apparaissent clairement, mais il n'y a aucune plaie. Aucun hématome.

Je prends une douche rapide, puis me rends à la cuisine pour faire à manger à mon bourreau.

Les semaines suivantes, je trouve une certaine routine qui m'apporte de la sérénité. J'ai toujours aimé cuisiner, alors la préparation des repas ne me dérange pas, au contraire. J'y passe beaucoup de temps, je fais également des biscuits, des gâteaux ou des crèmes dessert. Les compliments d'Angelo me font plaisir, même si d'un autre côté je rêve d'y ajouter du poison.

Depuis qu'il m'a fait remonter de la cave, je n'ai pas à me plaindre de la façon dont il me traite. Dans l'ensemble, il est assez doux bien que très exigeant. Je me surprends parfois à admirer ses mains ou son corps. Angelo est beau. C'est un monstre, mais un monstre sublime. Il est musclé sans trop l'être, son enveloppe est bien proportionnée. Je suis presque certaine qu'il doit beaucoup plaire aux femmes. Déjà, quand nous étions ados, il avait sa petite cour d'adoratrices. C'était marrant de les voir prêtes à tout pour se faire remarquer ou d'essayer de devenir amies avec moi, juste pour pouvoir l'approcher. Si elles savaient à quoi elles ont échappé !

Pour ce soir, j'ai préparé des lasagnes. Je me souviens que c'était son plat préféré. Je ne comprends pas pourquoi j'ai envie de le satisfaire. Peut-être parce qu'il pourrait me battre, me torturer, me violer sans se soucier de me blesser. Or, même lorsqu'il me donne des ordres ou tente une nouvelle expérience qui ne me plaît pas, il veille à ce que je prenne du plaisir si je me comporte comme il faut. D'une certaine manière, même si cela peut paraître dingue, il se préoccupe de moi. Parfois, je parviens à être heureuse quand il est gentil. L'amour, que j'éprouvais à une époque, remonte à la surface. Je me sens souvent perdue, car je n'oublie pas qui il est, ce qu'il m'a fait dans la cave, ce qu'il a fait à Daniel ou à ces femmes qu'il prétend avoir tuées. Mes sentiments s'embrouillent. Peut-on aimer et haïr quelqu'un en même temps ?

Pour le dessert, ce sera mousse au chocolat et biscuits. Là aussi, c'était son entremets préféré. Et le mien également. Combien de fois, n'ai-je pas pleuré par ce qu'il venait de m'arracher ma part pour la manger devant moi, en se moquant ! Mais après, il me consolait et tout rentrait dans l'ordre. Avec le recul, je me demande s'il ne faisait pas exprès pour pouvoir ensuite me reconforter. À l'époque, je pensais que c'était sa façon de m'aimer. « Les garçons aiment de façon étrange » ;

c'est ce que maman disait lorsque je me plaignais. J'avais fini par ne plus me lamenter et par accepter. Je n'aimais pas son attitude, mais j'aimais Angelo. C'est tout ce qui comptait.

Je dépose le plat chaud sur la table de la salle à manger. Angelo est déjà installé. Les repas doivent être servis à une heure précise. Comme chaque soir j'ai dressé la table pour deux, mais avec lui, je ne sais jamais si je vais pouvoir m'asseoir ou si...

J'aperçois le coussin rouge à côté de la chaise. Il n'a pas besoin de dire quoi que ce soit. Après l'avoir servi, je retire ma robe, m'agenouille et mets les mains dans mon dos. Angelo mange sans un regard, sans une parole. Aucune émotion ne filtre sur son visage. Impossible de savoir s'il aime ou pas et cela m'angoisse.

Son repas terminé, il remplit de nouveau l'assiette et me nourrit. Je ne comprends pas pourquoi il fait cela. Qu'est-ce que cela peut lui provoquer ? Est-ce un moyen de marquer son territoire ? De montrer à quel point je dépends de son bon vouloir ? En éprouve-t-il tout simplement du plaisir ?

Souvent, il se contente de me donner la becquée. Parfois de

sa main libre, il me caresse. Et de temps en temps, lorsque je suis sur le point de mettre la fourchette dans ma bouche, il me pince fort pour me faire réagir. Et si les aliments tombent, il utilise cette raison pour me fesser. Il pourrait le faire sans motif. Pour lui, ce n'est qu'un jeu.

Quand j'ai terminé mon repas, je débarrasse les assiettes et reviens avec deux pots de mousse au chocolat.

— Ton dessert préféré ? demande-t-il en fronçant les sourcils ? Quand t'ai-je donné la permission de te faire plaisir ?

— C'est aussi le tien. Je... j'ai pensé que tu serais content.

— J'ai horreur de cette merde ! Si j'en mangeais, c'était juste pour te piquer ta part.

— Pourquoi ?

Angelo se lève, pince ma mâchoire entre ses doigts et me regarde d'une lueur mauvaise.

— Quand tu aimes quelque chose, j'ai l'impression de ne plus exister pour toi. Tes putains de bouquins, le chocolat, ce sont des choses qui te rendent heureuse et qui m'excluent. Cela ne me plaît pas ! Je veux être le seul à te rendre heureuse ou à

t'apporter du plaisir.

Je saisis à présent pourquoi il m'a obligé à lire pendant que... C'est tordu, mais cela a fonctionné, car depuis, dès que je vois un livre j'y repense et je suis incapable de le toucher. Par contre, je ne comprends pas pourquoi il m'a demandé ce que je souhaitais. Pourquoi me faire croire que j'avais le droit de faire ce que j'apprécie ? Est-ce une sorte de test ? Un piège ? Que fera-t-il s'il estime que j'aime un peu trop cuisiner ?

— Mais...

Angelo me relâche en me bousculant. Puis d'un geste de la main, il balance le dessert à terre.

— Lave ce merdier et va te coucher !

Les larmes aux yeux, je débarrasse tout. Je ramasse les morceaux de verre et nettoie l'entremets qui s'est répandu sur le sol. Je file aussitôt dans la chambre, trop heureuse d'avoir échappé à la cave.

Angelo me rejoint deux heures plus tard. Il tient un pot de mousse dans ses mains.

— Finalement, dit-il en contournant le lit pour venir de mon côté, je ne vais pas te priver de ton dessert préféré. Tu t'es

donné tellement de mal, ce serait injuste. Assieds-toi, les pieds sur le sol.

La lueur qui brille dans son regard ne présage rien de bon, pourtant j'obéis tremblante de peur. Angelo dépose l'entremets à côté de moi, puis se déshabille. Il trempe son doigt dans la mousse et la porte à mes lèvres.

— Tu aimes ? demande-t-il lorsque j'ai tout avalé.

— Oui.

— Tant mieux.

Il s'empare du dessert et le verse sur son sexe. Son pénis est à présent en érection. Angelo passe la main dans mes cheveux, referme le poing dessus et pousse ma tête en avant.

— Lèche tout bébé et applique-toi.

C'est la première fois qu'il m'ordonne de lui faire cela, depuis l'histoire du coussin. Je ne suis pas naïve, je sais ce qu'est une fellation, mais je ne l'ai jamais fait. L'idée de mettre ma bouche sur cette partie de son corps me donne envie de vomir. Il me pousse un peu plus en avant, je résiste avant de me reprendre. Je ne veux pas aller à cave. Pitié ! Pas ça !

Je refoule la nausée et les sanglots. Les yeux fermés, je sors le bout de la langue et lèche la mousse en essayant d'avoir le moins possible de contact avec son sexe.

— C'est bon, dit-il, en tirant ma tête en arrière. Maintenant, ouvre la bouche.

— S'il t...

Angelo claque la langue sur son palais. Comme chaque fois, la peur m'envahit. Une larme coule sur ma joue. J'inspire lentement et desserre la mâchoire.

Il s'enfonce d'une seule poussée, touchant le fond de ma gorge. Un violent haut-le-cœur m'oblige à déglutir.

— Referme les lèvres sur ma queue et ne mets pas les dents. Comme on doit partir demain, je n'ai pas le temps de te faire une longue leçon ni de t'enfermer, alors tâche de l'assimiler. Tu n'es là que pour mon propre plaisir, dit-il en bougeant. Et je suis le seul à décider si tu y as droit ou non. Le seul à t'en donner. Tout passe par moi !

Il me pénètre comme il le ferait en bas. Ses va-et-vient sont rapides, puissants. Un goût de sang envahit ma bouche tandis qu'il cogne furieusement le fond de mon gosier. Son poing se serre davantage dans mes cheveux, il incline ma tête en arrière

tout en la maintenant pour que je ne puisse pas bouger. J'ai envie de vomir, j'ai mal à la mâchoire et dans la gorge. Mes amygdales sont en feu.

Angelo se raidit dans un râle. Il appuie sur mon crâne pour écraser mon visage sur son ventre. Un jet de semence se propulse dans ma bouche. Je m'étouffe en essayant de recracher. Du sperme coule sur mon menton, mais je suis obligée d'avaler le reste. Lorsqu'il a fini de jouir, il me libère et se dirige à la salle de bain.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il quand je me lève pour m'y rendre à mon tour.

— Je vais me brosser les dents, réponds-je d'une voix éraillée.

— Pas question ! Je veux que tu gardes mon goût toute la nuit. Ainsi, la prochaine fois que tu auras envie de te faire plaisir en cuisinant quelque chose que tu adores, tu t'en souviendras. Maintenant, allonge-toi. Sur le ventre. Je te baiserais sûrement un peu plus tard et tu ne vas pas aimer, autant que tu le saches.

Alors que je sors de la douche, j'aperçois une valise posée

sur le lit. Il a fait allusion à notre départ la veille, mais je ne sais rien de plus. A-t-il décidé de quitter cet endroit ? Retourne-t-on en France ? Ou aux États-Unis peut-être ? L'idée de revoir mes parents me réjouit, mais je m'abstiens de toute réaction. Et puis, il y a peu de chance que ce soit cela. Mon père le tuerait. Angelo est dingue, mais pas suicidaire.

Au pied du lit, une pile de vêtements féminins. Pas de robe ; mais un pantalon, un t-shirt, une culotte et un soutien-gorge. Il y a également une paire de chaussures. J'en pleurerais presque de joie ! Depuis que je suis ici, je dois marcher pieds nus en permanence.

— Départ dans trente minutes. Dépêche-toi !

— D'accord.

Une fois habillée et coiffée, j'ai tout juste le temps de boire un café.

Angelo ferme tous les volets de la maison et la porte à clé. Ensuite, il se dirige vers l'arrière de la villa. Je le suis docilement et découvre un ponton où est amarré un bateau. Je regarde plus attentivement autour de nous. Je savais que nous étions en bord de mer puisqu'il nous a amenés sur la plage. Mais entre la forêt et la hauteur des arbres, je n'avais pas vu

que nous étions sur une île. Par peur de croiser quelqu'un, un voisin, un promeneur ou autre, je ne suis jamais allée plus loin que la terrasse. Je ne voulais mettre personne en danger. Je ne voulais pas que quiconque reçoive le même châtiment que Daniel. Une île ! Voilà pourquoi il ne verrouille jamais la porte alors que l'armoire de la chambre et son bureau le sont en permanence. Pourquoi m'enfermerait-il, puisque je n'ai aucun moyen de m'échapper ? Quelle idiote !

— Nous serons à terre dans une heure et ensuite nous nous rendrons sur un aérodrome privé où un jet nous attend.

— Où allons-nous ?

— Tu es bien trop curieuse. Tu le sauras en temps voulu.

## **Chapitre 10**

### **Angelo**

Ce jet, c'est ma dernière folie, mais si nous restons vivre sur l'île, il deviendra indispensable.

Une hôtesse nous accueille avec un grand sourire. Elle nous fait visiter fièrement la cabine, la chambre et le cockpit. Je m'en fiche royalement. Tout ce que je veux c'est qu'elle retourne dans son coin et me foute la paix. Mais comme c'est la première fois qu'elle travaille pour moi, je hoche la tête d'un air intéressé.

Lucie s'installe sur un siège et grimace de douleur. Cette nuit, je n'ai ménagé aucun de ses orifices. Nul doute qu'elle n'oubliera pas la leçon. Si je n'avais pas eu ce voyage, je l'aurais sûrement laissée un jour ou deux jours à la cave, histoire qu'elle réfléchisse.

Je m'assieds à côté d'elle et attache ma ceinture.

L'hôtesse réapparaît pour voir si tout se passe bien. Elle

commence à me gonfler celle-là.

— Tout est parfait, je vous appellerais si j'ai besoin de quelque chose.

Traduction, dégage et ne reviens pas ! Bien sûr, elle ne saisit pas le sous-entendu. Elle se penche sur moi, ignorant totalement Lucie, et tend la main. Ses seins sont sous mon nez et son parfum me donne envie de gerber. À quoi joue-t-elle là ? Elle espère quoi ? Que je vais laisser Lucie dans la cabine pour la baiser dans un coin ? Je la repousse d'un mouvement brusque.

— Désolée, je voulais juste vérifier...

— Je vous appellerais si j'ai besoin de quelque chose, répété-je, d'un ton sec et autoritaire.

— Très bien, répond-elle le visage cramoisi.

Je tourne la tête vers Lucie. Ses yeux sont baissés, ses mains, agrippées au siège, tremblent. J'en prends une, la porte à ma bouche et l'embrasse.

— Tout va bien, bébé. Je n'ai pas l'intention de l'éventrer, alors détends-toi.

Cela dit, ce n'est pas l'envie qui me manque. Mais ce n'est pas le même désir qu'avec les rousses. Cette salope, qui est d'ailleurs brune, mériterait une bonne leçon. D'une part parce qu'elle a cru pouvoir flirter avec le patron, et d'autre part parce que je n'ai pas aimé la façon dont elle snobe ma femme. Personne ne fait de mal à Lucie !

Comme j'imagine que la tuer ici ferait désordre, elle sera simplement virée.

Je passe l'après-midi sur mon ordinateur, donne quelques coups de fil pour voir si tout est prêt pour notre arrivée. Une voiture nous attendra à l'aéroport, après quoi nous nous rendrons à l'hôtel où nous resterons trois jours.

Lorsque l'hôtesse revient, elle n'est toujours pas cordiale avec Lucie. Toutefois, elle semble avoir compris où est sa place.

— Souhaitez-vous un apéritif avant le repas ?

— Non merci. Nous nous contenterons d'eau.

— Bien monsieur. Avez-vous fait votre choix parmi les plats proposés dans le menu ?

— Je vais prendre un plateau de sushis et la tarte aux fraises en dessert.

— Très bien.

— Vous ne posez pas la question à ma compagne ? demandé-je, alors qu'elle tourne les talons.

— Désolée. Vous voulez quoi ?

— La même chose, c'est parfait, répond Lucie, mal à l'aise.

Des sushis ? Elle a horreur de cela. A-t-elle peur de bouffer quelque chose qu'elle apprécie un peu trop ? Ma petite rebelle a pris la punition au pied de la lettre à ce que je vois. Qu'elle mange ce qu'elle aime ne me dérange pas, qu'elle prenne un plaisir solitaire, oui. Il faudra que je lui explique la nuance. Quant à l'hôtesse, là elle vient carrément de manquer de respect à Lucie. Son ton était condescendant, son regard hargneux. Après tout, elle va l'avoir sa leçon !

Après le dîner, je lance un film. Lucie ne parle pas beaucoup, ne demande rien et se contente de garder les yeux sur le hublot. Se détendre lui fera du bien. Je choisis une comédie,

pensant lui faire plaisir, mais ses bâillements répétitifs me font douter. Je ne connais pas grand-chose de ses goûts. Quand nous étions gosses, tout était plus simple.

Pendant ce temps, je bosse de nouveau. J'ai peut-être un autre client, cette fois au Mexique. Le type dirige un petit groupe armé et se prend pour un militaire endurci. Il a surtout l'air d'un gros trou du cul, mais s'il paie, ça me convient.

Quand le générique de fin apparaît, je referme mon portable et tends la main vers Lucie.

— Allons dormir.

— D'accord.

Lucie se rend dans la salle de bain tandis que je range ordinateur et téléphone dans ma mallette verrouillée avec un code. Je ne pense pas qu'elle prendrait le risque de les utiliser, mais sait-on jamais. Je règle le réveil et me déshabille.

Lucie se couche à son tour. Le lit est étroit, impossible de dormir chacun dans son coin. La voir se blottir contre le mur m'agace. Je me tourne de son côté, enroule un bras autour d'elle et la ramène contre mon torse.

— Tu tentes de m'échapper ?

— N... non.

— Cela y ressemble.

— C'est juste que j'ai mal et...

Je mords son épaule pour la réduire au silence. Ses excuses ne m'intéressent pas, même si je ne doute pas de sa parole.

— Et tu as pensé que j'allais garder mes distances ? Pas de chance bébé, j'ai très envie de toi.

Ses frissons de peur font dresser ma queue instantanément. Je soulève la cuisse de Lucie et la passe au-dessus de la mienne. Mon sexe se loge entre ses jambes. Je bouge le bassin lentement pour qu'il glisse le long de sa fente. J'embrasse ses épaules et sa nuque tandis que ma main taquine la pointe de ses seins. Je n'ai jamais été très fan de poitrine, mais la sienne est un appel à la luxure. Comme le reste de son corps. Le pire, c'est qu'elle n'a pas conscience de sa beauté. Quand nous étions plus jeunes, elle se plaignait de ses cheveux trop roux, de ses nichons trop petits ou de ses hanches trop larges. Elle était pourtant parfaite.

— Supplie-moi de te baiser, murmuré-je, à son oreille.

Dis-moi que tu as envie que je te fasse jouir.

— Fais-moi jouir, s'il te plaît, lâche-t-elle dans un souffle.

— Mieux que ça !

— Je t'en supplie, fais-moi jouir, Angelo.

— Tu oublies quelque chose, je veux l'entendre de ta bouche.

— Bai... baise-moi.

— Encore !

— Baise-moi, Angelo. Pitié ! Fais-moi jouir.

Sa voix est légèrement tremblante, elle parle tout doucement, comme si elle retenait ses larmes. Elle s'attend à avoir mal, mais ce n'est pas ce que j'ai prévu. J'abandonne ses seins pour m'occuper de son clitoris. Je la caresse pour éveiller son désir. Je l'excite pour qu'elle mouille abondamment. Et lorsqu'elle est enfin prête, je la pénètre lentement. Centimètre par centimètre. Ce soir, je prends mon temps. Je la dorlote. Je la récompense. Mes mains sont partout sur son corps, mon visage est enfui dans son cou. Je vais et viens en adoptant un rythme langoureux. C'est la première fois que je baise de cette

façon. J'ai vu ça dans un film l'autre jour et je voulais essayer pour changer. Ce n'est pas désagréable et Lucie a l'air d'apprécier. Alors pourquoi pas, de temps en temps. Quand elle jouit enfin, j'accélère la cadence sinon je ne vais jamais prendre mon pied. Il me faut quelques minutes pour la rejoindre. Repu, j'enroule un bras autour de son ventre et épouse son corps.

— Dors, bébé.

J'attends que son souffle devienne régulier, me relève, enfile mon jeans. Je ferme la chambre à clé derrière moi, me rends la cabine et fais appeler l'hôtesse.

— Bonsoir, puis-je vous aider ?

Elle regarde les sièges et comprenant que Lucie n'est pas là, son comportement change. Elle prend une pose aguicheuse, bombe la poitrine et fixe mon torse nu les yeux remplis de désir.

— Je tiens encore à m'excuser pour tout à l'heure, je ne voulais pas vous blesser. Je travaille depuis des années sur des jets privés et il arrive que les passagers aient certaines envies...

— Que vous vous empressiez de satisfaire avec plaisir, j'imagine !

— Et bien, si en contrepartie on m’offre un bon pourboire, je n’y vois pas d’inconvénient.

— Même quand l’homme est accompagné de sa femme ?

— Sans vouloir être méchante, la vôtre ressemble à une petite souris. J’ai tout de suite su qu’elle ne pouvait pas combler un gaillard comme vous.

— Ah ! Je vois. Et vous pensez y arriver ?

— Sans aucun doute ! Il paraît que je suis très douée.

— Approche, dis-je en passant au tutoiement.

La brune me regarde en mordillant sa lèvre. Putain ! Mais pourquoi font-elles cela ? Ce n’est pas sexy et ça leur donne un air ridicule.

— Tout ce qu’il te plaira.

— Mets les mains à plat sur la table et penche-toi en avant. Attention, ça va être violent !

— Hmm... Alors, on va bien s’entendre. J’adore quand c’est bestial.

Elle s’exécute immédiatement. Sa respiration est déjà

haletante, son cul frétille. Je pose la main sur sa cuisse, la fais remonter lentement jusqu'à sa nuque. J'empoigne le chignon qui lui sert de coiffure et pousse brutalement son visage pour qu'il s'écrase sur la table. Son cri résonne dans l'appareil.

— Que ce soit bien clair, je ne baise pas les putes dans ton genre et surtout, je ne les aime pas. J'ai embauché une hôtesse, pour nous servir. Ma femme et moi !

— J'ai compris, pleure-t-elle. Je suis désolée.

— Si tu avais compris, tu n'aurais pas essayé de m'allumer. Alors voilà ce qu'on va faire, dis-je en tirant ses cheveux pour lui faire mal. Pour commencer, moi, c'est Monsieur ! Et tu ne me tutoies pas, est-ce clair ?

Sa tête cogne de nouveau sur la table. Je mesure ma force, car je ne veux pas qu'elle garde de marque. Si on était ailleurs que dans ce jet, je lui taperais le crâne pour broyer sa sale tronche d'allumeuse. De frustration, je tire ses cheveux et écrase sa face à plusieurs reprises. Peut-être bien qu'elle aura tout de même quelques traces au bout du compte.

— Oui, monsieur.

— Bien ! Ensuite, je n'ai pas du tout apprécié la façon dont tu t'es conduite avec ma femme. Alors demain, tu vas la

traiter comme une reine. Tu vas satisfaire le moindre de ses désirs et te montrer très charmante avec elle. Si elle se plaint de quoi que ce soit, si je sens qu'elle n'est pas totalement heureuse, tu en paieras le prix. Quant à moi, tu ne me regardes même pas. Toujours très clair ?

— Oui monsieur.

— Évidemment, c'est la dernière fois que tu travailles pour moi, alors demain, tu prends tes clics et tes claques et tu dégages de mon avion. Tu ne seras pas rétribuée, et la réservation de ta chambre d'hôtel sera annulée.

— Mais je n'ai pas assez d'argent pour repartir.

— Rien à foutre. Tu n'as qu'à écarter les jambes. Je suis sûr que tu trouveras des tas de Colombiens heureux de te donner quelques pesos pour te bourrer le cul.

Je la redresse d'un seul coup, la fais pivoter et enserre sa gorge. Son visage devient rouge, ses yeux sortent de leurs orbites. Je meurs d'envie d'attraper ma lame. De l'enfoncer dans son bide et tourner le manche très lentement jusqu'à ce qu'elle crève. La pute doit sentir le danger, car elle s'affole et griffe mon bras. J'écrase ses cordes vocales pour l'empêcher de crier.

— Un seul mot à qui que ce soit de notre petite conversation et je te réduis en bouillie. Toi, mais aussi ta frangine. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Ah oui Isabella. N'oublie pas que je connais ton nom et ton adresse. J'ai également des tas de renseignements utiles, comme les coordonnées de tes parents ou encore le lieu de travail de ta meilleure amie. Compris ?

— Oui, monsieur, prononce-t-elle avec difficulté.

— Dernière chose. Ma femme a peut-être l'air d'être une petite souris à tes yeux, mais la vérité c'est que tu ne lui arrives pas à la cheville. Elle a quelque chose que toi et les putes dans ton genre n'aurez jamais ! Elle me comble à un point que tu n'imagines même pas, alors je n'ai pas besoin d'aller tremper ma queue dans une autre chatte !

Je la relâche brusquement. L'hôtesse recule aussitôt et s'écroule comme une merde sur le sol. Je l'enjambe et retourne dans la chambre pour me blottir de nouveau contre le corps tout chaud de ma nana.

Le lendemain, Lucie aperçoit les griffures sur mon bras, mais ne dit rien. L'hôtesse l'accueille avec un grand sourire.

Elle en fait des tonnes, lui apporte un petit déjeuner copieux, revient une bonne dizaine de fois pour voir si tout va bien. Pas une fois ses yeux se tournent dans ma direction et lorsque je parle, ses mains tremblent, son visage blêmit. Le regard de Lucie passe de la pute à moi. Je hausse les épaules puis replonge dans le magazine que je suis en train de faire semblant de lire.

Comme prévu, une voiture nous attend dès notre arrivée. Il ne faut pas plus d'une heure de route pour rejoindre l'hôtel. L'homme qui nous guide parle en Espagnole. Lucie fronce les sourcils, se demandant sûrement dans quel pays nous sommes.

J'ai réservé une suite. Elle est composée d'un salon, d'une grande chambre et d'une immense salle de bain avec jacuzzi. Il y a également une terrasse donnant sur un parc avec piscine et terrain de golf. Officiellement, nous sommes de jeunes mariés en voyage de noces.

Une corbeille a été placée sur une table, avec sûrement du champagne, du caviar et probablement un cadeau pour la nouvelle épouse. C'est un hôtel très touristique, il n'y a pas mieux pour se planquer. C'est étrange, plus on se montre et plus on passe incognito. Je donne un pourboire généreux à

l'employé qui repart après avoir déposé nos bagages dans un coin.

Le soir, nous dînons dans notre suite. Pendant que Lucie est sous la douche, j'appelle mon contact pour confirmer notre rendez-vous du lendemain. L'homme veut me voir chez lui, mais c'est hors de question. Nous convenons finalement d'une rencontre dans un lieu public.

Ensuite, je me pénètre dans le jacuzzi et invite Lucia à me rejoindre. Je la baise au milieu des bulles. Il paraît que les femmes adorent et vu les cris qu'elle pousse, cela semble vrai.

Le lendemain, je l'amène faire les boutiques de l'hôtel. Elle a besoin de vêtements pour le restaurant. Rien de sexy ou de vulgaire. Quelque chose de classe, sans être trop habillé non plus. J'opte pour un ensemble, avec pantalon, car je veux pas que les hommes reluquent ses jambes.

Quand vient l'heure du rendez-vous, arrive, je fais appeler notre voiture.

— Je te préviens, dis-je en lui caressant le visage pour donner l'impression au chauffeur que je suis fou d'amour. Tu n'as pas intérêt à faire quelque chose qui me mettrait dans

l'embarras. Tu te contentes de sourire et d'être très gentille.

— D'accord.

Je me penche et l'embrasse. Un vrai baiser, avec la langue. Un baiser qui la pousse à ouvrir la bouche et à me rendre la pareille.

— Nous sommes arrivés, lance en espagnol le chauffeur qui vient de se garer devant le restaurant.

## Chapitre 11

### Lucie

Deux hommes nous attendent. Deux hommes qui me donnent la chair de poule. Je me rapproche d'Angelo qui passe un bras derrière mes épaules et m'embrasse sur la tempe.

— N'aie pas peur, bébé. Tu es avec moi. Il ne peut rien t'arriver.

Le plus âgé a de nombreuses cicatrices sur le visage. Il est immense et taillé comme une montagne. Son front est dégarni, ses cheveux gris, son regard noir et sa peau très mate. Le second, beaucoup plus jeune, est moins effrayant, sans pour autant paraître sympathique. Ils ont l'air dangereux et être ici ne me rassure pas. Que ferait Angelo s'ils nous attaquaient ? Serait-il vraiment capable de me protéger ?

— Monsieur Smith, ravi de vous rencontrer enfin, dit le plus âgé avec un fort accent. Mais qui est cette charmante demoiselle ?

— Mon épouse, Sarah.

— Ah ! Je vois. C'est très difficile de se séparer de la femme qu'on aime, même pour quelques jours.

— Disons plutôt que nous profitons de l'occasion pour visiter votre beau pays. Sarah n'était jamais venue.

Angelo parle ensuite en espagnol. Les deux individus me lancent un regard étrange, puis hochent la tête.

Angelo commande pour moi. Une fois les plats apportés, les trois hommes se mettent à discuter en espagnol sans s'occuper de moi. Je ne comprends absolument rien, mais cela ne me dérange pas. Je ne veux rien connaître de leurs affaires. J'ai grandi dans un milieu où les femmes restent dans l'ignorance et cela me convient. Surtout si c'est pour entendre parler de trafic, de meurtre ou que sais-je encore.

Je mange lentement, profitant de l'ambiance agréable. Au fond de la pièce, un groupe de musiciens joue des airs entraînants. Je ne sais toujours pas où nous sommes, mais il me semble que c'est un pays en Amérique du Sud. Ce qui signifie que l'île se situe à l'autre bout du monde. L'Australie, peut-être ? L'Asie ? Durant le trajet, jusqu'à l'aérodrome, la voiture dans laquelle nous nous trouvions avait des vitres

recouvertes de stores, je n'ai donc rien vu du paysage ou des habitants.

Des voix attirent mon attention. Je tourne la tête et aperçois un couple installé à quelques tables de la nôtre. Ils parlent fort. Mais surtout, ils parlent en français. La femme se lève et se dirige vers les toilettes. Je la suis des yeux, me demandant si j'aurais le courage de la rejoindre. Je pourrais dire à Angelo que j'ai envie d'uriner. Puis une fois là-bas, je pourrais tout lui raconter dans l'espoir qu'elle m'aide. C'est une compatriote, me laisserait-elle entre ses griffes ?

Que ferait Angelo si elle m'aidait ? Nous sommes dans un lieu public, il n'irait tout de même pas jusqu'à sortir une arme pour massacrer tout le monde ! J'hésite quelques instants, mais le souvenir de Daniel refait surface. Je ne peux pas prendre le risque ! Que ferait-il à ce couple ou à tous ceux qui me porteraient assistance ? Je regarde la femme disparaître en soupirant.

Une langue claque. Je sursaute et croise les prunelles glaciales d'Angelo. Sa tête est légèrement penchée, ses lèvres forment un rictus entre sourire et grimace. Il pose la main sur ma cuisse et la tapote avant de reprendre sa conversation avec les deux hommes.

Je me concentre sur mon assiette. J'oublie le couple et cet espoir idiot. De toute façon, il me retrouverait. Je le sais sans le moindre doute. Seule sa mort pourrait me libérer. Et puis, tant que je reste avec lui, les autres sont en sécurité. C'est un sacrifice qui en vaut la peine.

La serveuse revient pour débarrasser et prendre commande des desserts. Angelo parle un moment avec elle. La femme me jette un coup d'œil, esquisse un sourire et repart.

Lorsqu'elle est de retour, elle dépose une énorme mousse au chocolat devant moi.

— Ah ! L'amour ! s'esclaffe l'homme jeune. Il nous pousse à faire des folies. Mais je vous comprends mon ami, votre épouse est très belle.

— Aucun doute là-dessus plaisante Angelo.

Puis, se tournant vers moi :

— Il a fallu beaucoup insister pour que tu puisses avoir ton dessert préféré, ma chérie. Par chance, il y a un restaurant français juste à côté, alors ils ont demandé de la mousse au chocolat, spécialement pour toi.

— Merci, dis-je les larmes aux yeux.

— Mais c'est qu'elle est émue ! s'écrie l'homme plus âgé.

S'ils savaient ! Les larmes que je retiens durement ne viennent absolument pas de la joie, bien au contraire. Le simple fait de voir ce dessert me donne la nausée.

— Mange, mon amour. Je suis sûr que tu en meurs d'envie.

Angelo plonge la cuillère dans la coupe et la présente devant ma bouche. Je l'ouvre par habitude et referme les lèvres sur la mousse.

— Alors, demande-t-il, est-elle à ton goût ?

— C'est parfait.

Il plonge une seconde fois la cuillère dans la coupe et goûte à son tour.

— Un délice !

Il pose la cuillère dans ma main, m'embrasse sur la tempe et reprend sa discussion. Sous la table, sa main tapote de nouveau ma cuisse.

Chaque bouchée me rappelle ce qu'il m'a fait. Chaque bouchée me rappelle son sexe cognant dans ma gorge. Chaque

bouchée me rappelle le goût de sa semence. Chaque bouchée augmente ma nausée. Pourtant je mange tout. Parce que la peur d'être punie est pire. Pourquoi a-t-il fait cela ? Pour s'amuser ? M'humilier ? Me pousser à la faute ?

Les hommes se lèvent et j'en fais tout autant. Ils plaisantent, toujours en espagnol, se serrent la main. Angelo me guide vers la sortie. Durant le trajet, il garde le silence. Son visage semble calme, serein. Mais par expérience, je sais que cela ne signifie pas grand-chose. Il est capable de torturer quelqu'un avec ce même air.

Il referme la porte de la suite, remonte les manches de sa chemise et avance sur moi jusqu'à ce que j'atteigne dans la chambre.

— Déshabille-toi, bébé.

Quand je suis entièrement nue, il fouille dans ses affaires et sort plusieurs objets. La peur s'insinue en moi quand il dépose la mallette sur le lit.

Angelo revient vers moi. Il enroule une corde autour de mes poignets, me pousse contre la barre du baldaquin et attache l'autre extrémité de sorte que je me retrouve les bras en l'air.

Je tremble de tout mon être, mais ne fais rien pour

m'échapper.

— Maintenant, ouvre la bouche bien grand.

Il enfonce un tissu à l'intérieur, passe un gros ruban autour de mes lèvres et le noue derrière ma tête.

— Tu crois que je n'ai pas compris ce que tu avais l'intention de faire ? Tu es tellement démonstrative ! Je lis en toi comme dans un livre ouvert. Sais-tu ce qu'il se serait passé si tu avais demandé de l'aide à ce couple ? Je les aurais retrouvés, puis je les aurais dépecés. Très lentement. Est-ce que c'est ce que tu veux bébé ? Que des gens meurent dans des souffrances atroces à cause de toi ?

Je secoue vivement la tête. Je tente de parler, de crier, mais le tissu m'en empêche.

— C'est la deuxième fois que tu échappes à la cave. Je pensais qu'on en avait fini de ces conneries, mais apparemment tu n'as toujours rien compris.

Il s'écarte pour s'emparer du martinet, celui avec des nœuds. Il ne l'a jamais utilisé dans la cave. Quelque chose me dit que c'est parce que c'est le pire des quatre. La panique me gagne. Je tire sur mes bras, me contorsionne, pousse des cris de bête.

— Remets-toi en place ou ce sera pire ! Depuis le début, j’essaie d’être juste. Même si je t’ai donné des fessées, j’ai fait en sorte que ce soit superficiel, que tu n’aies pas à souffrir vraiment. J’ai passé dix-sept jours à t’enseigner des leçons. À tenter de te faire comprendre ce que j’attends de toi. Je pensais que tout était clair, mais apparemment je me suis trompé.

Le martinet claque, une vive brûlure m’irradie tout le dos. Angelo frappe à plusieurs reprises sans mesurer sa force. Je sens ma peau qui se déchire, le sang qui coule par endroit.

— Quand vas-tu enfin te comporter correctement ? demande-t-il en enchaînant les coups. Quand vas-tu abandonner la partie ? Je ne te laisserai jamais partir et ceux qui seront tentés de t’aider crèveront.

Il jette le martinet sur le lit, empoigne mes cheveux et tire ma tête en arrière.

— Quand vas-tu comprendre ?

Il me relâche et s’empare de la badine. Au bout de cinq la douleur est tel que je n’arrive plus à respirer, au neuvième, je perds connaissance.

À mon réveil, la chambre est plongée dans le noir. Mes jambes sont légèrement fléchies, mes bras retiennent à eux seuls

tout le poids de mon corps. Je tente de me redresser, un élan atroce m'arrache un hurlement. Je porte toujours le bâillon et quelque chose d'humide coule sur mes cuisses. Je baisse la tête, je ne vois pas grand-chose, mais je devine déjà ce que c'est.

Angelo est allongé sur le lit. Il est nu et dort sur le dos.

J'éclate en sanglots.

— Silence, dit-il au bout d'un moment. J'ai un rendez-vous important dans quelques heures et j'aimerais me reposer.

Je pleure sans bruit jusqu'à ce que l'épuisement m'emporte. Je me réveille régulièrement à cause des douleurs. Aucun muscle n'est épargné, sans compter les plaies dues aux coups et le reste.

Le réveil sonne. Angelo se lève et va à la salle de bain. Quand il en ressort, il s'habille, se rend dans le salon, puis revient avec une tasse de café. Il se met de l'autre côté de la pièce et boit lentement tout en me regardant.

Il pose sa tasse, contourne le lit et passe la main sur mon dos.

— Ne m'oblige plus à faire cela, je n'aime pas abîmer ce

qui m'appartient.

Tout en parlant, il dénoue le bâillon, retire le tissu de ma bouche et me détache.

Je pars dans vingt minutes alors va prendre une douche.

Je me traîne difficilement jusqu'à la salle de bain. Il ne m'aide pas. Lorsque l'eau ruisselle sur mon dos et se colore de rose dans le bac. Je retiens un cri quand je me savonne. Rien ne peut soulager la douleur.

— Allonge-toi sur le ventre, ordonne Angelo quand je retourne dans la chambre.

Il me passe du baume sur les plaies. Les larmes coulent abondamment. Il n'hésite pas à appuyer et j'ai la certitude qu'il le fait exprès.

— Tends les bras.

Il m'attache de nouveau. D'abord les poignets, puis les chevilles. Pour finir, il met un nouveau bâillon.

— Je serai de retour dans l'après-midi.

Je m'endors quelques minutes après son départ. Même si la position est inconfortable, c'est toujours mieux que la précédente. Sans compter que les muscles ne sont plus étirés. Le baume anesthésie la douleur en partie.

Des bruits de voix me réveillent. Je reconnais celle d'un des hommes du restaurant. Il y a également une femme. Elle parle dans un anglais parfait et sans accent.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas que j'aille la voir ? J'étais infirmière avant de connaître Diego.

— C'est gentil, mais je ne sais pas dans quel état elle se trouve et je préfère vous en dispenser. Sarah a dû manger quelque chose qui ne lui convenait pas.

— Comme vous voulez. C'est vraiment dommage, j'aurais aimé la rencontrer, Diego a été très impressionné par votre épouse.

— Une prochaine fois. Je suis certain que vous serez de bonnes amies. Installez-vous confortablement et faites comme chez vous. Je vais voir ma femme et lui apporter mon aide. Je reviens dans quelques minutes.

— Prenez votre temps.

La porte s'ouvre et se referme. J'entends le verrou tourner. Angelo avance jusqu'au lit et se penche pour me parler à voix basse.

— Je ne veux pas entendre un seul cri, pas un seul sanglot. Pas le moindre bruit.

Il grimpe sur le lit, se place entre mes jambes écartées par les liens et défait son pantalon.

Mon bassin est soulevé, Angelo me pénètre d'un violent coup de reins. Malgré ses ordres, je suis incapable de garder le silence. Sa main claque sur mon postérieur pour me faire taire. Tout se passe très rapidement. Il me besogne à grands coups de boutsoirs et éjacule en moins de cinq minutes. Quand il en a terminé, il descend du lit, remonte son pantalon et quitte la chambre.

Je les écoute rire tandis que je pleure. Je les entends discuter en anglais et en espagnol. Les heures défilent. bercée par leur voix, je somnole.

Ils passent la soirée ensemble comme si je n'étais pas là. Sans se douter de ce qu'il me fait chaque fois qu'il prétend venir voir comment je vais.

Les visiteurs finissent par partir. Le réveil indique trois heures du matin.

Angelo se met assis près de ma tête et soulève mon menton.

— Est-ce que tu vas arrêter tes conneries ?

— Je hoche la tête.

— Le problème, c'est que je ne peux pas te faire confiance. Combien de fois devrais-je encore te punir ? Regarde dans quel état tu es ! Tu nous as privés d'une journée agréable. On aurait pu visiter la ville et faire des tas de trucs. Mais à cause de ce stupide entêtement, tu te retrouves attachée à un lit. C'est comme ça que tu vois ton avenir ? Tu pourrais être heureuse si tu t'en donnais la peine. Nous repartons demain matin. Je vais te détacher pour que tu puisses aller aux toilettes et te laver, ensuite tu te remettras exactement comme ça. C'est entendu ?

Je hoche de nouveau la tête.

Angelo me libère. Je fais ce qu'il m'a dit. Le moindre mouvement est un supplice. Je suis obligée de me tenir au mur pour ne pas m'écrouler. Une fois allongée sur le lit, il soigne mon dos, masse mes poignets, mes chevilles et mes fesses avec du baume. Ses gestes sont plus doux. Il veille à ne plus me

faire mal et je lui en suis reconnaissante. C'est comme s'il y avait deux personnes dans un seul même corps. Deux âmes. Deux caractères différents qui vivent à l'unisson. Il y a l'homme qui est tendre, attentionné, protecteur. Et puis, il y a l'autre. Sauvage, indomptable, impitoyable, sadique. Angelo est un mélange des deux. L'équilibre est parfait.

Les yeux fermés, je me détends sous ses mains. La douleur a presque disparu, mais quand il m'attache de nouveau et grimpe sur le lit, je comprends que le monstre n'était pas totalement endormi. Les larmes coulent avant même qu'il attrape mes hanches pour les soulever.

— Plus je te baise, et plus j'ai envie de toi, grogne-t-il en s'enfonçant dans mes chairs meurtries. Tu es comme une drogue, bébé. Tu m'empoisonnes, mais je ne peux pas me passer de toi.

Je sens quelque chose de froid glisser sur mon flan et baisse les yeux. La lame du couteau scintille. Il s'en sert pour me caresser, mais veille à ne pas me blesser.

— Peut-être qu'un jour je n'aurais pas d'autres choix. Si tu deviens toxique, je n'aurais pas d'autre choix. Tu me fais ressentir des trucs bizarres. Des trucs que je ne suis pas sûr de vouloir ressentir.

Il laisse tomber le couteau et se met à bouger. Là encore, c'est très rapide. Mais cette fois, au lieu de rester silencieux, il pousse un grondement retentissant et crie mon prénom.

Le réveil sonne. Je redresse la tête. Angelo n'est pas là. Je remarque que je ne porte ni bâillon ni liens. Les bagages sont placés près de la porte, mes vêtements ont été déposés dans la salle de bain. Je me prépare en essayant d'ignorer la douleur quand le tissu glisse sur ma peau. Je n'ai pas osé me regarder dans le miroir, j'ai bien trop peur. Je ne regarde même pas mon visage lorsque je brosse mes cheveux.

Angelo est dans le salon, attablé devant le petit déjeuner.

— Tu dois avoir très faim, j'ai commandé un peu de tout.

— Merci.

La seule idée de devoir m'asseoir me donne envie de pleurer. Je prends une grande inspiration et pose doucement mon derrière sur le coussin. La douleur est moins vive que ce que je pensais, mais elle n'en reste pas moins présente.

— J'ai mis des calmants à côté de ton jus d'orange. Avides-en deux dès maintenant.

— D'accord.

Le trajet en voiture et le décollage sont insupportables même avec l'effet des médicaments. Angelo m'envoie dans la chambre du jet. Aussitôt, je m'allonge sur le ventre. Je ne dors pas. Je reste juste là, incapable de penser, incapable de faire quoi que ce soit.

— Je t'ai apporté à manger, me dit Angelo en entrant. Mais avant laisse-moi te remettre du baume, il ne faudrait pas que ça s'infecte. Et il y a aussi des antidouleurs, ceux de ce matin ne doivent plus agir. D'ici quelques jours, ça ira mieux, bébé.

J'ai presque envie de rire en l'entendant. Mais le plus pathétique, c'est que je n'ai qu'un seul désir, c'est qu'il me prenne dans ses bras pour me consoler. Alors quand il passe la main sur mon visage, je ferme les yeux et appuie ma joue contre sa paume. Quand il s'assoit au bord du lit, je pose la tête sur ses cuisses et m'endors tandis qu'il caresse mes cheveux.

## **Chapitre 12**

### **Angelo**

Voilà quatre jours que Lucie est dispensée de faire à manger. Heureusement que le congélateur est rempli de plats préparés par l'épouse d'Ichiro.

Cette fois, j'y suis allé un peu fort avec la punition, mais quand j'ai réalisé ce à quoi elle réfléchissait en regardant la femme dans le restaurant, je me suis senti trahi. Je voulais lui donner seulement quelques coups, juste pour lui faire comprendre et surtout pour lui faire passer l'envie de fuir. Je ne m'attendais pas à ressentir de la colère. C'est une grande première et cela ne me plaît pas, parce que j'ai perdu le contrôle. J'ai abîmé sa peau si parfaite. J'espère qu'elle ne gardera aucune cicatrice. Heureusement, les plaies ne sont pas profondes. Je jette un coup d'œil sur l'écran de surveillance. Lucie est étendue sur le lit. Elle n'a quasiment pas bougé de là depuis notre retour. Il est temps d'y remédier !

J'éteins la télé et ferme l'ordinateur pour me rendre dans

la cuisine. Je prends le premier truc qui me tombe sous la main. Tout me paraît insipide quand ce n'est pas Lucie qui l'a préparé pour moi. Je me suis rapidement habitué à ses bons petits plats, il faut dire qu'elle est très douée. J'adore lorsqu'elle mijote des petits plats, juste pour me faire plaisir.

Notre voyage n'a pas été totalement négatif. Diego et moi avons scellé un accord. Et si tout se passe bien, son oncle Predro achètera également des armes. Je n'ai pas aimé la manière dont il regardait Lucie, alors il va falloir qu'il se calme s'il espère qu'on marche ensemble. Ce mec est un gros porc. J'ai bien vu sa main s'égarer sur les cuisses de la serveuse quand nous étions au restaurant. Qu'il fasse ce qu'il veut avec les autres, mais s'il ose avoir un geste déplacé avec Lucie, il peut faire sa prière.

Lorsque la micro-onde sonne, je récupère le plat et l'amène à la salle à manger.

— Le dîner est prêt, je crie.

Lucie arrive quelques secondes plus tard. Ne voyant aucun coussin sur le sol, elle prend un siège et nous sert. Son silence commence à me fatiguer !

— Comment te sens-tu ?

— Mieux.

— Dans ce cas, demain tu cuisineras de nouveau.

— Très bien.

— Tu nous prépareras un pique-nique pour le soir. Je t’amène dîner sur la plage.

— D’accord.

— Tu comptes bouder encore longtemps ?

J’obtiens enfin une réaction de sa part. Elle lève un regard terrifié sur moi. La main qui tient la fourchette tremble légèrement.

— Je... je ne boude pas, je suis seulement fatiguée.

— Cela fait quatre jours que tu es fatiguée, alors maintenant ça suffit.

Je recule ma chaise.

— Viens là, dis-je en tapotant ma cuisse.

Lucie se redresse pour venir s’asseoir sur mes jambes. Je

passer un bras sur sa taille et l'embrasse longuement. Ses lèvres s'ouvrent pour accueillir ma langue. Je fouille sa bouche, enroule une main autour de sa nuque pour la maintenir. Lucie frissonne. Ma queue se dresse. Dire que je me suis toujours targué d'avoir un contrôle absolu ! Je mentirais si je prétendais que je n'aimais pas le sexe avant elle. J'ai baisé comme un lapin. Ou plutôt comme un lapin sauvage. Des dizaines de nanas ont écarté les cuisses pour moi, mais jamais je n'ai ressenti un désir aussi puissant. Une telle urgence.

— Tu as envie de regarder un film ce soir ? Un vrai, ajouté-je quand elle se raidit.

— Si tu veux.

— Très bien. J'en ai marre de me prendre la tête, alors on se réconcilie et on passe à autre chose. Ne recommence plus et tout ira bien. Tu sais ce qu'il faut faire pour me satisfaire, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dans ce cas, embrasse-moi et on n'en parle plus.

Son baiser est froid, distant. Vide. Elle obéit, mais clairement à contrecœur. Je garde mes réflexions pour moi et range mon besoin de la punir de côté. Au lieu de renverser tout

ce qui est sur la table pour allonger ma petite rebelle en travers et lui montrer qui est le maître, je recommence à manger silencieusement, puis je tire son assiette pour lui donner la bécquée.

J'essaie de lui foutre la paix jusqu'à ce qu'elle soit guérie. Je n'y arrive pas toujours, mais j'essaie, c'est déjà beaucoup en ce qui me concerne. Souvent, je me contente de la prendre dans mes bras, pour mater un film ou pour dormir. Je crois qu'elle aime bien. Moi, j'ai les couilles qui sont sur le point d'exploser ! Surtout lorsqu'elle me caresse sans même s'en rendre compte, comme hier soir. Nous regardions un film à la con. Lucie était allongée sur le côté, la tête et une main posées sur mes jambes. Quand ses doigts ont commencé à tripoter ma cuisse, j'ai eu une furieuse envie de la redresser pour l'empaler sur ma queue. Au lieu de cela, j'ai gardé la trique pendant plus d'une heure. Putain ! Vivement que son dos soit complètement cicatrisé. Je n'en peux plus ! Une semaine que cela dure.

Au dixième jour, je n'en peux plus ! Je tourne dans le lit et la regarde. Lucie dort sur le ventre. Ses cheveux dissimulent une partie de son visage. Ses bras sont repliés sous l'oreiller.

Le drap a glissé, couvrant à peine la moitié de son cul. Les plaies sont à présent refermées. Il en reste quelques unes, pas totalement guéries, mais c'est en bonne voie. Je suis ravi de constater qu'elle ne gardera pas de cicatrice. Je revois celles de ma mère. Son corps en est rempli. Des coupures, des brûlures, des plaies mal soignées. Je ne ferais jamais cela à Lucie ! Je regrette d'avoir perdu le contrôle. Je ne veux pas être comme mon enfoiré de géniteur ! S'il y a une chose sur laquelle je suis d'accord avec Salvatore, c'est qu'un homme doit prendre soin de ce qui lui appartient. Enfin, ce n'était pas tout à fait ses paroles, mais c'est du pareil au même. Toujours est-il que j'ai merdé et je ne compte pas recommencer. J'ai mis en péril mon plan en ne respectant pas les règles que je m'étais fixées.

Du bout des doigts, j'effleure la chute de rein de Lucie. Elle frémit dans son sommeil, remue les fesses comme si elle tentait de me chasser. Le drap descend un peu plus. Je ne sais pas trop ce qu'il me passe par la tête. Je sors du lit et immortalise ma belle avec l'appareil photo de mon téléphone. Si j'étais artiste, elle serait ma muse. Son corps est une véritable œuvre d'art.

Je la dénude un peu plus et prends d'autres clichés.

Lucie se réveille. Ses yeux ensommeillés se braquent sur moi. Je mitraille son visage, sa poitrine lorsqu'elle se redresse

légèrement. Ses joues sont rouges, ses lèvres entre-ouvertes. Je pose mon téléphone et fonce droit sur elle. Tel un prédateur face à une biche effrayée.

Une lueur étrange traverse son regard. C'est si rapide que je n'ai pas le temps de l'analyser. Lucie mordille sa lèvre. C'est la première fois que je la vois faire un truc pareil. Et si pour les autres, je trouve cela totalement ridicule, là ma respiration se coupe. Ses prunelles grises descendent le long de mon torse, puis fixent ma queue avant de monter à toute vitesse. Ce coup-ci, la rougeur s'étend à son décolleté. Putain ! Dix jours, c'est trop long, je vais devenir dingue !

Sans un mot, j'arrache le drap et la pousse pour qu'elle soit sur le dos. Elle ne grimace pas, ce qui montre qu'elle n'a plus mal. Je grimpe sur lit, me mets à quatre pattes au-dessus d'elle. Je l'embrasse, laisse glisser ma langue sur sa gorge. Je trace un chemin humide jusqu'à ses seins où je m'attarde quelques instants. Sa peau se couvre de chair de poule, sa respiration s'accélère. Je reprends ma route, dépose des baisers sur son ventre, lèche son nombril, ses hanches. Ma bouche se presse sur ses jambes, descend jusqu'aux mollets, puis remonte lentement sur ses cuisses.

Nos regards se rivent l'un à l'autre tandis que ma bouche atteint sa cible. De nouveau cette lueur étrange, encore une fois

trop rapide. D'une main, j'écarte les plis de sa chatte et abaisse mes lèvres. Lucie sursaute quand je l'embrasse là. Elle se cambre à l'instant où ma langue rentre en action. Elle pose les doigts sur ma tête et empoigne mes cheveux qu'elle tire très fort lorsque j'aspire son clitoris. Ses gémissements emplissent la pièce. Je continue à la lécher lentement pour faire monter la tension. J'adore son goût. Mettre ma bouche sur la chatte d'une femme, ce n'est pas un acte que j'accomplis souvent. Je crois même que les nanas à qui je l'ai fait se comptent sur les doigts d'une main. Je n'aime pas furrer ma langue là-dedans, sentir leur odeur. Mais avec Lucie, une fois encore c'est différent. Je pourrais y prendre goût.

Réalise-t-elle qu'elle est en train d'écraser ma tête ? Qu'elle balance son petit cul en avant comme une sauvage ? Ses réactions m'excitent au plus haut point et me comblent de satisfaction. J'enfoncé deux doigts dans son fourreau, mordille son clitoris avant de l'aspirer.

— Angelo ! hurle-t-elle. Oh mon Dieu ! Angelo !

Ses cris m'arrachent un sourire, et je me surprends à découvrir que je suis heureux. Mon cœur accélère, ma respiration aussi. Je suis étonné, pas sûr que cela me plairait d'éprouver toutes ces émotions merdiques quand je vois le pouvoir qu'elles ont sur les humains, mais pour l'instant je me

laisse enivrer. Je me sens puissant et triomphant à la fois. Peut-être suis-je Dieu. Ou le sien en tout cas, me dis-je en me délectant de ses paroles et de sa chatte.

Lucie répète mon prénom comme un mantra, mes doigts la baisent plus vite. Ma langue n'est pas en reste et tant pis pour les crampes à la mâchoire.

Son corps se tend, les muscles de son vagin se contractent de façon spasmodique. Son cul se soulève une dernière fois tandis qu'elle jouit comme jamais.

Eh bien ! Voilà qui est très intéressant.

Je ne m'attarde pas sur cette constatation et me redresse pour chevaucher son ventre.

Les doigts enroulés autour de ma queue, je me branle au-dessus ses seins.

Lucie ne me lâche pas des yeux. Je demande ce qu'elle pense de cela.

Une fois encore elle me surprend lorsque sa petite main couvre la mienne.

— Apprends-moi, dit-elle dans un murmure.

Bordel de merde ! Cela me fait un tel effet que je suis sur le point de jouir comme un puceau.

Je prends une grande inspiration pour me calmer, échange les places de nos mains pour que la sienne soit autour de ma queue. Je lui montre comment me branler. Je lui enseigne ce que j'aime et pousse des râles de volupté quand elle assimile parfaitement. Je retire alors ma main pour la laisser faire. Bien que ce soit la première fois, elle débrouille plutôt bien et m'amène rapidement au bord de la jouissance.

— Plus vite bébé ! Plus vite ! Oh oui ! Putain oui ! T'arrêtes pas !

Ma queue pulse, prend encore plus d'ampleur. Les doigts de Lucie se resserrent, elle ne le fait pas exprès, mais la douleur mêlée au plaisir me propulse dans un puits sans fond. Mon sperme gicle sur ses seins, dégouline sur son ventre. J'ai l'impression de ne plus avoir arrêté de jouir. Mon corps est pris de soubresauts tandis que les dernières gouttes s'écrasent sur sa peau.

Je me laisse retomber sur le lit, un bras en travers du visage.

Lucie ne dit rien. Elle ne bouge pas. Respire à peine, alors

que moi je suis essoufflé comme si je venais de courir un marathon. Qui aurait pu croire qu'une branlette puisse me mettre dans un état pareil ? J'ai de nouveau envie de sourire. Peut-être même de rire.

Je me tourne pour l'embrasser sur la tempe, puis je me rends à la salle de bain pour tremper un linge dans l'eau chaude. Je lave ma petite rebelle, jette la serviette sur le sol et me recouche.

Lucie se colle à moi timidement. Sans un mot, j'ouvre les bras, elle s'y réfugie, niche sa tête au creux de mon épaule et m'embrasse le torse. Ce n'est qu'un tout petit baiser, mais qui a une importance énorme.

Mon plan fonctionne. Lucie commence à tomber amoureuse. Bientôt, elle ne vivra qu'à travers moi. Seulement pour moi ! Elle a raison. Je suis son Dieu ! Son Dieu tout puissant.

## **Chapitre 13**

**Lucie**

### **4 mois plus tard**

Je ne suis pas d'une nature violente, mais si cette Lorna ne cesse pas de se frotter à Angelo, je crois que je vais commettre un meurtre. Pourquoi est-ce qu'il ne la repousse pas lorsqu'elle pose sa main manucurée sur son bras ? Pourquoi sourit-il comme un idiot chaque fois qu'elle ouvre la bouche alors que je sais pertinemment que c'est de la comédie ? Il ne fait jamais cela. Surtout pas quand je suis là. Il garde toujours ses distances, n'hésite pas à remettre les femmes en place.

Et pourtant depuis que nous sommes ici, c'est à peine s'il me voit.

Cet après-midi, il l'a même amenée en ballade en me laissant seule.

Jamais il ne m'aurait laissée seule avant de peur que je prenne la fuite. Pas sans m'avoir attachée, bâillonnée ou enfermée quelque part.

Est-ce que cela signifie qu'il s'est lassé de moi ?

A-t-il couché avec elle ?

Cette idée me donne envie de pleurer.

Que vais-je devenir s'il ne veut plus de moi ? S'il me remplace par elle ?

Lorma est sublime. Elle est tout ce que je ne suis pas. Ses cheveux, d'un noir intense, tombent sur ses reins, sa peau est mate, ses yeux en forme d'amandes. Elle est presque aussi grande qu'Angelo. D'après ce qu'il m'a dit, elle a été mannequin. Cela ne m'étonne pas.

Lorma me jette un coup d'œil et se penche à l'oreille d'Angelo. Lui aussi me fixe et tous les deux éclatent de rire. Ma tristesse monte d'un cran.

Je tourne la tête pour regarder par la fenêtre. Il n'y a pas grand-chose à voir, mais c'est toujours mieux que d'être témoin de leur relation. Que ferait Angelo si je m'énervais ? Si j'insultais ou frappais sa précieuse Lorma ? Me traiterai-il

comme toutes les autres ? Me tuerait-il ?

J'essuie discrètement une larme qui menace de couler. Il y a quelques mois, j'aurais remercié le ciel pour qu'il s'intéresse à une autre femme, et aujourd'hui cela me désespère. Que s'est-il passé ? Pourquoi suis-je tombée amoureuse d'un monstre ? Cela peut paraître dingue après tout ce qu'il m'a fait et pourtant il est tout mon univers. C'est tellement pathétique ! Je suis là, à me morfondre alors que lui s'en fiche royalement.

Fernando, le père de Lorma, se lève de table. Je ne prends pas la peine de le regarder, de toute façon tous font comme si je n'existais pas. Ils ne font pas le moindre effort, parlent dans une langue que je ne comprends pas. Pas même un bonjour ou un témoignage de politesse. J'ai l'impression d'être comme chien que l'on enchaîne au fond d'une cour en se contentant de le nourrir de temps en temps. Je déteste ces gens ! Je déteste ce pays ! En Colombie au moins, ils sont sympathiques.

Le gloussement de Lorma attire mon regard malgré moi. Ses seins sont collés sur l'épaule d'Angelo. Lorma lui caresse la joue. Leurs bouches sont sur le point de se toucher.

Un hoquet de stupeur m'échappe. Angelo s'écarte, les yeux rivés sur moi, comme s'il se souvenait de ma présence. Il lui parle, se lève et s'adresse à moi pour la première fois depuis

des heures.

— Tu es fatiguée, on remonte.

Lorma me toise de la tête aux pieds avec une grimace de dégoût. Est-ce que lui aussi en éprouve à présent ? Est-ce qu'il va me raccompagner pour pouvoir la rejoindre ?

Une fois dans la chambre, je me précipite pour m'enfermer dans la salle de bain et laisse enfin couler mes larmes.

— Ouvre la porte, bébé, lance Angelo alors que la poignée bouge dans tous les sens.

Je recule jusqu'au mur en secouant la tête. Je ne veux pas l'entendre me dire que tout est fini. Qu'il va aller passer la nuit avec elle !

Angelo donne des coups dans le panneau de bois. Il ne crie pas. Il ne crie jamais, mais au ton de sa voix, je sais qu'il imagine déjà la manière dont il va me faire payer cette rébellion. La peur coutumière s'insinue dans tout mon être. Pourtant, mon dos reste collé au mur, mes pieds ancrés au sol.

— Bébé ! Je suis en train de perdre patience. Tu as besoin d'un petit rappel ? Tu as déjà oublié la leçon sur l'obéissance ?

Oh non ! Je n'ai rien oublié, et c'est sûrement ce qui me rend encore plus pathétique. Pourquoi me menacer de représailles s'il compte m'abandonner ici et repartir avec Lorma ? Un dernier amusement ? Un dernier souvenir ?

— Très bien !

À peine a-t-il fini de parler, que la porte tremble sur ses gonds. Angelo est en train de la défoncer. Dans quelques secondes, il sera là. Dans quelques secondes...

La porte s'ouvre dans un fracas et cogne violemment le mur en y laissant une trace. Les yeux d'Angelo sont durs. Froids. Effrayants.

Il fonce droit sur moi. Il ne me touche pas.

— Bien ! Maintenant, tu vas me dire quel est le problème avant que je torde ton joli petit cou.

— C'est toi mon problème ! Et ta... Lorma !

— Est-ce que tu es jalouse ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu t'en fiches de toute façon !

— Tu deviens ridicule Lucie. Tu me fais perdre mon temps.

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour aller retrouver ta pute ?

Ses doigts s'enroulent autour de ma gorge, écrasant la trachée.

— Ne parle pas d'elle comme ça ! Je ne tolérerais pas ce genre de crise ! Tu entends ? Je ne suis pas à toi Lucie et si j'ai envie de baiser ailleurs, ça ne te regarde pas. Alors maintenant tu vas te reprendre autrement...

Ses paroles me blessent bien davantage que sa main. Je m'étouffe dans mes sanglots. Ses doigts se desserrent légèrement.

— Autrement, quoi ? Tu vas me tuer comme les autres ? Alors, vas-y, ne te gêne pas !

Angelo me pousse durement contre le mur et tourne les talons.

— Je vais me coucher.

Je me laisse tomber sur le sol et pleure toutes larmes de mon corps. Jamais il n'aurait laissé passer cela il y a quelques jours encore. Il m'aurait puni, il m'aurait prise violemment pour me soumettre. Il ne m'aurait pas abandonné une fois de

plus. Je suis tellement perdue. Je l'aime à en crever et je le déteste tout autant. Il m'a réduite à un déchet. Il m'a détruite.

Lorsque je parviens enfin à reprendre le dessus, la chambre est plongée dans l'obscurité. Je me passe un peu d'eau sur le visage, me déshabille et m'allonge au bord du lit. Avoir vu Angelo m'a apporté de l'apaisement. Il n'est pas parti. Il n'est pas avec elle.

— Je ne suis pas jalouse, dis-je sans savoir s'il dort, j'ai peur. Tellement peur.

Dans la seconde, je me retrouve sur dos, Angelo au-dessus.

— Peur de quoi, bébé ?

— Que tu me quittes. Elle est si belle. Elle est tout ce que je serai jamais. Quand vous êtes ensemble, plus rien ne semble exister. Tu la laisses te toucher. Tu ris avec elle.

— C'est du business. Seulement du business. Fernando ne prend jamais de décision sans l'avis de sa fille. Je suis sympa avec elle pour la mettre dans ma poche. C'est tout.

— C'est tout ? Cet après-midi, tu m'as abandonnée. J'aurais pu partir librement. Tu n'aurais jamais fait ça avant. Je ne suis pas idiote, je vois bien que tu ne veux plus de moi.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Tout ! Tu m'ignores, tu laisses les gens me traiter comme de la merde et... et tu ne m'as pas touché depuis deux jours.

— Donc d'après toi c'est forcément que je ne veux plus de toi ?

— Quoi d'autre, autrement ?

— C'est ce que tu espères ? Que je te quitte pour elle ?

— Non ! Je ne peux pas vivre sans toi.

— Alors ça tombe bien, car je n'ai pas l'intention de vivre sans toi. Tu aurais dû m'expliquer le problème au lieu de t'enfermer pour ensuite faire une crise. Je te l'ai dit des centaines de fois, bébé, tu es à moi. C'est définitif. Tu as raison, Lorma est une très belle femme, mais des nanas comme elle, il y en a à tous les coins de rue. Elle peut flirter, se frotter contre moi tant qu'elle veut, ma queue ne réagit pas. Toi, par contre tu es unique. Toi, j'ai envie de te baiser en permanence et si j'ai pris quelques distances, c'est seulement pour pouvoir me concentrer sur le travail. Rien d'autre ! Alors, cesse de te faire des films.

Angelo m'embrasse le front, la joue, le nez, les lèvres.

— Deux jours ? Il faut absolument y remédier, dit-il en descendant le long de mon corps.

Le lendemain, je suis épuisée, mais heureuse. La nuit a été très courte. Comme promis, Angelo a rattrapé deux jours d'abstinence. Il a effacé toutes mes craintes et lorsqu'il a juré de me punir pour ma scène, cela m'a fait sourire au lieu de me terroriser. Je ne doute pas que l'euphorie passée, je vais le regretter, mais en entendant, je profite de ses attentions.

Nous prenons le petit déjeuner, puis partageons notre douche. Encore une fois, Angelo prouve qu'il me désire toujours.

— C'est le dernier rendez-vous, dit-il lorsque nous sortons de la chambre. Après nous pourrons rentrer à la maison. Pas d'esclandre, bébé. Pas de larmes.

— Tu veux que je te regarde pendant qu'elle te tripote ? Pendant que tu flirtes avec cette...

— Chuuut... souffle-t-il en posant ses lèvres sur les miennes. Pense à ce nous avons partagé cette nuit et à ce

qu'elle n'aura jamais.

— Vous alliez vous embrasser hier.

— Ne recommence pas ! Tu aggravés ton cas.

Je préfère garder le silence pour ne pas gâcher cet instant. Sans compter que discuter avec lui est impossible. Angelo a toujours raison, même s'il a tort !

Fernando et sa fille sont déjà là. J'inspire profondément à plusieurs reprises pour calmer mes nerfs. Je ne me donne pas la peine de les saluer et ils font la même chose. Lorma se lève et embrasse Angelo sur le coin de la bouche. Je compte jusqu'à dix dans ma tête.

À ma grande surprise, Angelo ne s'installe pas entre Fernando et Lorma comme chaque fois, mais à côté de moi. Il prend ma main sous la table et la serre légèrement.

Ce changement de place ne fait pas reculer Lorma qui rapproche son siège et accapare Angelo.

Je laisse le trio discuter, tentant de les ignorer.

Le repas est long, épouvantable même. Régulièrement, le genou d'Angelo m'effleure la jambe, nos doigts s'entrelacent

sous la table, comme s'il voulait me rassurer, me rappeler que je ne suis pas invisible.

— Allons-y, lance-t-il en tirant ma chaise.

Je remarque alors qu'ils sont tous debout. Cela fait bien une demi-heure que je ne leur prête plus aucune attention. Dès que je me lève, Lorma se pend au bras d'Angelo pour lui parler à l'oreille. Cependant, elle parle assez fort pour que je l'entende et en anglais. La garce ! Elle connaît donc notre langue !

— Tu pourrais prolonger ton séjour. Renvoie ta petite épouse chez toi et viens à la maison.

Le rire d'Angelo retentit.

— Ce n'est pas possible, j'ai d'autres engagements.

— Tu ne peux pas les annuler ?

— Non.

Lorma reprend dans sa langue. Elle n'a pas l'air contente. Qu'un homme refuse de lui obéir ne doit pas arriver souvent. Plusieurs fois, elle cite mon prénom, ou plutôt le prénom qu'elle croit être le mien. Pour tout le monde, nous sommes John et Sarah Smith. Je remarque alors un geste que je n'avais

jamais vu avant, Angelo passe la main dans la poche où il garde son couteau, le tire et caresse le manche. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'il est énervé ? Qu'il a envie de la tuer ? Bizarrement, cette idée me ravit.

Je trotte derrière eux tandis qu'ils se dirigent vers la sortie. Lorna lâche Angelo en faisant une moue boudeuse, puis me fusille du regard. Angelo touche de nouveau son couteau. Est-il seulement conscient de ce geste ?

Je reste devant l'entrée alors qu'Angelo les accompagne jusqu'à leur véhicule. Les deux hommes discutent quelques minutes, se serrent la main et se séparent.

— Allons préparer nos affaires. Je suis pressé de partir.

— Pour remplir tes engagements ?

Son regard se rive aux miens, le coin de ses lèvres s'incurve à peine.

— Exactement ! répond-il en me faisant un clin d'œil.

## Chapitre 14

### *Angelo*

Pendant qu'elle range nos affaires, je m'isole pour passer quelques coups de téléphone.

L'idée m'a traversé l'esprit hier, alors qu'elle me faisait part de ses peurs. Et après y avoir mûrement réfléchi, c'est une excellente idée en réalité. Non seulement elle comprendra qu'il n'est pas question que je la remplace, mais elle sera liée à moi à tout point de vue. Je n'avais jamais envisagé une telle mesure, mais si ça peut la rassurer et m'éviter de subir ce genre de scène à l'avenir, c'est parfait. Pour ce qui est de sa jalousie par contre, là on va au-devant d'un énorme problème, car c'est inacceptable ! J'ai bien vu comme elle regardait Lorma. J'ai constaté les étincelles de colère, le désir de la frapper. Cela dit, je ne peux pas lui en vouloir, moi-même, j'ai souvent eu envie de l'étriper. Lucie pense que je n'ai rien remarqué ou que je m'en foutais, mais c'est faux. Chaque fois que cette chienne snobait ma nana ou qu'elle me touchait dans le seul but de

l'humilier, j'ai dû me retenir. Si travailler avec eux n'était pas si important, je les aurais envoyés chier, voire pire. Le père ne vaut pas mieux, il m'a carrément proposé de baiser sa fille pendant qu'il s'occuperait de mon épouse. Quel gros porc ! S'il n'avait pas autant de pouvoir, je lui aurais donné ma réponse avec ma lame. Heureusement, je n'aurais pas à les rencontrer souvent. Peut-être même que je ne serais plus obligé de les voir. Tout se fera par téléphone et par nos contacts respectifs. Ce sont ses hommes qui se chargeront du transport.

— Tout est prêt ! lance Lucie.

— Impeccable ! La voiture est en bas.

Lorsque le jet amorce sa descente moins de quatre heures plus tard, Lucie me lance un regard interrogateur, mais je garde le silence. Une limousine nous attend. J'offre un verre de champagne à Lucie qui paraît anxieuse.

Sa bouche forme un « o » parfait quand elle reconnaît la ville.

— Las Vegas ? Tu as un rendez-vous à Las Vegas ? J'ai toujours rêvé de venir. On pourra visiter ?

— Une prochaine fois sûrement. Nous resterons qu’une nuit et repartirons au matin.

— Oh !

Déçue, elle s’enfonce dans son siège. Sa moue me donne envie de la croquer. Ou peut-être de la baiser sur cette banquette. Dommage qu’elle soit en pantalon.

La limousine se gare devant notre hôtel. Je prends la main Lucie pour l’aider à sortir. Je ne la lâche pas. Ici, tout le monde parle notre langue, ce serait tellement facile pour elle de chercher un soutien ou de se mettre à hurler. D’autant plus qu’il y a des amis de Salvatore dans cette ville. Venir est très risqué. Si quelqu’un me reconnaît, je suis sûrement un homme mort.

— Smith, dis-je à l’hôtesse d’accueil quand elle demande mon nom. John Smith, j’ai réservé une suite pour la nuit.

— Voici votre clé. Passez un bon séjour parmi nous et n’hésitez pas à faire appeler quelqu’un si vous désirez quoi que ce soit.

— Merci. Justement, sauriez-vous où je peux trouver des tenues de soirée ?

— Mais certainement monsieur. L'hôtel dispose de sa propre galerie marchande. Elle est au premier étage.

La suite est luxueuse. Émerveillée elle court de pièce en pièce comme une petite fille. Je me souviens qu'elle réagissait toujours de façon exorbitante quand elle était heureuse et si j'en crois les cris qu'elle pousse, c'est le cas.

— Oh mon Dieu ! Cette salle de bain ! Regarde, c'est une douche avec massages ! Et tu as vu la taille du miroir !

Lucie repart dans l'autre sens et se laisse tomber sur le matelas, bras écartés, jambes pendantes.

— Je n'ai jamais vu un lit aussi haut ! C'est étrange, non ?

— Je ne sais pas, dis-je en approchant. Mais en tout cas, cela me donne des idées.

Je soulève son pied droit, retire sa chaussure. Je recommence avec le gauche et déboutonne son pantalon que je fais glisser avant de le jeter sur le sol. Lucie ne sourit plus. Son regard est braqué sur le mien. Elle comprend qu'elle est sur le point de recevoir sa punition. Les émotions se succèdent sur

son visage.

— Mets-toi sur le ventre, bébé. Je vais te montrer l'intérêt d'un lit si haut.

Ses yeux se chargent de peur, mais elle obtempère.

Je tire sa taille jusqu'à ce que la position me convienne.

Je caresse son cul, une fesse dans chaque main. Je les pétris, les malaxe pour préparer la peau. Mes doigts passent entre les deux sillons, descendent plus bas pour atteindre sa chatte.

— Ton comportement d'hier est inacceptable. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, halète-t-elle.

Ma main libre claque sur son cul tandis que mes doigts la pénètrent brusquement.

Elle tourne le visage pour l'enfoncer dans la couette et étouffer son cri.

— Tu ne peux pas être jalouse, bébé, car je ne t'appartiens pas.

Nouveau soufflet un peu plus fort. Mon index et mon majeur fouillent sa chatte qui s'humidifie.

— Dis-le !

— Tu ne m'appartiens pas.

— C'est ça, bébé. Je suis libre de faire tout ce qui me plaît. Tu n'as rien à dire ! Refais-moi une crise et je t'obligerai à regarder pendant que j'en baise une autre. C'est ce que tu veux ?

— Non !

— Alors, penses-y la prochaine fois.

Je n'ai ni l'intention ni le désir de prendre une autre femme que Lucie. Pas parce que je crois à la fidélité, mais parce qu'aucune ne pourra jamais m'apporter autant de satisfaction. Cependant, il est hors de question que j'accepte son comportement et elle doit le comprendre. J'enchaîne les claques jusqu'à ce que son cul soit complètement rouge. Lucie pleure, crie, gémit. Les sensations semblent s'emmêler au point où elle ne sait plus si elle a mal ou si elle éprouve du plaisir. Sa chatte est trempée, prête à me recevoir. Je la laisse reprendre son souffle tandis que je me déshabille. Une fois placé derrière elle, je positionne ma queue à l'orée de son sexe et donne un

coup de reins. Je la baise aussi fort que je peux. Comme lorsque je la punis. Sauf que ma queue glisse merveilleusement et que Lucie ne crie pas de douleur, mais de plaisir.

Chaque fois qu'elle est sur le point de jouir, je lui assène une gifle sur le cul. Elle comprend vite où je veux en venir et je la vois lutter pour se retenir.

Je me retire et me finis à la main au-dessus de sa croupe. Mon sperme l'inonde. Je trempe le doigt dedans pour en prélever, me penche sur Lucie et couvre ses lèvres.

— Lèche !

Le dégoût marque ses traits. Elle hésite alors je tire sur ses cheveux. Le bout de sa langue sort et passe sur sa bouche. Sa réaction me rappelle que depuis l'histoire de la mousse, je n'ai plus exigé qu'elle me suce. Là encore, je ne suis pas très fan de cette pratique qui la met en position de force. Cependant, elle doit pouvoir s'y atteler sans rechigner.

— C'est bien, bébé. Alors, que penses-tu de la hauteur de ce lit ?

— Surprenante, répond-elle en rougissant.

— On dirait que tu as apprécié ta punition. Mais ce n'est

que le début. La suite te plaira beaucoup moins. Debout et à la douche ! Il faut qu'on fasse les boutiques et qu'on se prépare.

Je choisis une robe crème pour Lucie. Elle retombe sur ses chaussures à l'avant et l'arrière est composé d'une traîne. La coupe est simple, le décolleté très sage. Tout de suite après, elle est prise en charge par une coiffeuse et une maquilleuse. Pour moi, j'ai opté pour un smoking noir très basique.

Lucie est resplendissante. Le maquillage léger rehausse sa beauté naturelle. Ses cheveux sont remontés en une sorte de chignon décoiffé d'où s'échappent des longues boucles.

Je m'arrête dans une dernière boutique. C'est une bijouterie. J'achète un collier ras de cou assorti à la ceinture de sa robe, ainsi qu'une chaîne en or blanc grains de café, pour plus tard. Discrètement, je récupère ce que j'avais commandé un peu plus tôt.

— C'est ici que tu as rendez-vous ? me demande Lucie, confuse, quand la limousine se gare.

— Oui.

— Dans une chapelle ? C'est... un peu étrange, non ?

— Nous allons assister à un mariage.

— Oh ! Je comprends la tenue. Tu es là pour des amis donc.

— Pas tout à fait.

Une main posée sur sa chute de reins, je la guide à l'intérieur. Nous sommes accueillis par une femme d'une soixantaine d'années.

— Nous vous attendions. Venez !

Lucie a un temps d'arrêt lorsque nous pénétrons dans la pièce des cérémonies. Je suis obligé de la pousser pour qu'elle avance devant l'autel.

Pas d'Elvis ou Dieu sait quel sosie de star, mais un homme habillé en prêtre. Il est déjà installé devant son pupitre tandis qu'un couple âgé se tient sur le côté.

— Je ne comprends pas, murmure Lucie, quand nous arrivons devant le prêtre.

— Contente-toi de dire oui et tout ira bien.

L'homme entame son monologue. C'est interminable et chiant. Je n'écoute pas. La cérémonie ne m'intéresse pas, c'est

le résultat qui compte, mais j'ai choisi la version longue, parce qu'il paraît que pour une femme c'est censé être le plus beau jour de sa vie.

Contrairement à moi, Lucie reste concentrée. Ses sourcils sont froncés, ses pupilles sont dilatées.

— Devant tous ceux qui sont ici réunis, en présence de Dieu et de son Église, donnez-vous la main et répétez après moi : Moi, Angelo Di Marco, je te reçois Lucie Héroux, comme épouse et je promets de te rester fidèle, dans le bonheur et dans les épreuves, dans la santé et la maladie, pour t'aimer tous les jours de ma vie.

Je récite les paroles du prêtre, les yeux rivés à ceux de ma presque épouse. Sa main tremble dans la mienne. Sa peau est glaciale.

— À votre tour. Veuillez répéter après moi : Moi, Lucie Héroux, je te reçois, Angelo Di Marco, comme époux et je promets de te rester fidèle, dans le bonheur et dans les épreuves, dans la santé et la maladie, pour t'aimer tous les jours de ma vie.

Lorsque je vois son hésitation, ma respiration se suspend. Je sens sa main s'écarter de la mienne. Je la

serre plus fort et claque la langue contre mon palais. Ce son peut paraître anodin, mais pour Lucie il résonne comme un rappel. Comme une menace. D'une voix chevrotante, elle cite les paroles du prêtre, les yeux baissés.

— Ce consentement que vous venez d'exprimer en présence de l'Église, que le Seigneur le confirme, qu'il vous comble de sa bénédiction. Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas.

Le prêtre se met à parler longuement. Il me demande ensuite les alliances, nous sort tout un blabla que j'écoute à moitié. Je passe la bague au doigt de Lucie, et cette dernière en fait de même. Sa réaction m'a agacé. Elle a hésité ! Est-ce que cela signifie qu'une part d'elle-même lutte encore ? J'ai envie de la mettre en position et de battre son joli cul en cœur jusqu'à ce qu'elle m'implore de lui pardonner.

— Vous êtes à présent unis par les liens du mariage. Vous pouvez embrasser la mariée.

Je me penche sur Lucie, l'embrasse devant la petite assemblée et la mords juste avant de reculer. Aucun ne sort de ses lèvres sur lesquelles une goutte de sang perle.

Nous signons le registre en présence des deux témoins que je ne connais pas, puis retournons à la limousine. Elle sait que je ne suis pas content de sa conduite, alors elle reste éloignée de moi, la tête basse.

— Tu m'aimes ? demande-t-elle au bout de plusieurs minutes de silence.

— Ne dis pas de conneries ! Je ne sais même pas ce que signifie ce mot.

— Alors pourquoi ?

— Cela me paraît évident ! Maintenant, tu es entièrement à moi Lucie. Tu portes mon nom, tu m'appartiens devant la loi.

— Et c'est tout ? Le mariage est un engagement devant Dieu, je ne sais même pas si tu es croyant.

— Je ne le suis pas. Je crois en la naissance et en la mort. Je crois en des choses réelles et non à des chimères.

— Moi je le suis, dit-elle d'une petite voix. Je ne peux pas être une véritable épouse Angelo.

Lucie éclate en sanglots. Cette fâcheuse habitude commence à m'agacer. Avec elle, les larmes sont réponse à tout. Je me rapproche, soulève son menton et l'incline jusqu'à ce que nos yeux se croisent.

— Pourquoi ne serais-tu pas une véritable épouse ?

— Parce qu'un jour tu souhaiteras avoir des enfants et que je ne pourrais pas t'en donner. Si tu m'avais parlé de ce projet, je te l'aurais dit. Oh ! Angelo ! Je suis tellement désolée. Je suis stérile. Je ne peux pas avoir de bébé.

— C'est cela qui te dérange ? Qui a dit que je voulais avoir des mioches ? Tu m'imagines en père ? Sérieusement ! Écoute, je savais déjà pour ton problème et cela me convient. Je ne veux pas de mini Angelo et je veux encore moins devoir te partager avec un chialeur. Je suis bien trop égoïste, tu devrais le savoir.

— Tu étais au courant ?

— Évidemment ! J'ai lu ton dossier médical, bien avant de t'enlever. Maintenant, viens, et laisse-moi m'occuper de ma jeune épouse, pendant que la limousine nous balade dans toute la ville.

Je la soulève pour l'asseoir sur mes cuisses en relevant sa robe jusqu'à la taille.

— Tu n'as pas le droit de jouir, ordonné-je, tandis que je plonge les doigts dans sa culotte.

Ces derniers mois, ma petite rebelle a beaucoup changé. Tout n'est pas parfait, mais d'une certaine manière, son tempérament apporte un peu de piment. En dehors de cette parenthèse concernant son caractère qui perdure malgré le dressage, elle me convient en tous points. Lucie applique les règles, même si quelques fois je suis obligé de la rappeler à l'ordre. Mais le plus important, c'est que j'ai presque atteint mon but. Ma petite rebelle ne vit que pour moi. Mon bonheur passe avant le sien. Elle a appris à aimer ce qui me plaît. Elle a également appris à prendre du plaisir dans la douleur. Je ne crains plus d'être trop violent quand je la baise. Je peux enfin me lâcher comme j'en rêvais, même s'il y a des limites que je ne franchirais pas. Comme la blesser physiquement, ou la maltraiter émotionnellement. Il n'est pas question de la rabaisser, bien au contraire. Je sais me montrer juste. Et d'une certaine manière, je la vénère comme une déesse. Une déesse vouée à mon service.

## **Chapitre 15**

### **Lucie**

Madame Lucie Di Marco !

J'ai beaucoup de mal à réaliser que je suis mariée.

Combien de fois n'ai-je pas rêvé de porter ce nom ?

La première fois que j'ai imaginé notre mariage, je devais avoir six ou sept ans. À cette époque, Angelo était à mes yeux le prince charmant. Je rêvais d'un immense mariage comme dans les films. Les années suivantes, mon rêve s'était enrichi de détails, comme la coupe de ma robe, le lieu de la cérémonie, les invités, le bal. Je l'imaginais le regard rempli d'amour tandis qu'il aurait récité un poème de sa création.

Et puis un jour, j'ai compris que cela n'arriverait jamais. Qu'Angelo ne partagerait jamais ces sentiments.

J'ai cessé de rêver.

Et me voilà à présent unie devant Dieu à cet homme. Je ne sais pas si je dois être heureuse, en colère ou triste.

Peut-on être les trois à la fois ?

Peut-on être heureuse alors qu'on vient d'épouser quelqu'un qui ne nous aimera jamais ? Peut-on être heureuse lorsqu'on se marie dans une chapelle à Las Vegas sans un seul parent ou ami pour partager ce moment ? Et pourtant, je le suis. Je suis ravie de lui appartenir complètement. Fière de porter son nom. Folle de joie de savoir qu'il souhaite se lier à moi de cette façon.

Je suis en colère, car je sais que pour lui, c'est juste un détail sans importance. Parce qu'il n'a fait aucune demande et m'a imposé sa volonté. En colère aussi, parce que je ne le crois pas. Il prétend qu'il désire me posséder légalement, mais Angelo se moque pas mal des lois ! Je suis certaine qu'il y a autre chose là-dessous.

Et je suis triste, parce que dans tous les rêves que j'ai pu faire, quels que soient le lieu, la robe ou autre, c'est mon père qui me menait devant l'autel.

Les gens se marient souvent, à Las Vegas, sur un coup de tête. Je ne vois pas Angelo avoir ce genre d'impulsion, pourtant, à présent que j'y pense, tout semble avoir été fait à la dernière minute.

Est-ce juste pour préserver son anonymat au maximum ? Pour ne prendre aucun risque ? Avait-il prévu ce détour avant notre voyage ? A-t-il pris cette décision au Mexique ? À cause de Lorna ou de ce que je lui ai dit ?

Plus je réfléchis et plus les questions s'accroissent.

— Laisse-moi t'aider.

La voix d'Angelo me ramène à la réalité. Je regarde son visage dans l'immense miroir de la salle de bain tandis qu'il baisse la fermeture éclair de ma robe. Le contact de ses doigts sur ma peau m'embrase. Dans la voiture, il m'a caressée jusqu'à ce que je n'en puisse plus, me laissant dans un état d'excitation extrême. Puis nous nous sommes rendus au casino où il a joué durant une heure. Je serai bien incapable de dire combien il a gagné ou perdu, tant chaque frôlement, courant d'air, ravivait mon effervescence. Je comprends à présent le but de sa punition. Je comprends à présent ce qu'il entendait

lorsqu'il a déclaré que je n'aimerais pas. J'étais persuadée qu'il allait me fesser encore, ou m'attacher, mais celle-ci est bien plus vicieuse.

Les bretelles glissent le long de mes bras. La robe tombe à mes pieds. Les sous-vêtements ne tardent pas à la rejoindre.

Nue, face au miroir, j'observe les mains d'Angelo parcourir mon corps tandis qu'il se tient derrière moi, entièrement habillé.

— Regarde comme tu es belle. Regarde comment ton corps réagit dès que je le touche.

Je me demande comment il me voit. Sans être laide, je ne suis pas non plus belle. Commune, ce serait plus juste. Je ne suis ni grande ni ultra mince. Mes seins ont une taille correcte, mes hanches sont un peu trop larges. Je déteste la couleur de mes cheveux ou celle de ma peau trop claire.

Angelo empaume ma poitrine tandis que son autre main se dirige vers ma féminité. Lorsqu'ils écartent les plis, les exhibant à notre vue, un sentiment de honte m'envahit. Pourtant, je reste hypnotisée par le mouvement de ses doigts. Une douce chaleur assiège mon ventre. La tension monte rapidement. Au moment où mes yeux se ferment, Angelo pince

un téton durement, mes paupières s'ouvrent immédiatement. Satisfait, il poursuit ses caresses. Il prend tout son temps, éveille mon désir sans me donner ce dont j'ai besoin. C'est sadique. Horrible. Affreusement bon. Sentir son souffle chaud sur ma nuque me procure des frissons. Mes joues rougissent, mes seins se gonflent. Ma respiration devient erratique. Je me concentre sur son regard glacial pour ne pas perdre pied. Mais là non plus, je ne ressens aucun soulagement. Mes lèvres s'ouvrent sur un cri muet. Ma main s'accroche au pantalon d'Angelo.

— Voyons voir maintenant si tu tiendras. N'oublie pas, interdit de jouir ! Et les yeux restent rivés sur le miroir.

Angelo se place devant moi et me fait reculer jusqu'au mur. Il s'agenouille, soulève mon pied gauche pour le poser sur son épaule. Je tremble de désir et de peur.

Ses lèvres s'écrasent sur mon sexe. Je hoquette, serre les poings jusqu'à ce que les ongles entaillent la paume. Cette fois plus de douceur. Sa bouche est partout à la fois. Il m'embrasse là. Mordille. Aspire. Il sait exactement comment me torturer. J'ai envie de hurler de frustration. Envie de lui dire à quel point je le hais. Envie de pleurer, de supplier. Je suis en nage. Les cheveux se plaquent sur mon front et sur ma nuque. Mon ventre est en feu. Je tente de penser à autre chose, de respirer par le

nez, mais rien n’y fait. Les premiers spasmes se font sentir. Un gémissement s’échappe de mes lèvres.

La bouche d’Angelo s’écarte aussitôt.

— Non ! Tu es vraiment très vilaine, ma petite épouse, dit-il en se redressant. Je comptais mettre un terme à ta punition, mais tu ne me laisses pas le choix.

— Désolée. Je... j’ai...

— Chuuut ! On va faire redescendre ta pression et tout reprendre depuis le début.

Sans me quitter des yeux, Angelo ôte ses vêtements. Son sexe se dresse fièrement. Je déglutis bruyamment. La frayeur et l’impatience se battent en duel. La respiration coupée, j’attends avec angoisse ses ordres. Angelo s’amuse. J’ai bien compris qu’il veut me voir perdre le contrôle. Le problème avec ses jeux, c’est qu’ils sont tout sauf amusants. La lueur dans ses yeux trahit son excitation. Le monstre est là, prêt à attaquer au moindre faux pas.

— À genoux bébé.

Tout désir disparaît sur le champ. La seule et unique fois où il m’a obligé à faire une fellation, c’était pour la mousse au

chocolat. C'était horrible, douloureux et dégoûtant.

Son claquement de langue m'indique que je n'obéis pas assez vite. Je me laisse immédiatement tomber sur sol.

— Prends-moi dans ta main et branle-moi lentement.

Au fur et à mesure, il me donne des ordres. Embrasse ! Lèche ! Suce ! À aucun moment, il n'utilise la force, même si ses doigts sont enfouis dans mes cheveux. À aucun moment, il ne s'enfonce dans ma gorge. Angelo me laisse faire sans intervenir en dehors des indications. Petit à petit, mon angoisse régresse, mon dégoût aussi. L'entendre pousser des râles est plutôt euphorisant. Prise d'une envie de lui faire particulièrement plaisir, je m'applique. Obéis à chacune de ses demandes.

— C'est bien bébé ! gronde-t-il.

Sa voix est calme, mais le rythme de sa respiration le trahit. Je le prends presque entièrement dans ma bouche, utilise ma langue pour caresser la longueur de son sexe.

Au bout de quelques minutes, ses doigts se crispent dans mon chignon. Son bassin se met en action.

Angelo reprend le contrôle. C'est plus fort que lui. Je cesse

de bouger et incline la tête comme il me l'ordonne. Il va et vient entre mes lèvres, s'enfonce dans ma gorge. Là encore, je n'éprouve toujours aucune douleur, aucune envie de vomir, même lorsqu'il se fige et éjacule.

Après une douche revitalisante, Angelo me guide au salon. Il me sert une flûte de champagne, met de la musique et m'invite à danser. Aux yeux de n'importe qui, cela passerait pour du romantisme, et même si ses attentions me rendent heureuse, je ne peux pas m'empêcher de me demander ce que cela cache. Quand il met un terme à cette soirée troublante, j'ai bu plus que d'habitude. Ma tête tourne, mes sens sont exacerbés. Angelo m'escorte dans la chambre, un rictus étrange aux lèvres. Je le regarde se diriger vers une petite table et prendre une boîte qui n'était pas là à notre arrivée.

— Allonge-toi sur le ventre, bras tendus.

Mes poignets sont attachés aux barreaux avec un ruban large. Angelo ouvre la boîte et en sort un objet ovale. Il grimpe sur le lit, relève mon postérieur et insère l'œuf dans mon vagin.

Je ne comprends pas où il veut en venir. J'ai déjà vu des sex-toys évidemment, mais ça ne lui ressemble pas de jouer

avec ces gadgets.

Angelo fouille de nouveau dans le carton et s'empare d'une télécommande. Il appuie sur bouton et l'objet se met à vibrer. Je sursaute, surprise par la sensation. Chaque fois qu'il appuie sur un autre bouton, la vitesse ou le mouvement changent. Il s'amuse de voir mes réactions.

— Bien, dit-il en s'allongeant. Je suis épuisé, alors je laisse ce truc travailler à ma place, mais attention bébé. Tu sais à quel point je ne supporte pas que tu prennes du plaisir sans moi. Si j'entends le moindre soupir, tu seras sanctionnée pour cela et pour désobéissance. Cette fois, ce ne sera pas un jeu, mais une véritable punition, histoire de réviser les leçons. Bonne nuit de noces ma chère épouse.

Angelo se tourne sur le côté.

Je réalise pourquoi il m'a fait boire ! Il veut que je perde ! Il cherche une raison pour me punir plus durement. Les larmes me piquent les yeux. Je n'ai aucune chance d'y arriver et il le sait. Pourtant il triche. Pourquoi ? L'œuf vibre doucement. Il éveille mon désir, mais cela reste supportable. Je parviens à m'endormir. Je me réveille moins d'une heure après. Les oscillations sont plus fortes. J'ai l'impression de le sentir partout. Je serre les cuisses, respire lentement. Quand je tourne

le visage, je croise le regard d'Angelo.

— J'ai été trop gentil. Maintenant, c'est mieux.

— Tu veux que je commette une erreur, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Peut-être pas. Qui peut savoir ce qu'il se passe dans ma tête ?

Je le maudis intérieurement ! Hors de question que je le laisse gagner. Je ferme les paupières et me concentre sur des souvenirs d'enfance pour oublier ce satané objet.

Au petit matin, je suis dans un état lamentable. Épuisée, moite de transpiration. La sensation agréable s'est transformée en véritable calvaire. Le moindre mouvement m'envoie des décharges. Le désir est tellement intense qu'il en devient douloureux. J'essaie de bouger pour trouver une position plus confortable, mais le maudit œuf change de cadence. Je me mords l'intérieur de la bouche pour ne pas gémir. Je n'ai pas besoin de le voir pour savoir qu'Angelo est réveillé. Il joue de nouveau avec la télécommande. Je hais cet homme !

Il finit par rouler sur moi, dépose des petits baisers sur mon dos en suivant la colonne vertébrale.

— En place bébé, dit-il d'une voix rauque.

Tremblante, je remonte les jambes et les replis sous mon ventre, de sorte que seul mon postérieur soit en l'air. C'est la position qu'il m'obligeait à prendre dans la cave. Je retiens mes larmes. Je n'y comprends plus rien. J'ai obéi !

Angelo se redresse derrière moi. L'œuf change encore le sens de sa rotation et vibre plus fort.

Les doigts de mon époux s'enfoncent entre les sillons de mes fesses. La brûlure est immédiate. Instinctivement, je bouge pour échapper à l'invasion ce qui me vaut une tape.

— Reste tranquille !

À présent, les larmes coulent sur mes joues, car je sais déjà qu'il ne va pas être doux. Je déteste quand il me prend de cette manière et je le soupçonne de faire justement exprès.

— Je n'ai pas soupiré, dis-je d'un ton suppliant.

— Je sais bébé et c'est très bien.

— Alors...

Sa main libre s'abat puissamment sur ma croupe.

— Je ne te punis pas pour cela, mais parce que tu as gagné. J'ai horreur de perdre. Tu devrais le savoir depuis le

temps.

Quelle idiote ! D'une manière ou d'une autre, je n'avais aucune chance d'échapper à la sanction et il le savait. Il se moque de moi depuis le début !

Son sexe remplace ses doigts. Je crie de douleur, même si elle n'est pas aussi insupportable que les autres fois. Il se fige au fond de mon ventre, et met l'œuf à la vitesse maximale. La souffrance se mêle à autre chose. Le bassin d'Angelo claque sur ma croupe. Ses coups de boutoir sont vifs, rapides. Il maintient mes hanches pour m'empêcher de fuir. Je ne sais pas ce qui est le pire, lui s'agitant pour me faire mal ou le sex-toy qui me donne du plaisir. Je gémis, pleure. Je supplie pour qu'il arrête ou peut-être l'inverse. Je ne sais plus.

— Continue comme cela et je te bâillonne ! dit-il en me cinglant les fesses.

Il accélère encore ses mouvements. Ses ongles s'enfoncent dans la peau de mes hanches. Mes muscles se contractent. Malgré la douleur, je me cambre, soulève le bassin, tends ma croupe pour aller à la rencontre de son sexe qui me pilonne violemment. Mon cœur bat à toute vitesse. Ma bouche est en sang à force de me mordre pour retenir mes geignements.

— Maintenant, tu peux me supplier ! Demande-moi de te faire jouir !

— Angelo ! sangloté-je. Pitié ! Laisse-moi jouir, je n'en peux plus.

— C'est bien bébé. La sanction est levée.

J'accueille ses paroles comme une libération. Les sensations explosent, me projetant comme des milliers d'éclats. Mes cris résonnent dans la chambre. Je l'entends gémir à son tour, mais sa voix paraît lointaine. Mon esprit est à des années-lumière.

Lorsque je reprends conscience de ce qui m'entoure, l'œuf a disparu de mon vagin et mes poignets sont détachés.

— Décollage dans quarante-cinq minutes, dit-il en quittant le lit.

Je relève la tête et découvre un écrin posé sur son oreiller.

— C'est pour moi ?

— Pour qui d'autre ? Ouvre-le.

La petite boîte provient de la bijouterie où il m'a acheté le ras-de-cou. Le cœur battant la chamade, je

soulève le couvercle et aperçois une magnifique chaîne.  
Je l'adore ! Je bondis du lit et me jette dans les bras  
d'Angelo. Surpris, il me tapote le dos maladroitement.



## **Chapitre 16**

**Lucie**

### **14 mois plus tard**

J'ai toujours aimé la période de Noël. Mais cette année, comme celle d'avant, il n'y a ni neige, ni sapin, ni fête, ni famille. Mes parents me manquent de plus en plus. Lorsque je suis partie en France, j'ai dû apprendre à vivre sans eux, mais on discutait régulièrement au téléphone ou sur internet. De temps en temps, ils faisaient le trajet pour venir me voir. Leurs séjours étaient brefs, mais me remontaient le moral.

Cela fait presque deux ans que je suis sur cette île, coupée du monde, en dehors de nos quelques voyages. Mais Angelo s'arrange toujours pour parler en espagnol ou dans une langue que je ne comprends pas. Il traite ses affaires essentiellement en Amérique du Sud ou en Russie. Du coup, je me sens encore plus seule.

Un bruit attire mon attention, c'est la femme d'Ichiro.

Bientôt deux ans que je la croise chaque semaine, pourtant je ne connais pas son prénom et ne lui adresse jamais la parole.

Je la regarde sortir un grand tapis pour le poser sur la terrasse. Elle ne me jette pas même un coup d'œil. Je suppose que l'ordre vient d'Angelo.

Je reste dans mon coin, à la contempler pendant qu'elle nettoie le tapis. Elle tape, secoue, recommence. Lorsqu'elle a terminé, elle le rentre et revient avec un autre.

Tous les tapis passent sous ses mains expertes. Le travail semble harassant, pourtant elle réalise les mêmes gestes sans marquer la moindre faiblesse.

L'épouse d'Ichiro est en train de soulever le dernier lorsqu'un scintillement sur sa poche attire mes yeux. Son téléphone glisse, s'écrase sur le sol, sans qu'elle s'en aperçoive.

Je reste de longues minutes à fixer l'appareil. La raison me dicte de le rapporter à sa propriétaire ou à Angelo. Mais une petite voix m'incite à ne rien faire. Avec ce cellulaire, je pourrais appeler ma mère. Entendre le son de sa voix. Je pourrais aussi la rassurer, car ils doivent être morts d'inquiétude. Me croient-ils décédée ? Ont-ils cessé leurs

recherches ? Savent-ils qui m'a enlevée ?

Je jette un coup d'œil anxieux autour de moi, avance jusqu'au téléphone et le pousse avec le pied pour le dissimuler derrière une jardinière.

Le cœur battant à tout rompre, je retourne à ma place.

Quand le couple repart, l'épouse d'Ichiro n'a toujours pas remarqué la perte de son mobile.

Je le laisse caché en attendant de savoir quoi faire. De toute façon, la maison est truffée de caméras. Je m'en suis aperçue un peu par hasard il y a quelques mois. Alors si je le déplaçais Angelo s'en rendrait compte dans la seconde.

À midi, nous partageons notre repas. Je suis sur les nerfs, j'ai peur que mon secret s'inscrive sur mon visage. Angelo sait toujours quand je cache quelque chose. Quelle punition me réservera-t-il ? Je trahis toutes ses leçons en agissant de la sorte.

Absorbé par ses pensées, il ne remarque rien. Après le repas, je fais comme d'habitude. Je range et nettoie la vaisselle. Ensuite, je m'allonge trente minutes pour digérer.

Les yeux fermés, je réfléchis. Si je me rends seule à la

crique, ce sera facile d'appeler. Angelo me laisse y aller de temps en temps, ma demande ne sera donc pas une surprise. L'idée est complètement folle, mais j'ai tellement besoin de les entendre ! Et puis, ce n'est pas comme si c'était risqué. Ce n'est pas le téléphone d'Angelo, ils ne sauront jamais où nous sommes.

Décidée, je prépare un drap de bain et de la crème solaire avant d'aller taper à la porte du bureau.

— Désolée de t'embêter. Est-ce que je peux aller me baigner ?

Angelo jette un coup d'œil à sa montre, puis aux dossiers qui s'étalent sous son nez.

— Très bien. J'ai bientôt fini, je t'y rejoindrai. Moi aussi j'ai besoin de me rafraîchir.

— Merci.

Je referme la porte et fonce tout droit sur la terrasse. Le mobile récupéré, je le cache dans ma serviette et me dirige vers la crique.

— Maman ! Soufflé-je lorsqu'elle décroche.

— Lucie ? Oh mon Dieu ! C'est toi, ma chérie ? Où es-tu ? Comment vas-tu ?

— Je vais bien, maman. Je te le promets.

J'entends la voix de mon père s'approcher. Les larmes coulent sur mes joues.

— Je suis désolée, sangloté-je. Vous me manquez tellement !

— Tu nous manques aussi. Dis-moi où tu es, papa va venir te chercher.

— Je ne peux pas. Je ne sais pas si je pourrais rappeler. Je voulais juste vous dire que je vous aime et que je ne vous oublie pas.

— Lucie ! Dis-moi où tu es, je t'en supplie !

Les pleurs de ma mère me fendent le cœur. Téléphoner était une mauvaise idée. Ils étaient peut-être passés à quelque chose et à présent elle est de nouveau triste. Je suis sur le point de raccrocher lorsque mon père prend l'appareil.

— Princesse, lance-t-il en essayant de cacher ses émotions.

Est-ce que tu es en sécurité ? Est-ce qu'il te traite bien ?

— Oui. Lorsque je respecte les règles, il est très gentil. Il ne faut pas lui en vouloir. Il est comme ça. Je suis à lui. Maintenant, je le sais.

— Très bien princesse, alors venez à la maison et on en discutera tous ensemble.

— Ce n'est pas possible. Je... j'ai volé le portable et s'il l'apprend... Je dois y aller, papa. Ne me déteste pas.

— Jamais ! Tu resteras toujours ma petite tomade préférée. Tu ne veux vraiment pas nous dire où tu es ? Tu n'as pas à avoir peur, je te protégerai et Salvatore aussi.

J'entends la voix de mon père crier, les pleurs de ma mère redoubler, mais j'écarte le téléphone de mon oreille et raccroche. Je l'éteins aussitôt et le cache dans les rochers, à l'abri du soleil et de l'humidité. Je pourrais le jeter à l'eau, ce serait beaucoup plus raisonnable, mais je m'en sens incapable. Le cœur en miette, je nage jusqu'à épuisement.

Je n'ai jamais été très douée pour mentir, alors quand Angelo me scrute, je comprends qu'il se doute de quelque

chose.

— Tu es sûr que tout va bien ? me demande-t-il suspicieux, alors que nous dînons.

— Oui. J'ai juste mal au ventre, je crois que je vais avoir mes règles.

Ce n'est pas un mensonge. À cause de l'anovulation, mes cycles sont irréguliers, mes menstruations très rares, mais quand elles arrivent, les douleurs sont horribles. Épuisantes. Les dernières remontent à quatre mois. Angelo a bien vu dans l'état où je me trouvais, alors j'espère le persuader que ma morosité vient de là. Mais s'il insiste, je devrais lui dire la vérité et...

— Ah ! répond-il. Tu devrais aller t'allonger, dans ce cas. Je t'apporte une poche de glace et des antidouleurs.

— Merci.

Soulagée de pouvoir échapper à un interrogatoire, je file aussitôt. Et lorsque quelques heures plus tard, mes prévisions s'avèrent exactes, j'accueille la douleur avec plaisir. Avoir mes règles m'offrira quelques jours de répit. Quelques jours pour me reprendre à fin qu'il ne sache jamais ce que j'ai fait. Je fais taire ma culpabilité ainsi que cette petite voix qui me supplie de

tout avouer.

Les jours suivants, Angelo me laisse effectivement tranquille. Mais au cinquième, il me rejoint sous la douche et me colle face au carrelage.

— J'ai été assez patient bébé. J'ai besoin de baiser. Alors, rien à foutre du sang et autres inconvénients !

Du genou, il écarte mes jambes et s'enfonce en moi en une seule poussée. Il ne me laisse pas le temps de réagir ou de dire quoi que ce soit. Il me plie à sa volonté, me malmène tout en m'apportant du plaisir. L'acte est rapide, sauvage. Ses dents se plantent dans la chair de mon épaule tandis que ses coups de reins sont de plus en plus violents. Il agit comme s'il voulait me punir d'avoir mes règles. Toutefois, il finit par passer une main sur mon bas ventre pour me caresser.

Ce n'est pas assez pour provoquer un orgasme, ou peut-être trop tard.

Angelo se tend, pousse un grondement tandis qu'il se déverse.

N'ayant aucune comparaison, je demande si son appétit sexuel est normal. Rester cinq jours sans rien faire est quasiment un miracle pour lui. Je ne sais pas s'il était comme

cela avant d'être avec moi. Si tous les hommes le sont. Mais c'est parfois très éreintant. Il ne supporte aucune contrainte. Il me veut quand bon lui semble, peu importe si je suis bien, fatigué, malade ou pas d'humeur.

Sans un mot, il se rince et repart.

Le soir, il exige que je me serve de ma bouche et là encore il me punit.

Durant deux jours, j'endure son agacement en silence. Il n'est jamais doux et utilise même le martinet sur mes fesses et mon dos.

Peut-être qu'inconsciemment, il sait que je lui cache quelque chose. Et j'accepte tout parce que je le mérite. Parce que je suis son épouse et que je ne dois pas avoir le moindre secret pour lui. J'accepte, parce que les larmes et la douleur m'aident à me décharger de toute cette culpabilité.

Je ne suis plus retournée à la crique depuis le coup de téléphone, mais je me promets de le jeter dans l'eau la prochaine fois. Le sentiment de trahison est bien trop lourd à porter.

Je me décide le lendemain matin. Ichiro et sa femme ne vont pas tarder à arriver et Angelo est enfermé dans son bureau.

Je prends le petit chemin lorsque je les vois.

Deux hommes sortent d'un fourré. Ils sont immenses et menaçants. J'ouvre la bouche pour hurler, mais un seul mot jaillit.

— Papa ?

Mon père et Salvatore avancent dans ma direction avec prudence, comme s'ils essayaient d'approcher un animal craintif. Que font-ils ici ? Comment nous ont-ils retrouvés ? La réponse est évidente. Tout est de ma faute !

Je recule. Ils vont faire du mal à Angelo, je dois le prévenir.

— Partez, dis-je d'une voix terrifiée. Vous devez partir !

— Princesse, viens avec nous.

— Non ! Ne lui faites pas de mal, il voulait juste qu'on soit ensemble.

— Il t'a enlevée et séquestrée ! On ne fait pas cela quand on aime quelqu'un ! Angelo a un problème, Lucie. Tu dois venir avec nous.

Je ne veux pas les écouter, ils ne comprennent rien !

Comment le pourraient-ils ? Je tourne les talons et prends la fuite, mais un bras s'enroule autour de ma taille. Je me débats, hurle à pleins poumons.

— Laissez-moi ! Je ne veux pas venir avec vous !

Je parviens à me libérer, cours à toute vitesse. J'ai atteint la terrasse lorsque Salvatore m'attrape et me soulève.

— Stop ! Ça suffit maintenant !

Je crie comme une enragée, donne des coups. Mais rien n'y fait.

— Angelo ! Angelo ! Ne les laisse pas m'amener !

La porte s'ouvre sur Angelo. Il nous regarde un à un, en essayant de comprendre ce qui est train de se passer. Tout est de ma faute. Le devine-t-il lorsque nos yeux se croisent ?

— Lâchez-la, dit-il d'un ton autoritaire en pointant une arme sur eux. Lucie est ma femme, nous nous sommes mariés. Vous n'avez aucun droit de venir ici et de l'amener de force. Bébé, dis-leur.

— Oui. Je veux rester avec mon mari.

— T'es encore plus taré que ce que pensais si tu crois cela ! Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais il est hors de question que Lucie reste ta prisonnière.

— Dans ce cas, vous ne me laissez pas le choix. Je vais vous donner une dernière chance avant de tirer.

— Non ! Crié-je, partagée. Ce sont nos pères, tu ne peux pas faire cela. Pitié Angelo ! Et vous partez ! Retournez à Santa Monica !

— Ce n'est pas possible Princesse. Ta mère en mourra si je ne ramène pas.

— Et c'est moi qui mourrais si tu le fais.

Salvatore recule. Je m'accroche à tout ce que je peux en vain.

— Lâche-la tout de suite ! vocifère Angelo en visant son père adoptif. Je n'hésiterais pas à tirer !

Alors qu'il parle, je vois une ombre derrière lui. J'ouvre la bouche pour le prévenir, mais c'est déjà trop tard. Angelo reçoit un violent coup sur le crâne et s'effondre.

J'ai beau hurler, pleurer, me débattre, Salvatore m'éloigne

de la maison.

Dino ne tarde pas à nous rejoindre. Je tente de leur parler, de leur expliquer que je l'aime, mais ils ne veulent rien écouter.

Puis je l'entends. Ce bruit sourd qui résonne dans toute l'île. Celui qui me transperce de part en part. Celui qui m'arrache les entrailles. Quelqu'un vient de tirer et puisqu'Angelo est inconscient, il n'est pas difficile de comprendre.

— Non ! Non ! Non !

Mon père revient en courant et je ne vois que les taches de sangs qui imbibent ses vêtements. Il a tué mon mari. Mon père a tué mon mari. Et tout est de ma faute.

## **Chapitre 17**

### **Angelo**

Je n'ai pas grand-chose à faire aujourd'hui, mais je reste enfermé dans mon bureau pour ne pas la voir. J'ai décidé de lui laisser une dernière chance, mais si ce soir elle n'a toujours pas parlé, alors je devrais me montrer intransigeant et la punir à juste mesure. Quelques jours dans la cave lui remettront certainement les idées en place !

Je ne suis pas idiot, je sais qu'elle a fait quelque chose et étant donné la façon dont elle se comporte, cela doit être grave. Cependant, j'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas ce qu'elle aurait pu commettre comme faute.

Pourquoi paraît-elle si triste et si coupable ? Pourquoi ne pas avouer ? Chaque fois que je l'ai malmenée ou baisée sans lui donner du plaisir, elle semble le considérer comme une punition méritée. Ma petite épouse n'est clairement pas adepte du sexe violent ou des fessées alors il y a forcément une raison. Une raison qui m'échappe. Mais ce soir, je vais régler le

problème.

Je me poste devant la fenêtre. Je l'ai entendue sortir il y a quelques minutes. Serait-elle allée à la crique sans me demander la permission ? Son comportement a changé après qu'elle y soit allée la semaine dernière. Que s'est-il passé là-bas ? Est-elle tombée sur des pêcheurs ? Leur a-t-elle parlé ? Leur a-t-elle tout raconté ? Cela paraît peu probable. Pourquoi serait-elle restée si c'était le cas ? Non, c'est forcément autre chose !

Je m'apprête à la rejoindre discrètement pour l'espionner lorsque ses appels à l'aide me parviennent aux oreilles.

— Angelo ! Angelo ! Ne les laisse pas m'amener !

Mon sang se glace. Qui veut amener ma femme ? Ichiro ? S'il m'a trahi, c'est un homme mort !

J'ouvre le tiroir, récupère mon arme et me précipite sur la terrasse.

Dès que je suis sur le pas de porte, je la vois se débattre en pleurs tandis que Salvatore la porte dans ses bras. James se tient à sa gauche et semble désarmé devant la réaction de sa fille.

— Lâchez là, dis-je d'un ton autoritaire en pointant mon arme sur eux. Lucie est ma femme, nous nous sommes mariés. Vous n'avez aucun droit de venir ici et de l'amener de force. Bébé, dis-leur.

— Oui. Je veux rester avec mon mari.

— T'es encore plus taré que ce que pensais si tu crois cela ! Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais il est hors de question que Lucie reste ta prisonnière.

Et moi, il est hors de question que je les laisse faire. Cette histoire va finir dans un bain de sang. Au fond, je l'ai toujours su. Si j'étais croyant, je prierais pour m'en sortir vivant. Je pourrais les laisser partir avec Lucie. Je l'ai bien dressée. Elle me reviendrait, mais quelque chose me dit qu'ils ne s'en contenteraient pas. James ne cache pas sa haine et mon beau-père non plus. Alors ça y est, ce crétin a pris sa décision. Ma mère ne lui pardonnera pas s'il me blesse. Pourtant il est là et essaie de voler ma femme.

— Dans ce cas, vous ne me laissez pas le choix. Je vais vous donner une dernière chance avant de tirer.

— Non ! hurle Lucie. Ce sont nos pères, tu ne peux pas faire cela. Pitié Angelo ! Et vous partez ! Retournez à Santa

Monica !

— Ce n'est pas possible Princesse. Ta mère en mourra si je ne ramène pas.

— Et c'est moi qui mourrais si tu le fais.

Salvatore recule. Lucie s'accroche à tout ce qu'elle peut en vain.

— Lâche-la tout de suite ! Je n'hésiterais pas à tirer !

Je le sens avant que son poing m'atteigne, mais il est trop tard pour réagir. Dino ! Quel con ! Ces trois crétins sont toujours ensemble, comment ai-je pu oublier ce détail. Je tombe comme une merde, à moitié sonné.

Ma vision est floue, les sons déformés. Je secoue la tête, tente de me redresser.

James se tient devant moi, un sourire mauvais aux lèvres.

— Tu es un sacré chanceux. Si cela avait été un autre, n'importe qui, je l'aurais torturé pendant des jours. Pourquoi as-tu fait cela ? Je t'ai traité comme un fils ! Je t'ai fait confiance ! Tu as trahi la famille de la pire des manières, tu mérites une mort lente et douloureuse. Hélas ! j'ai promis à ton

père de te buter proprement, alors je ne vais pas te torturer, mais tu n'imagines pas ce que cela me coûte.

— Tue-moi si tu as envie, mais Lucie continuera à m'appartenir. Elle a toujours été à moi ! Toi, Salvatore, Dino, vous n'êtes que des minables. Des petits joueurs ! Moi au moins, quand je veux quelque chose je le prends. Et crois-moi, ta petite princesse a été prise très souvent. Devant, derrière, dans la bouche. Bien sûr, il a d'abord fallu la dresser pour la rendre docile, mais à présent elle écarte les cuisses en un claquement de doigts.

James est hors de contrôle, incapable de réfléchir. Je le connais par cœur. Lorsqu'il sort, son arme d'une main tremblante, je sais que j'ai gagné une fois de plus.

— Il faut croire que pour la première fois de ma vie, je ne vais pas tenir ma parole. Crève ! vocifère-t-il en tirant. Et surtout prend tout ton temps.

La douleur explose dans mon bas ventre, mais j'éclate de rire. Il n'a même pas atteint sa cible. Ce crétin visait ma queue et m'a raté.

— T'es vraiment taré, crache-t-il avant de tourner les talons.

Je me traîne pour m'adosser au mur. Le sang coule trop vite. L'enfoiré m'a loupé, mais il va peut-être bien réussir à me tuer finalement. Je presse la plaie comme je peux, mais l'hémorragie ne régresse pas. Une marre se forme rapidement. S'il avait touché une artère, je serais déjà mort, mais le débit est trop fort pour être stoppé et là où est la balle, impossible de faire un garrot. Les yeux fermés, j'abandonne la lutte. Le visage de Lucie apparaît souriant. J'ai l'impression de sentir ses mains sur moi, l'impression de l'entendre murmurer mon prénom. Je n'ai pas peur de crever, pourtant mon cœur se serre à l'idée de ne plus pouvoir m'enivrer de son parfum. De ne plus jamais l'entendre rire. De ne plus jamais la tenir dans le creux de mes bras. J'aurais peut-être dû lui faire un gosse finalement. Contrairement à ce qu'elle pense, il existe des traitements pour son problème. Elle aurait gardé une partie de moi, l'aurait chérie. C'est peut-être cela l'amour au fond. Peut-être que je l'aime, même si je n'aime pas comme tout le monde. Qu'est-ce que l'amour ?

Je sens les battements de mon cœur ralentir. La respiration devient difficile. La main, posée sur la blessure retombe mollement sur le côté. La douleur a disparu, ne laissant plus qu'un vide.

Je suis mort...

## **Chapitre 18**

**Lucie**

### **Trois semaines plus tard**

— Bonjour, Mademoiselle, vous avez l'air en meilleure forme aujourd'hui.

— Madame, répondez-je les yeux tournés vers la fenêtre. Je suis mariée. Je m'appelle madame Di Marco.

— Et si nous reprenions notre séance là où nous l'avons laissée ?

— Je n'ai rien à vous dire. Ni à vous ni à personne.

— Vous ne sortirez jamais d'ici si vous ne faites pas d'effort. C'est ce que vous voulez ?

Ce que je veux ? C'est qu'ils me foutent tous la paix ! Je suis fatiguée de les entendre parler, fatiguée de leur voix, de leur attitude, de leurs paroles.

Ils essaient me faire croire qu'Angelo est une sorte de psychopathe, mais ils n'ont rien compris. Ils ne comprennent rien. J'ai tenté de leur expliquer, en vain. Ils sont bornés, persuadés de détenir la vérité. Ils me répètent que ce qu'a fait Angelo est mal, mais qu'est-ce qu'ils en savent ? Pour qui se prennent-ils à juger quelqu'un qu'ils ne connaissent pas alors qu'ils me gardent dans cette clinique privée contre ma volonté ? Les médecins aussi racontent n'importe quoi. D'après eux, je souffre de je ne sais plus quel syndrome à la noix où les victimes tombent amoureuses de leur tortionnaire. Ils ont tort ! J'ai toujours été amoureuse de lui. Je lui appartenais. J'étais à lui. Il a juste eu besoin de me prouver.

À quoi bon parler avec des gens qui ont des œillères. Qu'ils me gardent prisonnière si c'est ce qu'ils veulent ! Ce sont eux les monstres ! Pas Angelo.

— Très bien, soupire le psychiatre. Je reviendrai demain, Mademoiselle.

— Madame ! Je hurle. Madame Di Marco ! Pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi refusez-vous de m'appeler par mon nom ? Je vous déteste vous et votre clique de médecins !

Je lève le bras pour attraper ce qu'il y a sur la table pour lui jeter en plein visage, mais mon geste est bloqué presque

immédiatement. Ce rappel me rend folle de rage ! Ils m'attachent comme un animal à ce lit depuis des semaines et osent essayer de me faire croire que c'est Angelo le tortionnaire ?

— Allez vous faire foutre ! Vous, mon père, Salvatore, Dino ! Allez tous crever en enfer !

Une femme en blouse blanche se précipite dans la chambre. Elle m'enfonce une aiguille dans le bras. Je pleure, je ris. Je ne sais plus. Prisonnière, enchaînée, droguée. Et ils veulent me faire croire que le monstre c'est Angelo. C'est à mourir de rire. C'est à mourir de désespoir.

— Angelo, murmuré-je tandis que le sédatif fait son œuvre.

Mes parents viennent chaque jour me rendre visite. Toujours à la même heure. Et chaque jour, je refuse de les regarder ou de leur parler. Pourquoi ont-ils cherché à savoir ? Pourquoi m'ont-ils ramenée ? Je veux retourner sur notre île. Je veux retourner vers Angelo, m'allonger sur sa tombe et ne plus jamais me réveiller.

Lorsque la porte de la chambre s'ouvre, je me tourne sur le côté pour qu'ils ne voient que mon dos et garde les yeux

fermés. Comme chaque jour, ils vont s'asseoir dans un fauteuil et rester là pendant des heures avant de repartir. Il n'y aura aucun échange. Je ne sais pas pourquoi ils continuent à venir. Je ne suis plus leur princesse depuis longtemps. Je ne suis plus leur fille.

— Je l'aime toujours, dit une voix qui me fait sursauter.

Ce n'est ni mon père ni ma mère comme je le pensais, mais Mia, la mère d'Angelo.

— Malgré tout ce qu'il a fait, reprend-elle, malgré les horreurs, je l'aime. C'était, mon bébé. C'était mon rôle de prendre soin de lui. Je m'en veux pour tout cela. J'aurais dû voir que quelque chose n'allait pas. Ils ont raison, tu sais. C'était mon petit ange, mais il a commis des actes impardonnables. Les meurtres, ton enlèvement... Comment a-t-il pu faire de telles choses ?

— Il est mort à cause de moi, dis-je d'une voix tremblante.

— Non, ma chérie. Il est mort à cause des choix qu'il a faits. Il aurait pu parler de ses pulsions ou de ses problèmes, mais au lieu de cela, il a joué un rôle. Il nous a menti. Il fait du mal en toute conscience. J'ai encore du mal à réaliser. Je

n'arrive pas à comprendre ce qu'il s'est passé dans sa tête. Est-ce qu'il est né comme cela ? Est-ce qu'il était malade ? Est-ce que c'est en rapport avec son père ? Ou est-ce le fait de l'avoir tué qui a brisé quelque chose en lui ? Je n'aurais jamais les réponses. Je vais devoir vivre avec cela, mais si je sais quelque chose, c'est que tu n'y es pour rien dans ce drame. Tu es victime, tout comme je l'ai été avec mon premier mari.

— Mais si je n'avais pas téléphoné ce jour-là...

— Ils l'auraient retrouvé. À l'instant où ils ont compris qu'il t'avait enlevé, ils n'ont pas cessé de te chercher. Ils connaissaient sa nouvelle identité, et ils savaient qu'il était en affaire avec un certain Fernando. Ce n'était plus qu'une question de temps.

— Et toi tu savais ? demandé-je, en me tournant pour la voir. Tu savais qu'ils comptaient l'assassiner ?

Des larmes ruissellent sur ses joues. Elle détourne le regard pour fixer la fenêtre.

— Non. Ou peut-être que je savais, mais que je ne voulais pas, alors j'ai ignoré les faits.

— Comment peux-tu rester avec Salvatore ? Comment peux-tu dormir chaque nuit avec l'homme qui a tué ton fils ?

— Salvatore ne l'a pas tué !

— Non ? Certes, il n'a pas tiré, mais si mon père l'a fait, c'est sûrement avec son accord ! Pourquoi sont-ils venus ? Personne ne leur a rien demandé !

— J'espère que le temps t'apportera les réponses. Et la paix. J'aime mon fils, mais j'ai en horreur ce qu'il est devenu. Tu as raison, Salvatore est peut-être coupable, mais une fois encore ce sont les choix d'Angelo qui nous ont menés à ce résultat. À présent, c'est à ton tour, alors, fais les bons !

— Comment ? Je ne sais même plus comment respirer sans lui. Je suis incapable de prendre des décisions simples comme choisir entre de la soupe ou de la salade en entrée. Chaque fois que l'on me pose une question, je ne sais pas quoi répondre, parce que je n'ai aucune idée de ce qu'aurait voulu Angelo.

— Avant tu savais Lucie. Avant d'être sur cette île, tu avais une vie bien à toi, un travail, des amis. Alors au lieu de te demander ce qu'Angelo aurait voulu, demande-toi ce que l'ancienne Lucie aurait choisi. Tu vas y arriver, ma chérie. Je sais que c'est dur, je suis passée par là. Mais tu vas y arriver. Parce que tu es forte. Courageuse. Libre !

Mia se lève, vient m'embrasser et quitte la chambre. Je me roule en boule tandis que ses paroles résonnent dans mon esprit.

\* \* \*

## ***Deux mois plus tard***

Les médecins ont jugé qu'il était temps pour moi de partir. D'après eux, le chemin sera long avant de parvenir à une guérison complète, mais je suis sur la bonne voie.

Mia avait raison. J'ai pris des décisions. Fais des choix. Et à présent, je suis libre. Mais pas libérée. S'il y a une chose que j'ai apprise toutes ces années en fréquentant Angelo, c'est à duper. Au début, j'ai eu beaucoup de mal. Ils ne me croyaient pas, pourtant ils ont fini par se faire avoir. Si Angelo était là, il serait fier de moi. En tout cas, je l'espère.

Un peu plus tôt, une infirmière m'a rapporté mes affaires. Revoir mon alliance, la sentir dans le creux de ma main m'a ramenée à la vie. Je l'ai serrée dans mon poing. J'avais envie de la mettre à mon doigt, là où est sa place, mais j'ai eu peur qu'ils reviennent sur leur décision et me gardent ici. Alors j'ai ramassé la chaîne offerte par Angelo, ouvert le fermoir et fait glisser la bague pour qu'elle devienne un pendentif. J'ai passé le collier autour de mon cou, puis sous mes vêtements pour que personne ne puisse la voir.

— Tu es prête princesse ? demande mon père en entrant

dans la chambre ?

Je déteste quand il me surnomme ainsi ! Je n'ai aucune envie de partir avec lui ni de retourner vivre chez eux, mais cela fait partie des conditions pour sortir. Alors je plaque un sourire sur mes lèvres. Je fais semblant d'être heureuse de le voir.

Quand il veut me prendre dans ses bras, j'esquive toutefois. Ils sont persuadés que je supporte pas les contacts à cause de ce qu'Angelo m'a fait subir. Mais en réalité, c'est seulement leur contact à eux qui me donnent la nausée.

— Prête, dis-je en ramassant mon sac.

— Tout le monde t'attend avec impatience. Ta mère et ta sœur ne tiennent plus en place.

— Moi aussi j'ai hâte.

— Tu es sûr que tu vas bien ? Tu es toute pâlotte.

— Pour ne pas te mentir, j'angoisse un peu, mais tout ira mieux lorsque je serai à la maison.

— On va bien s'occuper de toi et quand tu seras prête, tu pourras reprendre le travail si tu veux. Ta mère connaît un kiné qui cherche un associé alors...

— C'est un peu tôt pour en parler, le coupé-je.

— Tu as raison. C'est juste que je suis content que tout redevienne comme avant.

Je mords l'intérieur de ma joue pour ravalier les paroles qui me viennent. Rien ne sera jamais plus comme avant. Leur fille est morte il y a presque trois mois et ils ne le voient même pas. Qu'il fasse des projets tant qu'il veut. Qu'il rêve si ça lui chante, mais je sais déjà ce que je vais faire : partir très loin. Ce ne sera pas demain ni dans deux mois, mais je partirai. Je n'accepterai jamais ce qu'ils ont fait. Je ne pardonnerai jamais.

Lorsque nous arrivons, nous sommes accueillis par des tas de gens. Il y a Mia, Salvatore et leurs enfants. Il y a aussi Julie et Dino. Et même des filles avec qui j'allais à l'école.

Je n'ai pas grand-chose à leur dire et j'ai horreur de la manière dont ils me couvent du regard. J'ai l'impression d'être une pauvre victime. Ils n'ont toujours rien compris !

Je m'isole dans la cuisine. Tout ce bruit, tous ces gens qui parlent en même temps me rendent folle. Cela me fait peur aussi. J'ai l'impression de perdre pied. Avec Angelo, c'était comme vivre dans une bulle. Loin du monde, loin de tout. Calme. Apaisant.

— Besoin de solitude ? Me demande Mia, en entrant dans la cuisine.

— Oui. Je n'ai plus l'habitude du bruit et du monde. C'est épuisant.

— Je te comprends, je suis une solitaire. J'aime bien faire des soirées de temps en temps, mais pas plus.

— Je peux te poser une question ?

— Bien sûr ma chérie.

— Est-ce que tu arrives à être heureuse ?

— Pas encore. Mais j'y travaille. Il y a des jours où le simple fait de sortir de mon lit me demande un effort surhumain et puis il y a des petits instants où je retrouve le sourire. Je les dois à mon mari et mes enfants. Sans eux...

Sa phrase reste en suspens, mais il n'y a pas besoin de mot. J'ai du mal à imaginer ce qu'elle doit ressentir. Perdre un enfant est la pire des choses.

— Je suis là, reprend-elle. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là. Tu es ma belle-fille. Tu fais partie de la famille.

— Merci, réponds-je les larmes aux yeux ? Je vais monter

dans ma chambre. Tu peux leur dire que je suis désolée, mais que j'étais fatiguée.

— Aucun problème.

Une fois dans mon lit, je récupère mon alliance et la fais tourner entre mes doigts. C'est un anneau en or tout simple. Il n'y a ni pierre ni fioriture. Elle est parfaite. À l'intérieur, une gravure.

— « à moi pour toujours. Angelo », lis-je en souriant.

## **Chapitre 19**

### **Sept mois plus tard**

— Lucie ? Je devais rencontrer un nouveau patient aujourd'hui, mais il a appelé pour retarder sa séance et moi je dois partir. Je lui ai dit que tu me remplacerais. Il sera là d'ici trois quarts d'heure. Je n'ai pas le temps de t'expliquer sa pathologie, mon mari attend, alors tu verras directement avec lui. Merci.

— Pas de quoi, soupiré-je.

Je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai accepté de travailler pour elle. Ma patronne est sympa, mais confond employés et esclaves. Si seulement je n'avais pas besoin d'un salaire ! Dire que j'avais mon propre cabinet en France et qu'Angelo l'a vendu dans mon dos. Ses comptes bancaires ayant été vidés lorsqu'il a changé d'identité, je ne peux même pas récupérer ce qui m'appartient pour pouvoir repartir à zéro. Je lui en veux de m'avoir laissée dans cette situation.

À vingt heures, le patient n'est toujours pas là. Agacée, je commence à ranger le matériel, car évidemment, ce n'est pas la patronne qui le ferait. Je maudis ma vie !

Quand vais-je pouvoir enfin me tirer ? Je gagne tout juste de quoi payer mes factures.

Et en même temps, ce n'est pas comme si j'avais le choix. J'ai bien essayé de travailler ailleurs, mais je me suis heurtée toujours à la même réponse :

« On n'embauche pas la groupie d'un serial killer ».

Voilà ce que je suis aux yeux des gens. La groupie, la salope, la complice.

Si au début, ils me considéraient comme une pauvre victime, très vite des rumeurs se sont mises à circuler.

Pourquoi n'étais-je pas morte ? C'est tout de même étrange, vu ce qu'il a fait aux autres femmes. Et si je n'avais jamais été enlevée ? Et si j'étais partie avec lui volontairement ? Pourquoi suis-je mariée à lui ? Est-ce que j'ai participé aux meurtres ? En suis-je la véritable instigatrice ?

Salvatore a bien essayé de les faire taire. Si les gens n'osent rien dire sur Mia, il en est tout autre en ce qui me

concerne. Il n'y a pas un jour où je ne reçois pas des insultes ou des menaces. À tel point, que mon père a engagé un garde du corps.

Quelqu'un se gratte la gorge pour signaler sa présence. De mauvaise humeur, je ne daigne pas me retourner.

— Installez-vous sur la table, lancé-je en rangeant les tapis.

D'après le bruit qu'il fait en se déplaçant, son problème doit venir de ses jambes. Il boite. C'est léger, mais il boite.

Je le laisse patienter quelques minutes. C'est une vengeance mesquine, mais il m'a fait poireauter lui aussi. Non content d'avoir remis à plus tard son rendez-vous, il est arrivé avec plus d'une demi-heure de retard.

Son silence m'énerve. Pourquoi ne dit-il rien ? Pourquoi ne s'excuse-t-il pas ? Est-il simplement muet ou du genre à se croire supérieur à tout le monde ?

Lui tournant toujours le dos, je me dirige vers la console, et lance de la musique suffisamment forte. Après tout, qu'il reste silencieux. Je n'ai pas envie de discuter de toute façon.

Au passage, je ramasse les poids pour les remettre à leur place. Je suis en train d'ouvrir l'armoire lorsqu'un corps se plaque contre moi. Je n'ai pas le temps de crier ou de me débattre. L'agresseur écrase une main sur ma bouche et enroule son autre bras autour de ma taille en coinçant les miens.

Mon cœur bat à toute vitesse, je suis au bord de la crise de panique. Même si les menaces sont quotidiennes, je n'ai jamais vraiment cru que quelqu'un les mettrait à exécution.

L'homme me soulève, j'ai beau me contorsionner dans tous les sens, essayer de mordre la paume de sa main, donner des coups de pieds, il semble n'avoir aucune difficulté. Je vise ses deux jambes, ne sachant pas laquelle est la plus faible, mais rien n'y fait.

Je me retrouve plaquée entre un mur et mon agresseur.

— C'est de cette façon que tu accueilles ton époux ? lance-t-il à mon oreille.

Mon corps se fige instantanément. Oh mon Dieu ! Cette voix ! Ce timbre ! Angelo. Il est vivant ! Angelo est vivant !

Les larmes coulent sur mon visage. Je suis à fois heureuse et hors de moi. Il est vivant et il m'a laissée seule tous ces mois ! Il m'a laissée croire qu'il était mort !

Sa main libère ma bouche lentement.

— Angelo...

— Je suis venu te chercher bébé.

— D'accord.

Il me retourne d'un seul coup et écrase les lèvres sur les miennes.

Je m'accroche à son cou pour l'attirer contre moi. Ouvre la bouche pour accueillir sa langue. Notre baiser est affamé. Il n'y a pas de place pour la douceur.

Angelo me soulève de nouveau. Mes jambes passent autour de ses hanches.

— Voilà une attitude qui convient mieux, dit-il en mettant un terme à notre baiser. À présent, on bouge bébé. Il faut partir.

Il me relâche et s'écarte, aussitôt un vide glacial m'envahit. Il m'a tellement manqué ! Les gens, nos familles, les psys. Ils peuvent raconter ce qu'ils veulent, ils n'ont rien compris ! Ils ne le connaissent pas comme moi je le connais.

Je le regarde de la tête aux pieds pour m'assurer qu'il est bien réel. Ses cheveux sont bien plus longs. Il a perdu

beaucoup de masse musculaire et semble fatigué, mais c'est bien lui. Il traverse la salle, récupère une casquette qu'il enfile et me fait signe de le suivre.

— Attends ! Si nous sortons ensemble, le garde du corps va te reconnaître.

— Tu doutes de moi, bébé ? J'ai déjà tout prévu.

Une fois dans la rue, je ne vois aucune trace du gorille. Je ne sais pas comment il s'y est pris pour s'en débarrasser et je n'ose pas poser la question, mais j'espère qu'il ne l'a pas blessé ou pire. Simon est un chic type. Il a une femme et un enfant en bas âge.

Angelo me pousse vers une berline noire. Nous nous installons à l'arrière et la voiture démarre immédiatement.

— Mon père a affirmé qu'il t'avait tué. J'ai entendu le coup de feu, comment est-ce possible ?

— Disons que je l'ai énervé en espérant que, fou de rage, il ne tirerait pas une balle pour me buter sur le coup. Et c'est exactement ce qu'il a fait. Remarque, j'ai bien cru que j'allais crever avant l'arrivée d'Ichiro. Il m'a sauvé de justesse.

— Et tu as eu besoin de tout ce temps pour venir me

chercher ? demandé-je, agacée.

— Il y a eu des complications. J'avais perdu trop de sang. Je suis resté dans le coma, ensuite je me suis retrouvé dans un fauteuil roulant et il a fallu des mois de rééducation avant que je puisse marcher à nouveau.

— C'est pour cela que tu boites ?

— Ouais. Ton père a raté sa cible, mais pas ma jambe.

— Sa cible ? demandé-je, confuse.

Angelo prend ma main et la pose sur son sexe.

— C'est là qu'il voulait tirer et je dois avouer que je n'avais pas prévu cette éventualité dans mon plan.

En disant cela, il retient mes doigts, les fait bouger en appuyant légèrement. Son pénis se tend contre la braguette de son pantalon. Une chaleur envahit mon visage.

— Pas encore, bébé. Mais bientôt.

Angelo repousse ma main et récupère un téléphone qui se trouve dans mon sac. Je n'avais même pas remarqué qu'il l'avait pris.

— Tiens, appelle ton père.

— Quoi ?

— J'ai envie que tu lui dises au revoir. J'ai eu le temps de réfléchir durant mon séjour à l'hôpital. C'est à cause de toi qu'ils nous ont retrouvés, n'est-ce pas ? Tu n'imagines pas combien je t'en ai voulu pour cette trahison ! Mais j'ai compris que ce n'était pas intentionnel. Ta famille te manquait. Alors cette fois, on va procéder autrement.

— Tu sais ? dis-je, la voix tremblante de peur.

— Je suis toujours en colère, mais je ne rêve plus de te torturer, de briser chacun de tes os avant de t'arracher le cœur. On reparlera de tout cela plus tard, bébé. Appelle et mets le haut-parleur.

Je prends le cellulaire et obéis. Mon père décroche à la seconde sonnerie.

— Princesse ! Tout va bien ?

— Oui. Je te téléphone pour te... parce que... je pars, papa.

— Du boulot ? Ta patronne est vraiment une saleté, elle

profite de ta gentillesse. Rentre bien. Tu viens toujours demain ?

— Tu n’as pas compris. Je ne suis pas au travail. Je pars. Je voulais juste te dire au revoir. Embrasse maman et dis-lui que je l’aime.

— Qu’est-ce que tu racontes ? Où vas-tu, Lucie ? Dis-moi, toute de suite, où tu es !

Angelo m’arrache le téléphone et le colle à son oreille.

— Salut beau papa. Ravi de t’entendre.

Un long silence s’installe, entrecoupé par la respiration bruyante de mon père.

— Angelo ! finit-il par cracher lorsqu’il semble se reprendre.

— L’unique ! J’espère que tu ne m’en voudras pas d’être venu chercher ma femme.

— Si tu touches un seul de ses cheveux...

— Tu vas faire quoi ? ricane-t-il. Me tuer une seconde fois ?

— Tu ne lui as pas fait assez de mal comme ça ? Tu lui as fait vivre un calvaire ! Tu as fait vivre un calvaire à tout le monde. Tu n'es qu'un monstre ! Je vais te retrouver et cette fois je ne raterai pas ! Je ne te laisserai pas l'enlever une seconde fois !

— Bébé, est-ce que tu es venu de force ?

— Non, c'est avec toi que je veux être.

— Elle n'a pas conscience de ce qu'elle dit ! Tu lui as retourné la tête ! Ce n'est pas ce qu'elle souhaite ! Comment pourrait-elle désirer suivre l'homme qui l'a séquestrée ? Ramène-moi ma fille, quitte ce pays et j'oublierai peut-être ta misérable existence.

— J'ai une proposition à te faire.

— Tu sais où tu peux te la foutre ta putain de proposition ?

— Ce n'est pas très gentil, beau-papa ! Mais je vais essayer d'ignorer. Je disais donc, j'ai une offre à te faire. Tu nous fous la paix et je laisserai Lucie vous donner des nouvelles régulièrement. Peut-être même qu'un jour on pourra se faire un repas de famille ou quelque chose comme ça. Qui sait, cela pourrait être intéressant, tu ne crois pas ?

— Tu te fous de moi ?

— C'est toi qui vois. Si tu refuses, je partirai de toute façon avec mon épouse et tu n'entendras plus jamais parler d'elle. C'est ce que tu désires ? Pense à Lucie. Pense à sa mère et au chagrin que tu lui causeras.

— S'il te plaît, supplié-je. Accepte, papa. Je veux rester avec Angelo, quoi qu'il arrive.

— Tu l'as entendue ? Ta petite princesse a fait son choix. Décide-toi, d'ici quelques secondes je vais jeter ce téléphone et tu n'auras plus aucun moyen de la retrouver.

— OK ! D'accord ! Dis-moi où tu comptes l'amener.

— Pour que tu viennes finir le travail ? Ne me prends pas pour un con. Je te passerai un coup de fil d'ici... Oh ! Et puis, tu verras bien. Au revoir beau-papa.

Mon père lance plusieurs jurons. Angelo raccroche, ouvre la vitre et balance le cellulaire.

La voiture se gare quelques minutes plus tard sur un aérodrome privé. Une main posée sur le bas de mon dos, Angelo me guide vers son jet tandis que le chauffeur sort une valise du coffre.

— C'est la mienne !

— Oui, je suis passé à ton appartement récupérer quelques bricoles.

— On retourne sur l'île ?

— Pas dans l'immédiat. Mais c'est prévu, dès que les autres auront accepté la situation. Reste ici, intime-t-il en me poussant dans la cabine où se trouve le lit. Retire tous tes vêtements. Je vais donner mes ordres et j'arrive.

Sans attendre ma réponse, Angelo referme la porte et la verrouille. C'est étrange de se retrouver là. Étrange de le revoir après tout ce temps. Il est toujours le même, pourtant il est différent. Quelque chose a changé. Tout en essayant de trouver en quoi il est différent, je me déshabille entièrement.

Mon corps tremble, mon cœur bat à toute allure. Je me mets assise au bord du lit, les mains posées sur mes cuisses. Incapable de savoir s'il compte me punir ou pas, ces retrouvailles m'angoissent autant qu'elles éveillent mon désir.

Quand la porte s'ouvre, je sursaute. Deux prunelles d'un bleu glacial me fixent d'une lueur étrange.

— Allonge-toi bébé.

Sans me lâcher du regard, Angelo se débarrasse de ses vêtements. Je suis ses gestes et aperçois la balafre à quelques centimètres de son sexe. Elle se trouve au pli de l'aîne. Une cicatrice ronde, blanche, entourée de brûlures. Il a de la chance d'être encore vivant. Presque un miracle !

— Tu m'as manqué, dis-je de manière impulsive.

— Je sais.

— Je t'aime, Angelo.

— Je sais.

Il ne me retourne pas mes paroles, mais je m'y attendais. Angelo est incapable d'aimer, mais la façon dont il me veut, n'est-elle pas d'une certaine manière plus forte que l'amour ? Il veut me posséder toute entière. Me garder. L'amour est une chose éphémère alors qu'Angelo m'a prouvé que j'étais à lui de manière définitive. Il est venu me chercher. Il est venu reprendre ce qui lui appartient.

Angelo grimpe sur le lit et se place au-dessus de moi.

— Écarte les jambes.

Je ne suis pas prête à le recevoir, alors, quand il me

pénètre, une douleur vive accompagne son mouvement. Mais je m'en fiche, car son absence était bien pire. Je mords l'intérieur de ma joue pour ne laisser aucune plainte s'échapper.

Angelo se fige au fond de mon ventre. Nos yeux s'accrochent.

— Répète-moi ce que tu as dit.

— Je t'aime.

— Encore.

— Je t'aime. Je t'aime tellement Angelo !

Un sourire se forme. Pas un sourire comme ceux qu'il a l'habitude de faire. Pas un sourire ou seulement le coin de ses lèvres s'incurve. C'est beau. Un magnifique sourire. Un vrai.

Mon cœur s'emballe. Mon désir s'éveille d'un seul coup.

Le bassin d'Angelo se remet en mouvement. Son sexe coulisse à présent avec aisance. J'enroule les jambes autour de ses cuisses, bouge les hanches au même rythme que ses coups de reins.

— Dis-le ! ordonne-t-il.

— Je t'aime.

— Et pourtant, tu m'as trahi.

Angelo pose la main sur ma gorge. Ses doigts se referment comme un étau. Il serre de plus en plus fort tandis que son bassin claque violemment contre le mien. Une peur sans nom m'envahit. Pourtant, je ne me débats pas. S'il veut ma mort, alors qu'il en soit ainsi. L'air se raréfie. J'ouvre la bouche comme un poisson, inspire avec de plus en plus de difficulté.

Les râles d'Angelo emplissent la chambre. Il ne me quitte pas des yeux tandis que ma vie ne tient qu'à un fil.

— Tu m'as trahi, bébé.

— Je suis désolée.

Le son de ma voix est cassé, je ne suis pas certaine d'avoir articulé correctement. Alors je le répète. Encore et encore en ne remuant que les lèvres. La pression autour de ma gorge augmente. Il va me briser la nuque. Je le mérite. Il a raison, je l'ai trahi de la pire des manières, même si je n'en avais aucune intention. Je l'ai trahi et son corps en portera à tout jamais la preuve.

Je ne cherche plus à respirer. Mes muscles se tendent.

C'est étrange, je suis sur le point de mourir et le plaisir semble plus intense. Mon amour plus grand encore. Je m'arc-boute sous lui pour aller à la rencontre de son bassin une dernière fois, tandis que l'orgasme m'emporte. Mes yeux se ferment. Les lèvres d'Angelo s'écrasent sur les miennes pour cueillir mon dernier souffle de vie.

## **Chapitre 20**

### **Angelo**

#### **Deux ans plus tard**

Ils viennent à peine d'arriver et j'ai déjà envie de les faire remonter sur leur bateau.

Je les regarde s'agglutiner autour de ma femme, comme s'ils cherchaient la moindre trace de coup.

Sa mère pleure. Son père l'étouffe presque en la prenant dans ces bras. Je lui foudrai bien mon poing sur la gueule, mais je me suis promis de faire un effort.

Seule ma mère demeure à l'écart. Je croise ses yeux, à la fois remplis d'amour, de colère, de culpabilité et de crainte.

— Monsieur John Smith ! hurle ma petite sœur en posant les pieds sur la terre ferme. Je suis heureuse de vous rencontrer !

Elle court et se jette dans mes bras. Je reste inerte. Je n'aime pas qu'on me touche, sauf si c'est ma femme qui le fait.

— Tu m'as manqué, dit-elle. Je me fiche de ce que tu as

fait, tu es mon grand frère.

Ses paroles sont émouvantes. Enfin, je crois. Elle me relâche en poussant de hauts cris devant le paysage.

— Papa ! Moi aussi je veux une île ! C'est tellement beau !

— Commence par finir tes études, répond Salvatore en me fusillant du regard.

Je hausse les épaules et avance vers ma femme pour l'écarter. Ils l'ont suffisamment accaparée.

Mon frère est absent, mais ce n'est pas étonnant. Nous n'avons jamais été proches et il me considère sûrement comme un monstre. Ce que je suis, soit dit en passant. La sœur de Lucie n'est pas là non plus. Je me demande si c'est sa volonté ou celle de James ? A-t-il peur que je la garde aussi ? L'idée est risible, mais le connaissant, c'est certainement ce qu'il pense. Malgré le temps, ils n'ont toujours rien compris et tentent encore de faire revenir Lucie à la raison.

J'enroule le bras autour de sa taille et l'attire contre moi.

— Merci, murmure-t-elle les larmes aux yeux. Merci pour tout.

J'embrasse sa tempe et ignore le hoquet de stupeur qui vient de derrière.

La maison a bien changé en deux ans. De petite villa, elle est passée à un palace. Il faut dire que les affaires marchent du tonnerre. Je me suis fait un nom dans le milieu et suis à la tête d'un des plus grands trafics d'armes d'Amérique du Sud. J'ai une baraque là-bas, ou plutôt une forteresse. Ce qui me permet d'y aller régulièrement. On y passe plusieurs mois dans l'année. Mais c'est ici, c'est notre vrai foyer. La maison, en forme de U, compte à présent cinq chambres donnant sur l'ancienne terrasse qui a été transformée. Une immense piscine ainsi qu'une pelouse verdoyante ont remplacé le vieux bois défraîchi. La salle à manger a été agrandie, le salon est séparé. Il y a également une salle de sport, une pièce avec sauna et jacuzzi.

La cave non plus n'a pas échappé aux travaux, cependant la cellule est toujours présente. C'est seulement un peu plus moderne. Et si ma Lucie n'a plus besoin de leçon, j'aime l'y amener de temps en temps pour faire de nouvelles expériences. Cellule de torture, ou cellule de luxure, je suppose que nous avons un avis différent là-dessus.

Yui, l'épouse d'Ichiro, ouvre la porte pour accueillir nos invités.

À présent, le couple travaille à plein temps pour moi. Ils m'ont sauvé la vie, après tout. J'ai fait construire un petit logement à l'autre bout de l'île pour eux. Yui s'occupe de la maison, Ichiro de l'extérieur.

— Yui va vous montrer vos chambres, installez-vous. Nous serons dans le salon pour prendre l'apéritif

Salvatore et James se contentent de hocher la tête. Ma mère m'embrasse rapidement sur la joue. Quant à ma sœur, elle hurle à chaque découverte.

Mais pourquoi les ai-je invités, bordel ? Ah oui, parce que ma petite épouse m'a supplié juste avant d'aspirer ma queue dans sa bouche. La maligne ! Quand j'ai compris son manège, j'avais déjà donné mon accord. Il faut croire que je détiens sur elle. Mais la punition a été à la hauteur, même si j'ai tenu parole.

Lucie est en train de poser des verres sur la table basse. J'avance pour être derrière elle et enroule les bras autour de son ventre.

— Combien de temps restent-ils ?

— Quatre jours. Seulement quatre petits jours.

— Quatre jours de trop, tu veux dire.

— Tout va bien bien se passer.

Je n'en suis pas persuadé, mais je préfère garder le silence. Elle n'a pas revu ses parents depuis deux ans et s'est pliée à toutes mes conditions.

Officiellement, Angelo et Lucie Di Marco sont morts le jour où je suis allé la chercher. Un terrible accident d'avion alors qu'ils tentaient de fuir le pays. Les secours n'ont retrouvé qu'une épave carbonisée avec plusieurs corps entièrement brûlés à l'intérieur. Ils ont été identifiés grâce à leur alliance, les affaires de Lucie qui ont miraculeusement échappé aux flammes et mon passeport.

Nous avons gardé l'identité que j'utilisais. John et Sara Smith.

Et si ma petite rebelle a admirablement manœuvré pour que je les invite sur cette île, c'est par ce que dans trois jours, monsieur et madame Smith renouvelleront leurs vœux de mariage. Une vraie cérémonie avec un échange de bagues et tout le cirque.

Je me penche sur elle et mords le lobe de son oreille.

— Tu vas me le payer, tu sais ?

— Je sais, répond-elle en riant.

Je la relâche et abats violemment la main sur son cul en forme de cœur. Un cri retentit, mais ce n'est pas celui de Lucie. Nous nous retournons en même temps et découvrons nos invités dans le salon, les yeux écarquillés.

— Euh... Vous voulez boire quelque chose ? demande Lucie, en se frottant discrètement les fesses.

Quatre jours ! Quatre putains de jours !

Je me retiens de la charger sur mon épaule pour l'amener directement au sous-sol. À la place, je me laisse tomber sur un fauteuil.

Quand tout le monde est installé, je tire ma femme pour qu'elle vienne sur mes genoux. J'ai besoin d'une compensation, puisque je vais devoir les supporter. Lucie et nos mères ont fait promettre à Salvatore et James de bien se tenir. Histoire que cette petite réunion de famille ne se finisse pas dans un bain de sang. Alors, pourquoi ne pas s'amuser un peu pour voir à quel point ce sont de bons toutous ?

James me fixe en serrant les poings. Il a clairement envie

de m'en mettre une. Je lui souris, colle mon torse contre le dos de Lucie et fais descendre lentement les doigts le long de son bras. Ma belle frissonne, je n'en attendais pas moins. Sans le quitter des yeux, j'embrasse l'épaule de ma femme tout en passant les doigts sur ses côtes, son ventre. Je les fais glisser doucement vers le bas. Je n'ai pas l'intention d'aller plus loin, mais lui ne le sait pas.

Les pupilles de James se transforment en missiles. Son visage est presque violet et menace d'exploser. Il se redresse d'un bond et déserte la pièce. J'appuie la bouche sur l'épaule de Lucie pour ne pas rire. Les autres se demandent ce qu'il se passe. Salvatore me scrute d'un air suspicieux. Mes mains sont à présent sagement posées sur les accoudoirs du fauteuil. Finalement, cette petite réunion de famille pourrait être intéressante.

— Tu as décidé de les pousser à bout ? me demande Lucie alors que nous sommes dans notre chambre.

— Possible.

— Pourquoi ?

— Parce que j'en ai envie. Ils ont essayé de me tuer et

t'ont arraché à moi, je te rappelle. Ensuite, ils t'ont enfermé dans un hôpital où tu es restée enchaînée plusieurs semaines. J'ai bien le droit de m'amuser à leurs dépens. Soit contente que je ne me venge pas en les butant.

— C'est mon père ! Que voulais-tu qu'il fasse ? Tu m'as enlevée et...

Je fonce sur elle, empoigne ses boucles et tire violemment pour coller son visage contre le mien. La frayeur remplace la colère. Et elle fait bien d'avoir peur, parce que je n'aime pas du tout la façon dont elle s'est adressée à moi.

— Tu le défends ?

— N... non.

— Alors plus un mot ou je les dégage sur le champ. Ne va pas croire, sous prétexte que j'ai accepté de les laisser venir, que je me suis transformé en un gentil petit toutou. Je suis toujours le même, bébé. Et gare à toi si tu l'oublies. Compris ?

— Je suis désolée.

— Montre-moi à quel point, dis-je en appuyant sur son crâne jusqu'à ce qu'elle se retrouve à genoux.

De ma main libre, je libère ma queue et la place devant sa bouche.

Lucie passe la langue sur le dessus pour recueillir le liquide pré-séminal. Elle m’embrasse, lèche tandis que je me branle. Je suis sur le point de tirer sur ses cheveux pour la forcer, lorsqu’elle avale ma queue. Je pousse un juron en donnant un coup de reins. Elle me prend tout entier, suce exactement comme j’aime. Exactement comme je le lui ai appris. Sa langue, s’enroule, attise mes sens, me rend dingue. Elle est douée. Ses lèvres me serrent comme dans un étau tandis qu’elle m’aspire bien fort. La douleur augmente mon plaisir. Je retire ma main, saisis son visage en coupe pour le maintenir en place. Pour reprendre le contrôle. Cette fois, c’est à moi de baiser sa bouche. Quand je suis sur le point de jouir, je m’écarte.

— Sur le lit bébé. À plat ventre, pieds posés au sol.

L’ancien lit a été remplacé par un autre, aussi haut que celui de Las Vegas. Il m’a coûté une fortune, mais quand son cul se tend en m’offrant une vue directe sur sa chatte trempée, je n’ai aucun regret.

Hélas pour elle, ce soir, c’est de son petit trou que j’ai envie et j’espère bien que toute la maison va entendre ses cris.

J'enfonce les doigts dans son vagin, les fais coulisser jusqu'à ce qu'ils soient inondés de cyprine. Ma petite rebelle tremble. Elle est excitée, mais pas seulement. Elle a commis une faute grave en haussant le ton. Elle me connaît bien, et sait que je ne peux pas laisser passer. Elle sait que la nuit va être longue.

— À qui appartiens-tu, bébé ?

— À toi gémit-elle.

— À qui obéis-tu ?

— À toi.

— C'est ça bébé, à moi. Toujours à moi et seulement à moi.

Je pénètre son anus avec les doigts. La douleur contracte ses muscles. Lucie étouffe un cri en enfonçant le visage dans le matelas. Elle n'aime pas cela, même si parfois elle y prend du plaisir. Et justement pour cette raison que la baise de cette manière quand je ne suis pas content d'elle.

Ma queue remplace les doigts et lui montre qui est le maître pour qu'elle ne l'oublie pas, pendant la période où nos invités seront là.

Vu la tête de ses parents au petit déjeuner, nul doute qu'ils ont tout entendu. Il faut dire que j'ai personnellement choisi leur chambre. La plus proche de la nôtre. Torturer son père de la sorte est vraiment amusant, mais ce n'est pas la seule raison. Je veux qu'il comprenne une fois pour toutes que sa petite princesse n'existe plus. Je veux qu'il cesse de vouloir la ramener à la raison chaque fois qu'il est au téléphone.

— Bonjour, dis-je en m'asseyant. Vous avez bien dormi ?

— Très bien, siffle James.

— J'en suis ravi.

Le petit déjeuner est tendu, mais nous pouvons compter sur l'enthousiasme de ma sœur pour décoincer l'ambiance. Elle pose des questions sur l'île, parle de ses études, de son petit ami. Elle parle... Elle parle... Et je n'essaie même plus de faire semblant de l'écouter au bout de cinq minutes. Lucie est bien plus patiente.

La sonnerie de mon téléphone me sert de prétexte pour m'enfermer dans mon bureau. Je prends le risque de laisser ma femme seule avec ces vautours, mais après la nuit qu'on vient de passer, je sais qu'elle se tiendra bien. Je reste quinze

minutes à discuter avec mon bras droit. Je me suis associé avec Diego l'année dernière.

Quand je raccroche, je suis prêt à retourner dans la fosse. J'ouvre la porte et découvre ma mère.

— J'aimerais te parler.

— Entre, dis-je en me décalant.

— Je suis contente de te voir.

— J'étais persuadé que tu le haïrais, mais apparemment, je me suis planté sur toute la ligne. Tu n'imagines pas ma surprise quand j'ai appris que tu étais resté avec l'homme qui voulait tuer ton fils. Étais-tu également ravie de me savoir mort ?

— Non ! Pas du tout ! Tu es mon fils Angelo, je t'aime. Ce que tu as fait à ces pauvres femmes est vraiment horrible, mais malgré tout, tu es la chair de ma chair. Je me sens tellement coupable ! À cause de moi, tu as assassiné ton père. Comment un enfant peut-il être mentalement équilibré après cela ? J'aurais dû...

— Tu te trompes maman. Je n'ai pas tué à cause de toi, mais parce que j'en avais envie.

— Tu avais cinq ans ! On ne peut pas vouloir tuer à cet âge-là. Tu ne savais même pas ce que mourir signifiait.

— Tu te trompes encore. J'ai toujours été différent. Et cela n'a rien à voir avec toi ou Tonio. Je ne ressentais rien. Le vide complet.

— Et maintenant ?

— Lucie me fait ressentir des trucs.

— Tu l'aimes ?

— Non. Quoique peut-être, je n'en sais rien en vérité.

— C'est-à-dire ?

— Elle est comme une drogue. J'ai besoin d'elle, c'est comme ça. Rien ni personne ne pourra jamais me l'enlever. Quand je suis avec elle, je n'ai plus cette pulsion qui me donne envie de tuer, de tout détruire. Lucie m'apaise.

— Elle t'aime, alors j'imagine que cette vie lui convient. Lucie est quelqu'un de bien. Elle a toujours su voir en toi, n'est-ce pas ? Elle a toujours connu ta véritable nature.

— Oui.

— Je suis heureuse que tu sois avec quelqu'un qui te comprend.

— Tu ne vas pas essayer de lui monter la tête pour qu'elle reparte ?

— Non. Elle a fait son choix et je le respecte. Elle est ta drogue, mais toi tu es son oxygène. Sa raison de vivre.

Quelque chose atteint la partie éteinte de ma poitrine. Je l'embrasse sur la joue et la prends dans mes bras. Ma mère sursaute, surprise par ce geste, puis me serre contre elle. Quand elle s'écarte, ses yeux sont emplis de larmes.

— Est-ce que je suis comme lui ?

— Comme Tonio ? C'est ce que je pensais quand j'ai appris ce que tu avais fait. Mais non, Angelo. Tu n'as rien à voir avec ton père, même si tu lui ressembles beaucoup physiquement. Tonio n'avait aucune considération pour moi. Il ne me traitait pas comme un être humain et n'avait aucun respect. Il n'aurait jamais risqué sa vie pour me sauver. Il m'aurait plutôt utilisée pour sauver la sienne. Tu sais, il aurait fini par se lasser, ensuite il m'aurait tuée, vendu ou envoyée dans un bordel. Non, tu n'es pas comme lui Angelo, car tu ne ferais jamais cela à Lucie. N'est-ce pas ?

— Plutôt mourir !

— C'est bien ce qu'il me semblait, dit-elle en souriant.  
Rejoignons les autres, ils veulent aller à la plage.

## **Chapitre 21**

### **Lucie**

Angelo tout juste sorti de la pièce, je sens leurs regards sur moi.

Seule Maria, la sœur de mon époux, semble ne pas avoir conscience des tensions. Elle est exubérante, fraîche, pétillante. La seule aussi qui ne juge pas son frère, malgré les horreurs qu'il a commises. J'écoute sa conversation à sens unique, tâchant d'ignorer mes parents. Sa présence me ravit. J'aime Maria, peut-être parce qu'elle me rappelle celle que j'étais à une époque. Cela me semble si loin à présent.

Petite, je ne tenais pas en place, une vraie boule de nerf prête à faire des bêtises. Je me souviens encore de la fête d'anniversaire que ma mère avait organisé pour mes cinq ans, avec tous mes camarades de classe. Pauvre maman ! Pauvre maison !

— J'espère qu'il n'y a pas de requin ! Est-ce que tu en as

déjà vu ?

— Euh... non, réponds-je en revenant au présent.

— Ouf ! Je n'ai pas envie de rentrer à Santa Monica avec une jambe ou un bras en moins. En tout cas, tu as bien de la chance de vivre ici. Je suis tellement jalouse de toi !

— Je le serais aussi à ta place, la taquiné-je. C'est le paradis !

— Le paradis ? gronde ma mère en claquant ses couverts sur la table.

— Nicole !

— Non James ! N'essaie même pas de me faire taire, tu entends ! Je refuse de participer à toute cette mascarade !

— Mascarade ? demandé-je. Je vais épouser l'homme que j'aime, tu devrais être heureuse pour moi.

— Mais écoute-toi bon sang ! Tu n'es pas amoureuse ! Ton psychiatre te l'a expliqué. Ouvre les yeux Lucie.

— Je me fiche de ce que raconte ce psy de pacotille. Il ne comprend rien et toi non plus, visiblement. Pourquoi ne l'acceptes-tu pas ?

— Et toi comment peux-tu rester sous la coupe de ce monstre ? Je t'ai élevé mieux que ça ! Non de Dieu Lucie ! Il a massacré ton petit ami. Il t'a enlevé. Il a tué cinq femmes à coups de couteau ! Cinq femmes qui te ressemblaient. Tu ne comprends toujours pas où est le problème ? Rentre avec nous, nous t'emmènerons voir un autre médecin.

— Je ne suis pas malade, dis-je d'une voix éteinte. C'est mon choix, maman et je veux que tu le respectes. Angelo est ce qu'il est. Il a fait des choses horribles, mais je suis tout aussi coupable que lui. Ces femmes sont mortes à cause de moi. Si je n'avais pas pris la fuite...

— Comment peux-tu sortir des conneries pareilles ? C'est lui qui t'a mis ça en tête ? C'est pour cette raison que tu restes avec lui ? Tu te sens coupable alors c'est ta punition ?

— Mais pas du tout ! Et toi tu n'as pas l'impression d'être hypocrite ? Tu condamnes Angelo, pourtant tu n'as pas épousé un saint. Papa est un trafiquant. Un mafieux. Ne me fais pas croire qu'il n'a jamais tué personne.

— Ce n'est pas pareil !

— Ah non ? Je ne suis pas de cet avis. Un meurtre reste un meurtre ! Angelo me rend heureuse.

— Heureuse ? crie-t-elle en se redressant. Ce que nous avons entendu cette nuit ne ressemblait vraiment pas à du bonheur !

— Nicole ! menace mon père.

— Quoi ? Puisque tu es trop lâche pour dire la vérité alors je le fais à ta place ! Si tu l'avais tué, nous n'en serions pas là !

— De quoi tu m'accuses exactement ? J'ai accepté les conditions d'Angelo pour que tu puisses revoir ta fille. Cela ne me plaît pas, mais nous n'avons pas le choix.

— Et tu vas le laisser la traiter comme cette nuit ?

— Ce qu'il se passe dans notre chambre ne vous concerne pas !

Folle de rage, je me lève à mon tour. Tous les regards sont braqués sur moi. Maria semble de mon côté. Salvatore garde le silence même s'il paraît être d'accord avec ma mère. Quant à mon père, il est déchiré entre son épouse et sa fille.

— Je ne suis pas une femme battue, reprends-je plus calmement. Je ne sais pas ce que tu crois, mais Angelo ne me traite pas mal et je te le répète, ce qu'il se passe dans notre chambre ne te regarde pas. Je voulais que vous soyez là pour

mon mariage, mais si tu ne peux pas accepter, alors, tu devrais repartir. Peut-être que vous devriez tous repartir.

— C'est ce que tu veux ? demande ma mère, les larmes aux yeux. Tu préfères que je fasse semblant d'être heureuse alors que tu épouses un homme complètement taré ? Un tueur en série qui un jour te fera la même chose ? Un homme qui te fait pleurer la nuit ?

— Cette fois, ça suffit ! tonne la voix d'Angelo.

Il se tient dans l'entrée avec Mia et fixe ma mère avec cette lueur effrayante que je lui connais bien. Si elle continue, cela va dégénérer. Je m'en veux tellement ! Une fois encore tout est de ma faute. Je précipite vers lui pour me blottir dans ses bras.

— Je suis désolée, dis-je dans un sanglot.

— Ce n'est pas de ta faute, bébé. Tout va s'arranger.

Ses yeux s'adoucissent pendant qu'il me regarde. Il m'attire contre son torse et m'enveloppe de sa chaleur. Ils peuvent penser ce qu'ils veulent, mais Angelo est protecteur et il ne laissera personne me blesser. Il m'embrasse sur le haut du crâne et frictionne mon dos jusqu'à ce que les tremblements cessent.

— Nicole... tente Mia en avançant vers elle.

— Oh non ! Ne dis rien, Mia ! Tout est de ta faute. C'est toi qui as fait entrer ce dégénéré dans nos vies !

Salvatore envoie sa chaise valser en se levant. Il fonce droit sur ma mère et s'arrête quand il est seulement à quelques centimètres d'elle. James se redresse également, prêt à sauter à la gorge de son meilleur ami. Cette réunion familiale est une catastrophe !

— Je te connais depuis toujours Nicole, et je t'aime comme une sœur, mais porte encore une seule fois ce genre d'accusation et rien ni personne ne pourra m'empêcher de t'étrangler. Ta fille a raison, si tu n'es pas capable d'accepter la situation, alors retourne à Santa Monica.

— Toi aussi tu es de leur côté ?

— Je fais juste au mieux. Nos enfants désirent être ensemble. Lucie est ici parce qu'elle le veut. Et d'après ce que j'ai pu constater, elle n'a pas d'hématomes, elle n'est pas enchaînée ou enfermée et ne semble pas être retenue contre sa volonté. Je ne pense pas qu'elle soit en danger avec Angelo.

— Pas en danger avec ton psychopathe de fils ? Pas en danger avec un tueur en série ? Je vois. Puisque tout le monde

est du côté de ce monstre, je vais donc m'écraser. Mais ne me demandez pas d'être heureuse ! Ne me demandez pas de l'accueillir à bras ouverts dans la famille ! C'est un ennemi ! Sa place est dans un cimetière ou dans un asile psychiatrique.

Ma mère sort de la pièce en bousculant Angelo. Mon père la suit aussitôt.

— D'après mon professeur de psychologie, lance Maria, mettre les choses à plat est salvateur. Rien de tel qu'une bonne dispute pour repartir du bon pied. Voilà qui est fait ! Toujours partants pour la plage ? Il fait une de ces chaleurs ici !

Sa bonne humeur nous laisse tous confus. Maria se lève et embrasse chacun de nous.

— Tout va s'arranger, glisse-t-elle à mon oreille avant de filer en chantonnant.

À ma grande surprise, mes parents se sont joints à nous. Nous ne sommes pas à la crique parce qu'Angelo ne veut pas partager cet endroit. La plage où nous sommes est plus spacieuse, moins intime, ce qui nous permet de ne pas être collés les uns sur les autres. Nous ne parlons pas beaucoup. La tension est toujours palpable.

Angelo a beau me dire que ce n'est pas ma faute, je sens responsable de ce fiasco. Je voulais juste que nos parents soient présents pour assister à ce qui devrait être le plus beau jour de ma vie. Est-ce trop demandé ? Je sais ce qu'ils pensent tous, mais j'espérais qu'en venant ici, ils comprendraient enfin. Ma mère croit que je suis aveuglée, mais elle se trompe. Je sais exactement qui est Angelo, ce qu'il a fait et ce dont il est capable. Je sais aussi qu'il peut se montrer doux. Je sais qu'il est prêt à tout pour me protéger. Certes, il a ses humeurs, un tempérament de feu et des exigences particulières, mais personne n'est parfait. Surtout pas ceux qui sont sur cette plage, alors ils sont mal placés pour porter des jugements. Notre relation est hors norme. Notre relation peut paraître complètement dingue, mais ce qui nous unit est indestructible. C'est bien plus que ce que la plupart des couples possèdent.

Je lance un regard dans la direction de mes parents. Ils sont allongés un peu plus loin et discutent à voix basse.

— Viens, ordonne Angelo en me tendant la main.

Nous pénétrons dans l'eau fraîche et nageons sur quelques mètres. Angelo m'attrape pour que je me retrouve face à lui. J'enroule les jambes autour de ses hanches et passe les bras derrière son cou.

— On ne pourra pas dire qu'il n'y a pas d'ambiance, ricane-t-il. J'adore les réunions de famille !

— Je n'en doute pas une seconde. Tu crois qu'ils vont finir par changer d'opinion ?

— Franchement ? J'en ai rien à foutre ! Que ça leur plaise ou non, c'est comme ça. Un point c'est tout. Alors soit ils gardent leur avis pour eux, soit ils sortent de nos vies. On n'a pas besoin d'eux, bébé. On n'a besoin de personne. C'est toi et moi. Seulement toi et moi.

Je ne suis pas d'accord avec lui, mais garde le silence. Angelo est capable de vivre sans amour. Pas moi ! J'ai besoin de mes parents. J'ai besoin de ma famille. Même si j'ai fait mon choix, cela ne m'empêche pas d'être déchirée. J'aimerais tellement qu'ils acceptent mon bonheur. Comment pourrais-je être complet sans cela ?

Les lèvres d'Angelo se posent sur mon front, ma joue, ma bouche. Nos langues se retrouvent tandis que ses mains pétrissent ma croupe. Son sexe frotte sur mon entre-jambes. Sans cesser de m'embrasser, Angelo nous fait déviner sur le côté. Ses intentions ne sont pas difficiles à deviner.

— Tout le monde va nous voir.

Il me fait taire en écartant le bas de mon maillot. Ses doigts glissent entre sur fesses, réveillant la douleur. Il le fait exprès pour me rappeler qui décide. Satisfait, il délaisse cette zone, pour atteindre mon intimité. Il me caresse longuement en prenant tout son temps.

Je m'accroche à lui de toutes mes forces, écrase la bouche dans son cou pour étouffer mes gémissements. La pression de ses doigts disparaît. Angelo me soulève et me fait redescendre sur son sexe.

— Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! dis-je alors qu'il me remplit complètement.

— J'adore quand tu m'appelles de cette façon.

Je me demande s'il en est conscient, mais Angelo plaisante et sourit de plus en plus souvent. Son premier vrai sourire remonte au jour où il est venu me chercher. Le jour où j'ai bien cru qu'il allait me tuer. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé exactement après ma perte de connaissance. A-t-il eu des regrets ? A-t-il eu besoin de me réanimer ? Son geste était-il calculé ? Prémédité ? À mon réveil, je n'étais plus dans l'avion, mais dans un immense lit. En Colombie, comme je l'ai appris par la suite. Notre jet s'était écrasé à plusieurs centaines de kilomètres, avec à son bord trois cadavres. Étaient-

ils déjà là lorsque je suis montée dans l'avion ? Est-ce que le jet a atterri pour nous déposer avant de reprendre son vol ? Je n'ai jamais cherché à savoir. Jamais poser de questions. Je suis décédée officiellement ce jour-là et j'ai failli mourir pour de bon, comme Angelo, sur l'île. Les compteurs ont été remis à zéro. Ma trahison a été effacée. Angelo m'a ramené à la vie. C'est l'essentiel.

— Bébé... murmure-t-il en plongeant en moi.

Ses mouvements sont lents. Ses mains guident mon bassin. Me soulèvent. Me rabaissent. Toujours sur le même rythme qui me rend dingue. Son ventre appuie sur mon clitoris, frotte pour m'offrir plus de sensations. Je tremble contre lui. J'ai besoin de le sentir plus fort, plus vite, mais il ne cède pas. Il ne cède jamais.

— Je t'aime déclaré-je dans un soupir.

— Je sais.

Sa réponse fait battre mon cœur rapidement. Je suis persuadée que c'est façon de dire « moi aussi ». Peut-être que ce n'est que dans mon imagination. Peut-être que je prends mes rêves pour la réalité. Mais cela m'est égal. J'aime suffisamment pour deux. Et s'il ne peut pas m'offrir d'avantage

que ce « je sais », alors je m'en conteras en continuant de rêver.

Je prends l'initiative de l'embrasser. Angelo ouvre la bouche pour accueillir ma langue. Sa respiration devient bruyante. Ses doigts s'enfoncent dans mes hanches. Il me donne enfin ce que je désire et avale mes gémissements de jouissance.

Nous restons longtemps enlacés. Seuls dans notre petite bulle.

Notre histoire n'est peut-être pas parfaite. Notre amour peut paraître malsain aux yeux extérieurs.

Mais c'est notre histoire. À lui et à moi. Seulement lui et moi.

## **Épilogue**

### **Lucie**

C'est le grand jour ! Et tout le monde est vivant. Ma mère n'est pas partie. Elle reste à l'écart la plupart du temps, mais sa mauvaise humeur nous laisse indifférents. Ce ne sera pas un immense mariage, mais ceux que j'aime seront là, c'est déjà énorme. Dino et Julie sont arrivés ce matin, ainsi que Diego et sa femme. Ces derniers sont devenus des amis proches, enfin disons aussi proches que possible pour Angelo, alors il nous a semblé normal de les inviter. Ils connaissent notre histoire depuis peu. Ils savent que nous ne sommes pas John et Sarah, mais ils l'ont plutôt bien pris.

Je me regarde dans le miroir tandis que Mia coiffe mes cheveux. J'aurais aimé que ce soit ma mère qui m'aide à ces préparatifs, mais elle a préféré rester dans sa chambre. Mia la remplace et elle semble être heureuse. Après tout, son fils se marie. Avec Maria, ce sont les seules de la famille qui se réjouissent pour nous. Ce n'est déjà pas si mal.

— Tu es trop canon !

Une fois encore, je n'ai rien d'une princesse. Angelo voulait que je choisisse une belle robe, celle de mes rêves, mais j'ai décidé remettre celle que je portais à Las Vegas. Ce n'est peut-être pas celle que j'imaginai lorsque j'étais enfant, mais c'est la mienne. Elle est parfaite !

— Maria a raison, tu es magnifique.

— Merci, dis-je, émue.

La musique retentit à l'extérieur. Il est temps d'y aller. Maria quitte la pièce, nous laissant seules. Mia me serre très fort contre elle. Elle essuie ses larmes en riant tandis que je retiens les miennes.

— Allons-y avant que le marié s'impatiente. C'est à peine croyable qu'il ait tenu deux heures sans débarquer dans cette chambre. Déjà, quand vous étiez enfants, il ne supportait pas d'être loin de toi.

— C'est vrai.

J'esquisse un immense sourire. Elle m'embrasse une dernière fois. C'est à ce moment que la porte s'ouvre. Ma mère entre dans la pièce. Je suis soulagée de la voir porter une robe

de circonstance. Je craignais qu'elle reste dans sa chambre jusqu'à leur départ. Ses yeux sont rougis et légèrement gonflés.

— Je suis désolée, souffle-t-elle, le regard fixé au sol. Je n'aurais pas du dire toutes ces choses. Je ne veux que ton bonheur Lucie, alors si tu penses le trouver avec Angelo, je ne m'y opposerais pas.

Je ne réponds rien. Je pourrais lui faire remarquer qu'elle n'a pas le pouvoir de s'opposer à quoi que ce soit, mais je garde le silence, car ses efforts me rendent heureuse. J'ai beau être une femme adulte, elle reste ma maman et moi sa petite fille.

— Je te dois des excuses à toi aussi Mia, continue-t-elle. Je ne pensais pas ce que j'ai dit. J'étais seulement triste et en colère. C'était injuste envers toi. Tu es ma meilleure amie.

— Tes paroles m'ont blessée, mais je te connais par cœur et je savais que tu regretterais.

— Bougez-vous, intervient une voix. Angelo menace de venir de te chercher si tu ne rappliques pas dans la minute. Il a dit un truc à propos d'une cave, mais je n'ai pas tout compris.

Mon visage s'enflamme tandis que celui de ma mère devient livide. Maria meurt d'envie d'en savoir plus, Mia me

fixe les yeux écarquillés.

— Euh... C'est juste... On y va ?

Sans attendre, je sors de la pièce, partagée entre l'envie de rire et la honte.

Lorsque nous arrivons, les invités sont déjà installés et Angelo se tient devant l'autel improvisé. Son regard se noue au mien dès que je pose un pied dans la pelouse.

Nos mères et Maria rejoignent leur place tandis que mon père prend mon bras. Nous traversons l'allée lentement. Mon cœur bat de plus en plus vite au fur et à mesure que nous avançons.

— Tu as intérêt de prendre soin d'elle, siffle mon père quand il me lâche pour me confier à Angelo.

Ce dernier garde le silence et enlace ses doigts aux miens.

La cérémonie se déroule dans le flou le plus total. Les émotions sont tellement fortes que je peine à tenir debout.

Je réponds aux questions, répète les paroles. Je renouvelle mes vœux de mariage et de fidélité.

Angelo glisse la nouvelle alliance à mon annulaire gauche.

Comme l'ancienne, c'est un anneau en or tout simple, mais cette fois un petit rubis est incrusté au centre. Un rubis. Le symbole de l'amour, de la passion, mais aussi du feu et du sang.

Je lève la tête vers mon mari qui me regarde avec un sourire en coin.

— Je sais, dit-il avant de m'embrasser.

Page 4 - Pour le pire et le meilleur – Tome 2 –  
Piko Lynna